

T. TRILBY

Florette ou la rivière des Parfums



BeQ

T. Trilby

Florette ou la rivière des Parfums

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 426 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

Florette ou la rivière des Parfums

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

La pension Saint-Catherine de Neuilly est une pension réputée. Les élèves y reçoivent une bonne éducation et remportent chaque année des succès aux examens.

Au fond d'un jardin aux beaux arbres et aux buissons touffus, une maison carrée aux larges fenêtres. Deux cents élèves y viennent chaque jour, cinquante y sont pensionnaires.

La directrice, ayant perdu son mari et ses fils à la guerre, consacre son intelligence et son cœur à guider les enfants qui lui sont confiées !

La classe de cinquième, dirigée par M^{lle} Coloflorine, « nom de produit pharmaceutique », dit Florette, la plus insupportable élève, est une classe qui donne à la directrice beaucoup de soucis.

Les fillettes de onze à treize ans sont indisciplinées, travaillent quand cela leur plaît et inventent les pires bêtises. M^{lle} Coloflorine a de grandes difficultés avec elles.

Aujourd'hui, 21 mars, premier jour du printemps, les élèves sont particulièrement dissipées, elles attendent avec impatience la récréation pour aller courir dans le jardin, qui commence à sortir du long sommeil que l'hiver lui a imposé.

Le professeur interroge sur la géographie. La leçon n'est sue par aucune élève et, pourtant, M^{lle} Coloflorine leur a fait, il y a deux jours, un cours sur l'Annam particulièrement intéressant Elle a apporté des cartes, des photographies, et même un sampan, minuscule bateau dont les indigènes se servent. M^{lle} Coloflorine a passé une partie de son enfance en Indochine, son père étant administrateur colonial. Elle a de merveilleux souvenirs de cette Asie luxuriante et elle les a offerts à ses élèves, espérant qu'ils les intéresseraient. Aujourd'hui, elle interroge et les fillettes semblent n'avoir rien retenu. Cela la décourage, elle se rend compte que, dans sa classe, aucune élève ne paraît l'écouter. Le printemps, le soleil, le jardin multiplie les appels et ceux-là sont entendus.

Patiemment, le professeur continue à interroger :

– Florette Massénac, voulez-vous me dire tout ce que vous savez sur l’Annam ?

Florette se lève. C’est une petite fille de onze ans, très blonde, et dont les yeux bleus ont toujours l’air de se moquer. Bonne et mauvaise élève, tendre et violente, incapable d’une vilaine action, elle ne pense qu’à amuser ses camarades et à rire. Debout, au milieu de son rang, passant les mains dans sa chevelure frisée qu’elle ébouriffe, Florette répond d’une voix railleuse :

– L’Annam, ça me connaît.

– Veuillez parler correctement, je vous écoute.

– L’Annam est un pays qui se trouve dans la botte de l’Asie, bordé par la mer de Chine. Il y a des montagnes, des forêts, des fleurs et une rivière que j’adore, sans la connaître, à cause de son nom : la rivière des Parfums. Ça, Mademoiselle, je suis sûre de ne jamais oublier ce nom. Ce n’est pas vous qui me l’avez appris, je regrette de vous le dire, mais mon papa et ma

maman habitent à Hué, une ville qui est comme la capitale de l'Annam, où j'espère bien, un jour, aller les retrouver, mais il faut que j'aie cet affreux bachot avant de les rejoindre. Qu'est-ce que je peux vous dire encore ? Sur la rivière des Parfums, il y a des bateaux qui s'appellent des sampans ou des jonques, j'y suis très souvent en rêve et l'Annamite qui godille me chante de jolies chansons.

Impatientée, M^{lle} Coloflorine interrompt cette insupportable élève.

– Parlez-moi de la culture et des exportations.

– Culture, culture, répète Florette en mettant de nouveau ses mains dans sa chevelure, je n'y connais pas grand-chose. Ah ! je me souviens d'avoir aperçu, toujours dans mon rêve, sur la rivière des Parfums, une jonque chargée de sacs de riz. Comment le riz pousse ? je n'en sais rien. Je crois vaguement que c'est une plante. Il y a aussi des mangues, c'est un fruit. Maman m'en a envoyé. Elles ont mal voyagé. Citrons, bananes, pastèques, dans le colis il y avait tous les fruits exotiques. Nous les avons mangés, le soir, dans le

dortoir, un beau petit souper qui n'a dérangé personne, mais nous nous sommes passées de vaisselle et d'argenterie.

Toutes les élèves rient. Énervée, M^{lle} Coloflorine s'écrie :

– Florette, il faudrait apprendre à répondre d'une manière correcte et nous faire grâce de vos réflexions personnelles. À treize ans, en cinquième, vous n'êtes plus une petite fille à laquelle on peut pardonner une absence de discipline très regrettable.

– Mademoiselle, je suis en cinquième, c'est exact, mais je n'ai que onze ans, alors je vous demande de me pardonner mon absence de discipline. À treize ans, je vous promets que je respecterai cette fameuse discipline.

– Asseyez-vous et, pour demain, vous apprendrez la culture du riz et vous tâcherez de savoir ce que c'est qu'une rizière.

– J'apprendrai, murmure Florette en s'asseyant, si je le veux. Aujourd'hui, je suis révoltée et Coloflorine m'ennuie comme une

purge !

La cloche appelle dehors toutes les élèves. Habituellement, elles quittent la classe tranquillement, deux par deux. Mais, aujourd'hui, le printemps, le soleil, le ciel bleu rendent les fillettes les plus sages, désobéissantes. La cloche n'a pas fini de sonner que les fenêtres donnant sur le jardin sont ouvertes, et les élèves, Florette en tête, les franchissent, négligeant de passer par la porte, qui conduit au vestibule et au perron ; le chemin est trop long.

Seule dans sa classe, le professeur réfléchit. Vraiment, ses élèves ne lui donnent aucune satisfaction. Elle a beau s'ingénier pour rendre les cours attrayants, éviter de punir, les enfants n'ont pour elle ni respect ni affection. Et c'est bien dur d'enseigner quand on se rend compte qu'aucun lien n'unit le professeur à ses élèves.

Florette, la plus insupportable, mène toute la classe ; ses camarades l'aiment et l'admirent, et sa fantaisie inépuisable les fait rire. Florette n'est pas méchante, elle est même bonne, M^{lle} Coloflorine l'a vue prendre sous sa protection

deux petites Martiniquaises dont les noirs visages n'inspiraient aucune sympathie. Florette les a accueillies, gardées, défendues et, avec patience, elle leur explique tous les jours les devoirs ou leçons qu'elles n'ont pas compris. M^{lle} Coloflorine devrait parler à Florette ; elle lui dirait sa peine de voir le mauvais travail de ses élèves et comme elle souffre de leur manque de correction. Si Florette devenait gentille avec son professeur, travaillant correctement, peut-être que dans la classe tout changerait. Les fillettes sont intelligentes et capables de faire une excellente cinquième. M^{lle} Coloflorine est décidée, elle parlera à Florette.

Dehors, c'est un vacarme assourdissant. Les enfants courent, crient ; les grandes et les petites ont besoin de dépenser leurs jeunes forces. Depuis deux heures, elles ont dû rester tranquilles et s'efforcer d'écouter leur professeur, dure contrainte un jour de printemps.

Dès qu'elle a été dans le jardin, Florette a cherché ses deux amies martiniquaises, Théodose et Lucia, et les a entraînées derrière la maison.

Un grand cèdre aux branches souples et basses permet une ascension rapide et, tout au sommet de l'arbre, les fillettes s'asseyent et bavardent jusqu'à ce que la cloche, annonçant la fin de la récréation, les appelle. Se cacher dans cet arbre est pour elles trois un grand plaisir. Elles sont, dit Florette, tout près du ciel et, si le bon Dieu voulait leur parler, elles l'entendraient très bien.

Aucune surveillante n'a encore découvert la villa du Paradis, ainsi appelée par Florette où, les jours de beau temps, elle et ses amies martiniquaises se réfugient. Hélas ! la récréation n'est jamais bien longue et la cloche vous ordonne de descendre. Aujourd'hui, Florette est décidée : quand la cloche sonnera, elle ne descendra pas pour s'enfermer dans une classe. Elle est en pleine révolte ; mais elle fera descendre ses deux amies, afin qu'elles ne soient pas punies. Elle accepte d'avance la punition que M^{me} la Directrice lui offrira, quand elle sera prévenue de cette désobéissance. Mais l'heure qu'elle va passer dans le cèdre, près du ciel, sera si agréable que la plus dure punition ne l'ennuiera pas.

Les Martiniquaises descendues, Florette s'installe aussi confortablement que possible sur la branche. Son dos est appuyé au tronc du cèdre et ses yeux regardent le ciel triomphant, un vrai ciel d'été. Elle rêve et voyage en Asie, ce pays où vivent ses parents qui, tous les jours, c'est certain, se promènent dans une jonque sur la rivière des Parfums, respirant l'air embaumé par des fleurs extraordinaires dont elle ne connaît pas les noms.

Dans son bureau, M^{me} la Directrice, après avoir lu un important courrier, prend les rapports que chaque professeur lui remet en fin de semaine sur les élèves de sa classe ; et en lisant celui de M^{lle} Coloflorine, elle fronce les sourcils, ce qui est chez elle le signe d'un grand mécontentement. M^{lle} Coloflorine n'a pas dissimulé que Florette Massénac, élève très intelligente, pouvant se classer première quand elle le veut, dissipe très souvent la classe. Ses fantaisies, ses inventions troublent la discipline et, souvent, le professeur n'est pas écouté de ses élèves.

La directrice réfléchit. Que va-t-elle faire ? Florette Massénac est la fille d'une de ses amies d'enfance, qu'elle aime profondément. M^{me} Massénac a dû suivre son mari nommé à Hué et, comme Florette était un peu délicate, le médecin a conseillé de la laisser en France, pour y continuer ses études. Son frère Jean, préparant sa médecine, la surveillerait. Et M. et M^{me} Massénac ont suivi ce conseil et sont partis seuls à Hué où, depuis bientôt deux ans, ils résident.

Au moment où la directrice, décidée à agir, va demander à M^{lle} Coloflorine de lui envoyer Florette, la secrétaire entre dans le bureau en la prévenant que M. Jean Massénac demande à être reçu immédiatement, pour une affaire urgente.

La directrice va le recevoir tout de suite. Elle sera bien contente de lui parler de sa sœur.

Jean Massénac entre dans le bureau. C'est un grand garçon de dix-neuf ans, aussi brun que Florette est blonde ; il a tout comme elle les yeux bleus, mais l'expression en est différente. Jean Massénac est un lutteur qui aime passionnément le métier qu'il a choisi.

– Bonjour, madame, dit-il en entrant, je vous présente mes hommages. Je me suis permis de vous demander de me recevoir immédiatement, l'affaire qui m'amène étant urgente. J'ai reçu hier une mauvaise dépêche. Ma mère est très gravement malade, elle désire nous revoir, vous comprenez ce que ce mot veut dire.

Très ému, le jeune homme s'arrête un instant, puis il reprend :

– Mon père désire que nous fassions le voyage le plus rapidement possible, c'est-à-dire en avion. J'ai été à Air-France, nous partons dans deux jours de Marseille. Florette devra être prête demain matin. Je viendrai la chercher vers dix heures, le train quitte Paris à midi.

La directrice partage l'émotion du jeune homme, toute condoléance est inutile. Elle répond :

– Florette sera prête, je vais la faire appeler, je préfère que vous lui appreniez vous-même cette triste nouvelle. Souvent, dans ces pays chauds, les malades qu'on croit perdus se remettent. Tant que la vie est là, il faut espérer.

Un téléphone intérieur permet à la directrice de demander à la surveillante générale de faire venir immédiatement Florette Massénac dans son bureau. Et, en attendant, elle demande au jeune homme des précisions sur le voyage qu'il va faire avec sa terrible sœur.

– Il faudra bien la surveiller, dit-elle, elle est capable de faire les pires imprudences. Elle n'est jamais montée en avion, elle voudra tout voir, tout connaître, tout essayer. Ne la perdez pas de vue. Ici, dans ce jardin, elle disparaît parfois sans que la surveillante découvre où elle peut être. Elle réapparaît à l'appel de la cloche en déclarant, souriante, qu'elle était dans le jardin. Elle doit découvrir tous les jours une nouvelle cachette et est ravie de jouer un bon tour au professeur qui surveille la récréation.

Avec un soupir, effrayé de sa responsabilité, Jean répond :

– Elle est très difficile.

– Oui, reprend la directrice, mais elle a bon cœur, je m'en suis aperçue bien des fois. Elle a adopté ici deux Martiniquaises et s'en occupe très

gentiment. Elle partage avec ses amies tout ce qu'elle reçoit.

– C'est toujours quelque chose, s'écrie Jean.

Florette se fait attendre. La directrice s'impatiente et rappelle la surveillante générale :

– Allô ! J'attends toujours Florette.

– ...

– Comment ? Que dites-vous ? On ne trouve pas Florette ? Elle n'est pas dans sa classe ?

– ...

– Cherchez dans la maison, dans le jardin, mais trouvez-la et amenez-la immédiatement dans mon bureau.

Raccrochant le récepteur et se tournant vers Jean, la directrice déclare :

– Une fantaisie de votre sœur, elle est vraiment insupportable !

Et, résigné, le jeune homme conclut :

– Vous serez contente, madame, d'en être débarrassée.

– Je ne dis pas cela, j’aime beaucoup Madame votre mère, mais Florette est pour ses camarades un très mauvais exemple, je vous l’avoue.

L’attente se prolonge. Florette n’arrive pas et la surveillante vient apprendre qu’on ne réussit pas à découvrir cette élève.

– Elle n’est pas sortie ? demande Jean avec inquiétude.

– C’est impossible. Le concierge ne quitte pas sa loge et n’ouvre la porte, à la fin de classes, qu’aux élèves accompagnées. Florette était à midi au réfectoire, à deux heures dans la classe de cinquième ; c’est pendant la récréation de quatre heures qu’elle a disparu. Généralement, à l’appel de la cloche, elle quitte sa cachette ; aujourd’hui, pourquoi n’est-elle pas venue ? Une lubie !

Et, se tournant vers la surveillante, la directrice ajoute :

– Faites sonner la cloche une seconde fois. Prévenez dans les classes afin que, si une élève a vu Florette, elle nous le dise immédiatement, et interrogez Théodose et Lucia.

Au moment où la surveillante ferme la porte, un bruit étrange se fait entendre dans le bureau de la directrice. Il semble qu'une pierre est tombée sur le parquet et, pourtant, il n'y a aucune trace. La directrice s'imagine que ce bruit entendu vient d'une autre pièce et elle ne fait aucune réflexion. Coupe-papier en main, elle s'impatiente et ne sait que dire au frère de Florette. Cette attente est pénible et Jean Massénac est inquiet. Vraiment, sa sœur est insupportable. Toute petite, elle était déjà très difficile. Pris par ses études, il ne s'en souciait pas. Il avait espéré que la pension l'aurait assagi.

Le même bruit entendu tout à l'heure se reproduit. Cette fois la directrice et Jean se regardent, se demandant d'où vient ce bruit. Quelque chose est tombé dans la pièce et, sur le parquet, il n'y a toujours aucune trace.

Énervé, Jean se lève.

— Il doit y avoir, dit-il, des tuiles ou des briques qui tombent dans votre cheminée.

Et la directrice, se dressant, répond :

– C'est impossible.

– Madame, insiste Jean, je crois qu'il faudrait s'en assurer.

– Eh bien ! Regardez vous-même.

Jean s'approche de la cheminée et réussit, non sans difficulté, à faire fonctionner le rideau. Des tuiles sont entassées dans l'âtre, les unes sur les autres, et une nouvelle vient les rejoindre. Il est évident qu'une personne est sur le toit.

– Vous faites faire des réparations ? demande Jean.

Et il conclut : Un couvreur doit jeter les mauvaises tuiles dans la cheminée.

– Non, répond la directrice, il n'y a pas de couvreur sur le toit.

Subitement inquiets, la directrice et Jean n'osent penser que Florette a peut-être choisi cette cachette. Debout près de la cheminée, regardant l'âtre et les tuiles, ils attendent. Une autre tuile vient rejoindre les autres et ils entendent une voix étrange, étouffée par la longue conduite qu'elle traverse pour venir

jusqu'à eux :

– Allô ! Allô ! M'entendez-vous, madame la surveillante ?

– Oui, réussit à dire la directrice.

– Allô ! C'est Florette qui vous parle. Je suis sur le toit. Une branche du grand cèdre m'y a conduite. Allô ! Vous m'entendez toujours ?

– Oui, répond la directrice.

– Allô ! Allô ! Sur le toit je ne suis pas très bien. J'ai le vertige, les choses tournent autour de moi et si je voulais regagner la branche du cèdre, je tomberais. Je suis accrochée à la cheminée ; ne pourriez-vous pas venir me chercher ? Allô ! Il faudrait une échelle, une grande échelle, comme celle des pompiers. Venez vite, je suis très fatiguée.

– Je viens, s'écrie la directrice épouvantée. Tenez-vous bien et fermez les yeux, le vertige passera.

– Merci, vous êtes gentille, je ferme les yeux.

En femme énergique, la directrice va agir. Se rapprochant du téléphone, elle compose le

numéro qui appelle la caserne des pompiers et, dès qu'elle a la communication, elle explique qu'à la pension Sainte-Catherine, à Neuilly, une élève est montée sur le toit et ne peut plus en descendre. Quelle honte pour la pension ! C'est une incorrection telle que la voix de la directrice tremble en donnant les explications.

– Dans cinq minutes, les pompiers et leur grande échelle seront là.

La directrice quitte son bureau, suivie du frère de la coupable, et se dirige vers le jardin, afin de recevoir les pompiers et aussi pour tâcher d'apercevoir Florette. Avec quel plaisir elle lui donnerait une bonne correction !

La directrice a un court entretien avec la surveillante générale. Aucune élève ne doit sortir des classes ni s'approcher des fenêtres. Et elle ajoute :

– Manque de surveillance, madame, pendant les récréations ; dans le jardin, les élèves font les pires bêtises et personne ne s'en aperçoit. Il faut réorganiser cette surveillance. Un professeur par dix élèves et les élèves ne doivent pas être

perdues de vue un seul instant. Si elles avaient été bien surveillées, il n'y en aurait pas une, actuellement, sur le toit.

À peine a-t-elle terminé ce petit discours que l'appel strident d'une corne retentit. Et la directrice voit entrer dans le jardin de la pension Sainte-Catherine une voiture rouge, amenant les pompiers suivis de la grande échelle. Dans l'allée principale, devant la grille ouverte, les curieux, déjà nombreux, sont massés. Que se passe-t-il donc à la pension ? Un incendie ? Avec toutes ces fillettes, quel affreux danger, qui peut devenir une catastrophe ! Il faut tout voir !

Les curieux ne verront rien, car la directrice donne au concierge l'ordre de refermer immédiatement la grille.

Sur le toit, Florette est accrochée à la cheminée, petite masse sombre qui paraît osciller, et ces oscillations font trembler Jean Massénac. Il ne cesse de regarder cette odieuse sœur et il craint à chaque instant de la voir abandonner sa cheminée et tomber sur les marches du perron, où elle se brisera comme une poupée de porcelaine.

Son angoisse est affreuse.

Les pompiers ont aperçu la petite fille. Le camion rouge est amené près de la maison, la grande échelle dressée et deux pompiers montent rapidement. En les voyant arriver, Florette, à bout de forces, lâche la cheminée, roule sur le toit et est saisie par le pompier arrivé le premier. La petite fille est sans connaissance et, dans les bras qui la descendent, elle a l'air d'une petite morte.

Au bas de l'échelle, la directrice et Jean sont là, terriblement inquiets. Le pompier les rassure :

– Elle ne bouge plus, elle est dans les pommes, elle a dû avoir peur. Une bonne friction, un lit bien chaud et, dans une heure, elle n'y pensera plus.

La directrice demande au pompier de porter Florette jusqu'à l'infirmierie. Allongée sur un lit, Florette est toujours évanouie. Immédiatement, l'infirmière lui donne des soins : elle frappe le visage de la fillette avec une serviette mouillée, puis elle lève ses bras très haut derrière la tête, pendant que la directrice frictionne les jambes minces, si froides.

Enfin, Florette ouvre les yeux. Se voyant dans l'infirmierie et apercevant la directrice et son frère, elle demande :

– Est-ce que je me suis cassé une jambe ou un bras ?

– Non, répond l'infirmière, vous avez simplement eu une syncope. Asseyez-vous et buvez cette tasse de thé.

Florette obéit, mais avant de boire, elle demande ?

– Avez-vous mis beaucoup de sucre ? Le sucre remonte.

Et, tranquillement, elle boit.

Le sang revient à ses joues. Ses jambes, ses mains sont chaudes ; de l'affreux vertige qu'elle a eu, il ne lui reste qu'un mauvais souvenir.

Se tournant vers son frère, souriante, elle l'interroge :

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venu constater tes bêtises, répond Jean furieux, et me rendre compte du trouble que

tu apportes dans une pension.

Florette se tourne vers la directrice et, apercevant son visage sans couleur, elle dit gentiment :

– Je vous ai fait peur, madame, je le regrette beaucoup. Si je n'avais pas eu ce terrible vertige, je retrouvais ma branche et je descendais facilement. C'est ce vertige qui a causé tout le mal, c'est lui qu'il faudrait punir, car je suppose que vous allez m'offrir une punition. Je la ferai avec plaisir, je me rends compte que j'ai dû bien vous ennuyer. Les pompiers chez vous, pour une élève, ça n'a pas dû vous plaire.

– Heureusement, s'écrie Jean, que M^{me} la Directrice va être débarrassée de toi.

– Je suis un embarras, c'est juste, mais tu pourrais me le dire un peu plus poliment, reprend Florette, vexée.

– Je te prie de te taire et de m'écouter. Demain matin, à dix heures, je viendrai te chercher. Tes valises doivent être prêtes.

– Où veux-tu m'emmener ? Je ne sais pas du

tout si je te suivrai.

Et, se tournant vers la directrice, elle demande :

– Vous me renvoyez, madame ? C'est ça la punition ?

– Non, Florette, malgré tous vos défauts, je vous aurais gardée, votre punition faite. Mais votre père vous réclame et vous partez le rejoindre.

– Nous allons retrouver nos parents ? s'écrie Florette en se dressant. Quelle bonne nouvelle ! Si sur le toit je l'avais connue, je n'aurais peut-être pas eu le vertige. Je pars demain, je ne peux croire que cela soit vrai.

Et, interrogeant son frère, elle ajoute :

– Est-ce que tu viens avec moi, ou si je pars seule ?

– Folle ! s'écrie Jean furieux. Te crois-tu capable d'avoir seulement une idée raisonnable ? En route, je t'apprendrai pourquoi nous partons.

– Dis-le-moi tout de suite, j'aime les situations nettes.

– Eh bien ! nous partons parce que maman est très malade.

– Maman guérira, je lui apporterai quelque chose qui obligera la maladie à s'enfuir. C'est Théodose, mon amie martiniquaise, qui me l'a donné. Elle l'a apporté de son pays. Depuis que je porte un sachet qui contient cette chose, je ne m'enrhume plus jamais et, si je ne suis pas tombée du toit, c'est probablement à cause de cette chose. Alors, quand maman l'aura sur elle, comme je l'ai, tu verras la guérison venir, je suis tranquille.

Impatienté, Jean ne continue pas à causer avec sa sœur. Il a beaucoup à faire pour être prêt demain. Il prend congé de la directrice, excuse Florette qui ne se rend pas compte une minute de la situation.

La directrice essaie de faire comprendre au jeune homme que sa sœur, n'ayant jamais connu la souffrance ne la redoute pas, mais elle a bon cœur et aime ses parents. Et, dans le jardin où elle accompagne le frère irrité, elle lui promet de parler très sérieusement avec Florette et de lui

faire comprendre que, pendant le voyage, elle doit se montrer très raisonnable afin de ne causer aucun souci à celui qui l'accompagne.

À l'infirmierie, Florette, remise, étourdit l'infirmière et lui pose tant de questions qu'elle ne peut répondre.

– Hué, c'est la capitale de l'Annam ; l'Annam est en Asie.

Comment va-t-on d'Europe en Asie ? Ah ! comme elle regrette de n'avoir pas mieux appris sa géographie. Un atlas ! Il faut qu'elle consulte un atlas pour étudier la route qu'elle va suivre. Ira-t-elle à Hué par avion ou par bateau ? Son frère ne lui a rien expliqué. Il fait ses études de médecine, alors il se croit un as, oui, un as ! Voyager avec cet as ne sera pas amusant. Partout où il est, il travaille. Il aura ses bouquins et ne regardera rien, tandis qu'elle regardera tout. Elle enverra des cartes postales à la pension entière, d'abord à M^{me} la Directrice qu'elle a, aujourd'hui, tant ennuyée. Une élève sur un toit, ce n'est pas amusant. Florette mérite une punition, elle va la demander, la fera en voyage et l'enverra par

avion. Maintenant, il faut s'occuper des valises, des adieux, du voyage. Elle part demain à dix heures et son frère est aussi exact qu'un roi.

L'exactitude est la politesse des rois. Elle le sera aussi, car elle est folle de joie à l'idée qu'elle va enfin connaître, autrement qu'en rêve, la rivière des Parfums.

*

Le lendemain matin, à neuf heures et demie, Florette est prête et elle attend dans le bureau de la directrice l'arrivée de son frère. Elle est presque calme, elle a fait tant de choses depuis hier : ses valises, la punition qu'elle a tenu à terminer avant de s'en aller car, très loyale, elle a reconnu qu'elle la méritait.

Les adieux à ses camarades ont été longs ; à la dernière récréation du soir, Florette était l'héroïne de la pension. Il y avait d'abord l'histoire du toit. Il a fallu qu'elle explique, avec détails, comment elle avait pu gagner le toit. Elle a emmené ses

camarades sous le cèdre ; deux surveillantes suivaient, et elle leur a fait remarquer que les branches étaient disposées en échelle. La dernière, la plus haute, touchait le toit. Florette l'avait suivie, marchant comme un singe, et un saut de quelques centimètres lui avait permis d'atteindre la gouttière.

Tout de suite, elle avait éprouvé l'étrange malaise qu'on appelle vertige et commencé à regretter cette promenade. Comprenant qu'elle allait tomber et se casser tous les membres, elle s'était accrochée aux ardoises, cherchant un chemin qui la conduirait à une cheminée où elle pourrait s'agripper.

– Cette route-là, mes amies, a été pénible. Je me suis mise à prier, promettant au Bon Dieu que je ne remonterais jamais sur un toit s'il me protégeait. Ah ! sans la prière, je ne serais jamais arrivée à la cheminée. Mais, contre le tas de briques, le vertige me poursuivait. J'ai compris que je pourrais y rester des heures, car personne ne découvrirait ma cachette. Il fallait en finir. Alors, par la cheminée, j'ai jeté des morceaux

d'ardoises, de vieilles tuiles, tout ce que j'ai trouvé, et j'ai appelé. Téléphone sans fil. Hélas ! C'était le bureau de M^{me} la Directrice, alors que j'espérais communiquer avec un tout autre bureau. Vous savez la fin : la grande échelle, et le pompier m'a recueillie au moment où mes forces m'abandonnaient. La suite, c'est un trou, je ne me souviens pas de la descente. Quand je suis revenue sur la terre, de je ne sais quel voyage, j'étais à l'infirmerie et mon frère s'y trouvait, près de la directrice. C'est là que j'ai appris mon départ. Je suis contente, si contente d'aller retrouver maman ! Il paraît qu'elle est malade ; j'emporte ce qu'il faut pour la guérir et, dans quelques jours, je serai en Asie, près d'elle, car M^{me} la Directrice m'a appris que nous partions en avion.

Et elle demanda à ses compagnes si l'une d'elles avait déjà voyagé dans l'air.

Une petite Anglaise lui répondit qu'elle était venue d'Angleterre en France par avion et qu'elle y avait eu mal au cœur, et aussi très peur. Elle craignait tout le temps de tomber dans la mer,

enfermée dans cette boîte. Oh ! cela ne l'avait pas amusée du tout, elle préférait le bateau.

Méprisante, Florette affirma qu'elle n'aurait pas peur. Et puis ces demoiselles parlèrent de l'Annam, demandant des renseignements que Florette ne put donner. La petite fille allait-elle vivre avec des Annamites, dans leurs maisons bizarres, des cainhas, des paillottes ; elles avaient cherché dans leur dictionnaire et savaient des choses que celle qui parlait ignorait.

La nuit précédant son départ, Florette n'avait guère dormi, mais son rêve avait été toujours le même. Elle s'était vue dans une barque, sur la rivière des Parfums, longeant d'immenses forêts et frôlant des lotus blancs et roses.

Florette promit à tout le monde des cartes postales ; sur un petit carnet qu'elle emportait pour y noter ses souvenirs, elle écrivit les noms et adresses de ses camarades.

Le soir, après la prière, où la surveillante demanda à Dieu de protéger la voyageuse, Florette implora la permission de causer cinq minutes avec ses deux amies martiniquaises.

Elles avaient tant de chagrin que ce soir, au dîner, elles ne pouvaient manger ; des larmes étaient dans leur gorge et les empêchaient d'avalier. Florette fut bonne et gentille – elle pouvait l'être – et consola Théodose et Lucia. Bientôt, elles aussi quitteraient la pension pour rejoindre leurs parents et leur île qu'elles regrettaient chaque jour davantage.

Et, comme les petites filles répondaient qu'elles devaient rester en France pour leur instruction pendant cinq années, Florette leur rappela qu'elle aussi ne devait rejoindre ses parents que baccalauréats passés, et voilà qu'elle s'en allait sans diplômes. Même chose pouvait leur arriver.

Théodose et Lucia avouèrent qu'elles craignaient de n'avoir pas cette chance, car leurs parents n'étaient jamais malades.

Elles s'embrassèrent, se promirent de ne pas s'oublier et de s'écrire très souvent. Florette leur enverrait régulièrement de longues lettres où elle raconterait toutes ses aventures, car elle espérait en avoir beaucoup, tant et tant que, plus tard, elle

ferait un livre pour ses enfants et ceux des autres, car Florette voulait être un écrivain.

Ce matin, bien sage dans le bureau de la directrice, la petite fille se souvient de tous les incidents de sa dernière journée à la pension Sainte-Catherine. Cette pension qu'elle va quitter, elle la regrette un peu. Elle se rend compte, aujourd'hui, qu'elle était une élève peu docile, travaillant quand cela lui plaisait, étant parfois la première de la classe, et souvent la dernière, quand il lui prenait la fantaisie de ne pas écouter les professeurs. Et puis, que d'inventions souvent stupides elle a eues pour ennuyer les surveillantes ! Elle avait fabriqué une sorte de crécelle qui faisait un bruit agaçant. Toutes ses camarades en possédaient une et, quand la classe était trop longtemps silencieuse, l'une d'elles, sur l'ordre de Florette, commençait à la faire grincer. Elle ne la sortait pas de son pupitre, mais la faisait tourner en cadence avec une ficelle, et la surveillante cherchait en vain d'où venait ce bruit.

Les têtes, penchées sur les cahiers, ne

bougeaient pas, mais les rires fusaient, et bientôt toute la classe s'agitait. Alors Florette était contente : « Ça ne sentait plus, disait-elle, l'ennui. » Et les élèves pouvaient, après cet intermède, se remettre à travailler. Pauvre surveillante !

Ce matin, Florette regrettait de l'avoir si souvent contrariée et de partir sans lui dire ses regrets. Que de choses elle aurait voulu faire et qu'elle n'a pas faites ! Le temps lui a manqué, elle dira tout cela en bloc à la directrice quand elle va la quitter.

Près de la fenêtre, Florette guette l'arrivée de son frère. Il est exact comme une pendule qui marche bien. Elle sait qu'à dix heures il sera là, elle n'a plus que quelques minutes à attendre.

Départ, c'est un mot extraordinaire dont elle ne comprenait pas très bien le sens. Aujourd'hui, s'il fallait l'expliquer en classe, elle dirait : « Départ, c'est de la joie et de la peine. On s'en va vers l'inconnu qui sera sûrement merveilleux, mais on quitte des choses qu'on croyait ennuyeuses et on s'aperçoit qu'on les aime. »

Oui, elle aime la grande maison carrée où elle a vécu depuis deux années ; le jardin, avec ses buissons et ses arbres, où elle a si souvent grimpé ; la petite chapelle où elle a fait l'an passé sa communion solennelle, sans ses parents. Ce jour-là, M^{me} la Directrice s'est efforcée de les remplacer. Si elle n'avait pas été là, Florette se fût trouvée seule, car Jean, ayant attrapé la rougeole à l'hôpital, était retenu à la chambre. Pour elle, bien des fois, M^{me} la Directrice a été une vraie maman, et Florette ne lui a jamais dit sa gratitude. Serait-elle ingrate ? C'est un bien vilain défaut.

Dix heures. La directrice entre dans le bureau, suivie de Jean.

— Florette, ma chérie, voici venu l'instant où vous aller nous quitter. Vous reviendrez, m'a dit votre frère. Aussi j'espère que, pendant votre séjour auprès de vos parents, vous vous efforcerez d'être une bonne petite fille. Votre maman est malade ; pendant le voyage, priez bien pour qu'elle guérisse, faites tous les sacrifices que vous pouvez faire et offrez-les à Dieu pour la

guérison de votre chère malade. Et, Florette, promettez-moi d'être raisonnable, très raisonnable, et de ne causer à votre frère aucun souci. À votre âge, vous allez bientôt avoir douze ans, il faut comprendre que les fantaisies ne sont plus permises, vous êtes presque une jeune fille.

– Oh ! non, madame, s'écrie Florette, je veux rester une petite fille, rien qu'une petite fille. Je voudrais ne jamais grandir. Tout le monde croit que j'ai dix ans, et je n'avoue pas mon âge.

– Quelle idée ! reprend la directrice. Et pouvez-vous me l'expliquer ?

– Cela serait très long, et Jean, je le connais, commence à s'impatienter.

Câline, s'approchant de la directrice, elle ajoute :

– À une petite fille, on pardonne beaucoup de choses. Et avant de m'en aller, je voudrais, madame, vous demander d'oublier toutes mes inventions, mes désobéissances, mes caprices, et le toit, surtout le toit, car je me rends compte que

je n'aurais jamais dû grimper dans les arbres. Et je voudrais vous dire aussi, madame la Directrice, qu'il faudra tâcher de trouver une amie pour Théodose et Lucia, une amie qui n'ait pas peur d'embrasser leur visage noir, car elles sont comme moi, elles n'ont pas de maman, pas même un frère qui vous embrasse quelquefois, quand il y pense. Adieu, madame, et merci pour tout.

Jean dit aussi à la directrice sa gratitude. Avoir gardé Florette pendant deux années, c'était une lourde tâche, il s'en rend compte depuis hier.

La directrice va jusqu'à la grille. Une auto est devant la porte, Jean y fait entrer sa sœur et ses valises, qui seront probablement trop importantes pour l'avion. Une s'en ira avec eux, l'autre les rejoindra un peu plus tard. Florette proteste, elle tient à emporter ses deux valises.

Résigné, Jean s'assied à côté d'elle sans discuter.

– Où allons-nous ? demanda la fillette.

– À la gare de Lyon, train pour Marseille, où nous prenons l'avion.

– Non, reprend Florette, l’avion n’est pas à Marseille, mais à Marignane. La station s’appelle : Pas-des-Lanciers. Une grande élève m’a renseignée. Son papa s’en va tous les deux ans à Saïgon, et nous passerons par Saïgon pour aller à Hué. Sais-tu comment s’appelle la route que nous suivrons de Saïgon à Hué ?

– Non, je ne connais pas les numéros des routes.

– Les numéros des routes ! s’écrie Florette. Ah ! mon pauvre ami, comme tu vas être un triste voyageur. La route s’appelle la route Mandarine, c’est un nom magnifique, ne trouves-tu pas ?

– Peut-être.

– Peut-être ! mais tu ne te rappelles donc pas la couleur des mandarines. Une route de cette couleur-là, ce doit être merveilleux, car il paraît qu’elle longe la mer. Je ne sais pas comment s’appelle cette mer, et toi ?

– Je n’y ai pas réfléchi, avoue Jean, embarrassé.

– Tu ne sais pas ? s’écrie Florette, joyeuse. Dis

donc franchement que tu n'as pas travaillé ta géographie et que tu ignores tout du pays vers lequel nous allons. La route Mandarine ! Nous nous arrêterons très souvent pour manger de ces fruits que j'adore. Manger des mandarines sur la route Mandarine, tu réalises, tu n'es pas fou de joie ?

– Non. répond Jean avec impatience, maman est malade et je ne pense qu'à elle.

– J'y pense aussi, mais, comme je suis sûre qu'elle guérira, je me réjouis d'être là-bas pour sa guérison. Je dois faire des sacrifices pour elle, je te signale le premier, je ne parle plus jusqu'à la gare de Lyon. Enregistre.

Florette s'enfonce dans le coin de la voiture et, par prudence, sa main tient ses lèvres serrées. Elle est bavarde, terriblement bavarde, et se taire est pour elle vraiment un sacrifice. Arrivée à la gare, Florette prend ses deux valises qu'elle refuse de donner à son frère ou à un porteur. Dans une de ses valises, il y a un petit sac qui contient la patte d'un crapaud, séchée, et Théodose lui a affirmé que, dans son pays, on

suspendait ce petit sac au-dessus du lit d'un grand malade et que la maladie s'en allait.

Florette sait parfaitement qu'il y a en France et dans tous les pays du monde des savants qui étudient les maladies pour les empêcher d'attaquer les créatures du Bon Dieu. Il y a eu un Pasteur, dont elle connaît les travaux, mais Théodose lui a affirmé que la patte d'un crapaud faisait merveille, elle est donc bien décidée à l'essayer.

Silencieuse, le sacrifice continue, elle suit son frère qui, vraiment, se débrouille très bien. Leurs places sont retenues dans un wagon, au milieu du train, ce qui est préférable en cas d'accident. Jean, très prudent, a dû y penser.

Dans le wagon, elle s'installe confortablement, sort un livre, cadeau des élèves de cinquième, un tricot commencé, un sac de bonbons donné par Théodose et Lucia, bonbons qui viennent de la Martinique et qui ont un goût étrange et parfumé que les bonbons français n'auront jamais.

Elle enlève son manteau, son béret, ébouriffe ses cheveux et s'assied, livre en main, mais elle

ne lira qu'en cours de route. Elle examine les voyageurs, attendant ceux qui vont être leurs compagnons pendant douze heures. Cela a son importance. Chaque fois qu'elle voit passer un petit garçon ou une petite fille de son âge, elle souhaite qu'il s'arrête. Si elle avait la chance d'avoir un ou une camarade, ils feraient vite connaissance et, pendant douze heures, ils pourraient jouer à beaucoup de jeux, des jeux tranquilles, naturellement, pour ne pas ennuyer les voyageurs. Dans le couloir, on pourrait organiser un saute-mouton, mais c'est un peu étroit, et, avec le mouvement du train, il y aurait chutes et coups pour les joueurs.

Le souhait de Florette n'est pas réalisé, les quatre autres voyageurs sont des gens raisonnables. Deux hommes et deux femmes. Les femmes, à peine installées, commencent à fumer. Et Jean a pris soin de ne pas retenir des places dans un compartiment de fumeurs.

Ces dames sont mal élevées, Florette ne le leur dira pas, elle veut encore garder le silence. Le sacrifice doit être long. Mais elle se met à

tousser, se forçant, devenant rouge, pour montrer aux fumeuses que la fumée la gêne. Et cette petite manœuvre réussit. Une dame se lève et va fumer dans le couloir, l'autre la suit et, comme la dernière voyageuse passe devant Florette, elle fait un tout petit mensonge :

– J'ai la coqueluche, la fumée me fait tousser.

Elle a eu la coqueluche, c'est exact, il y a un an, mais une coqueluche si bénigne qu'elle n'a été isolée qu'une quinzaine de jours.

Le train part. En face de sa sœur, Jean s'est assis et, au lieu de lire le journal qu'il a acheté pour faire comme tout le monde, il a pris dans sa valise un gros bouquin de médecine. Il ne pense qu'à travailler, Florette le connaît. Pendant tout le voyage, il ne s'occupera que de ses études. Il veut être médecin, un grand savant, il l'a toujours répété, et il se peut qu'il réussisse. Florette n'a pas les mêmes ambitions. Les examens, les diplômes, la science, tout cela n'est pas pour elle. Elle a deux vocations : la première, elle veut être une maman, avoir à elle, rien qu'à elle, une dizaine d'enfants. À Paris, c'est très difficile

d'élever tant de bébés, mais Florette veut habiter la campagne de France, là où elle aura un grand jardin pour y mettre ses enfants.

La seconde vocation s'impose à elle très souvent. Elle écrit des histoires comme d'autres chantent, elle sera donc un écrivain, pas dans le genre de Victor Hugo, plutôt comme la comtesse de Ségur, mais une comtesse moderne. Elle écrira de belles histoires pour ses enfants et ceux des autres.

Les dames, ayant fini leur cigarette, rentrent dans le compartiment et Florette se décide à ouvrir son livre, mais elle s'aperçoit que les dames l'observent, elles doivent redouter de nouvelles quintes. Qu'elles se rassurent, Florette n'en aura que si elles se remettent à fumer. Dans le compartiment, le calme règne, tous les voyageurs lisent, le train les emporte.

Midi. La sonnerie d'une clochette se fait entendre. Florette, qui s'était endormie, se dresse.

— Jean, c'est le déjeuner. Je meurs de faim. Et, contente, elle ajoute : J'ai été raisonnable, mon sacrifice a été long.

– Tu dormais, cela t’était facile.

– Mon pauvre Jean, comme tu as un caractère désagréable, tu vois toujours les choses à l’envers. Ce qui est joli, tu le trouves laid ; ce qui est laid, tu le trouves beau. Le jour où tu seras marié, je plains ta femme.

– Ne t’occupe pas de ma femme et allons déjeuner.

Jean, en effet, est de très mauvaise humeur. L’inquiétude que lui cause la santé de sa mère et la responsabilité de sa sœur sont des choses qui, pour un étudiant n’aimant que l’étude, le bouleversent. Florette dit qu’il est un rat de bibliothèque ; elle a peut-être raison.

Le déjeuner plaît à Florette, c’est très amusant d’être secouée en mangeant et de ne pouvoir boire que par petites gorgées, et puis il y a les voyageurs à regarder. Les deux messieurs assis à leur table mangent, hélas ! comme de petits porceaux, ils auraient besoin d’aller à la pension Sainte-Catherine et d’avoir dans leur dos la surveillante générale. Ils attraperaient beaucoup de lignes à copier. Ils sucent leur couteau,

ramassent la sauce dans leur assiette avec un morceau de pain et boivent en faisant le plus vilain bruit. Ah ! si Florette était chargée de les élever, que d'observations elle leur ferait.

Les plats consommés, le dessert : oranges et pommes. Florette aime beaucoup les oranges, elle va en prendre une, quand le mot sacrifice s'impose à sa pensée. Celui-ci serait beau et elle pourrait l'offrir pour la guérison de sa maman. La petite main, pas très propre (malgré les conseils de Jean elle n'a pas voulu garder ses gants), déjà avancée, recule, et elle ne prend aucun fruit, ce qui étonne son frère.

– Tu ne veux pas d'orange, Florette ?

– Non, dit-elle, je n'ai plus faim.

Cette réponse est pour les voyageurs. Et, se penchant vers Jean, elle ajoute :

– Sacrifice, gros sacrifice, enregistre.

Avec plaisir, Jean enregistre, pensant, comme la directrice, que sa terrible petite sœur a bon cœur et qu'elle n'oublie pas sa maman.

Ils retournent dans le compartiment où, déjà,

les voyageurs sont revenus. Jean reprend son livre, mais Florette n'a plus envie de lire. Il faut que son frère l'écoute et la renseigne.

– À quelle heure arrivons-nous au Pas-des-Lanciers ?

– Je ne sais pas. Une heure, je crois.

– Pourquoi cette station s'appelle-t-elle ainsi ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais rien et tu pars avec moi qui veux tout savoir. Qu'est-ce qu'on vous apprend à la Faculté où tu passes tout ton temps ?

Le voyageur qui est à côté de Jean sourit et s'adresse à Florette :

– Mademoiselle, je vais vous expliquer pourquoi cette station porte ce drôle de nom.

Enfin, Florette a trouvé un voyageur qui veut bien parler. Ça sentait l'ennui dans ce wagon et elle déteste cette odeur.

– Merci, monsieur, vous êtes bien aimable, je vous écoute, car j'aime beaucoup m'instruire.

– Il y a quelques années, des officiers d'état-

major relevaient les cols des montagnes proches de Marignane. Un col fut nommé, à cause de la difficulté du passage, col, ou passe, de l'Anxiété. Transformé par les habitants de la Provence, ce passage est devenu Pas-des-Lanciers. Ce nom était plus accueillant pour les voyageurs qui prennent la route des airs.

– C'est ravissant ! Tu as entendu, Jean ? Je ferai, malgré toi, ton instruction, les voyages, c'est pour apprendre. Monsieur, est-ce que par hasard vous allez en Indochine ?

– Oui, mademoiselle.

– Quel bonheur ! Vous prenez l'avion demain matin ?

– Oui, mademoiselle.

– Alors, monsieur, soyez bon pour une voyageuse qui ne sait rien, son frère n'a pas daigné lui apprendre le pays qu'elle va traverser pour aller à Saïgon, puis à Hué, car nous allons à Hué pour rejoindre nos parents.

– Je me rends à Saïgon.

– Ah ! le Bon Dieu nous protège ! À la

pension Sainte-Catherine où j'étais, les élèves avaient prié pour que je fasse un bon voyage. Je suis sûre de le faire bon, puisque nous vous aurons pour compagnon.

Jean ne lit plus. Furieux, il regarde sa sœur et voudrait l'empêcher de parler, mais Florette a été silencieuse pendant cinq heures et, maintenant, il faut absolument qu'elle parle.

– Mademoiselle, reprend le voyageur, j'ai déjà fait ce voyage plusieurs fois. Nous partirons demain matin, à la première heure, pour Naples.

– Mais, monsieur, vous devriez dire : nous nous enverrons, c'est beaucoup plus joli. Naples, c'est dans le Sud de l'Italie ; il y a le Vésuve qui, parfois, a mauvais caractère. Verrons-nous le Vésuve ?

– Si le temps est clair, nous apercevrons sa fumée, car il fume presque toujours.

– Comme les dames d'aujourd'hui.

– Florette, intervient Jean très mécontent, as-tu fini de dire des bêtises.

– Jean, tu n'as pas entendu que nous allons

survoler Naples. C'est magnifique. Et après, monsieur, où irons-nous ?

– À Athènes, probablement.

– La Grèce, je ne peux pas croire que je vais voir tous ces pays qui sont sur les cartes, habillés de couleur qui leur vont très mal. L'Italie devrait avoir une belle robe bleue, puisque la mer l'entoure, et la Grèce devrait être blanche, immaculée, à cause de ses statues qui sont, dit mon livre d'art, les plus belles du monde.

– Et à la France, demande le voyageur qui s'amuse beaucoup, quelle couleur de robe lui offririez-vous ?

– Tricolore, monsieur, elle ne peut plus en porter d'autres.

– Bravo, mademoiselle.

Et, se tournant vers Jean, il ajoute :

– Je vous félicite, monsieur, votre sœur est une bonne petite Française.

– Et une bavarde, répond Jean, qui voudrait bien faire cesser cette conversation.

Il se rend compte que Florette ne va plus laisser un moment de tranquillité à ce malheureux voyageur, et Jean n'aime pas se lier avec un inconnu.

– Après Athènes, reprend Florette, monsieur, où irons-nous ?

– À Alexandrie, puis à Lydda, et en Palestine.

– Jean, je crois que je vais perdre la tête, c'est un trop beau voyage. Comment pourrai-je me souvenir de tout ce que nous allons voir ? Et je dois écrire mes mémoires, je les ai promis à Théodose et à Lucia.

Et, se tournant vers le voyageur complaisant, elle explique :

– Ce sont mes deux amies martiniquaises que personne n'aime à la pension parce qu'elles sont noires, de vraies noires, pas du tout déteintes. J'ai essayé, avec des produits de beauté qu'une grande m'avait apportés, d'éclaircir leur visage, je n'ai jamais pu y arriver ; elles sont restées couleur cirage.

Tous les voyageurs rient, ce dont Florette

s'aperçoit. Elle est toute contente d'avoir mis dans ce wagon un peu de gaieté. Mais son frère n'apprécie pas cette distraction et donne l'ordre à sa sœur de se taire, afin de ne pas ennuyer tout le monde.

— Monsieur, dit Florette en se tournant vers l'aimable voyageur, je vais obéir à mon frère et me taire, c'est un sacrifice, enregistre, Jean. Mais vous m'avez appris de si belles choses que je vais pouvoir m'endormir avec de jolis noms. Naples, Athènes, Alexandrie, Lydda, je ne sais plus dans quel pays cela se trouve, mais c'est un nom pour demoiselle exotique. Lydda, ma première fille, je l'appellerai ainsi. Je me tais jusqu'à l'arrivée à la station du Pas-des-Lanciers. Tu seras content, Jean. Mais, dans l'avion, je retrouverai monsieur, mon voyageur, et il voudra bien me renseigner, car je ne compte pas sur toi. Bonsoir. Sois tranquille, je vais dormir.

Florette ferme les yeux, Jean s'excuse près du voyageur complaisant. Celui-ci lui apprend qu'il est très satisfait de voyager avec sa sœur, ce sera pour lui une charmante distraction. Les

voyageurs reprennent leurs livres, lecture coupée par quelques cigarettes fumées dans le couloir. Florette dort.

Un accident de machine cause un long retard au train. Ce n'est que vers quatre heures du matin qu'il s'arrête à la station du Pas-des-Lanciers. Jean a du mal à réveiller sa sœur, qui a dormi aussi bien que si elle était dans son lit à la pension Sainte-Catherine. Elle descend du wagon, très engourdie, réclamant ses deux valises qu'elle veut porter elle-même jusqu'à l'avion où elle dormira encore, car sa nuit n'est pas finie. Jean prend une valise et Florette garde celle qui contient la patte de crapaud, c'est la plus précieuse.

Elle marche à côté de son frère, les yeux presque fermés, « bute comme une vieille mule », dit-elle, ce n'est pas sa faute, elle dort encore.

Arrivés sur l'aérodrome, Jean fait entrer sa sœur dans une salle d'attente, à peine éclairée, l'installe dans un fauteuil, valises près d'elle, et va se renseigner. Florette accepte tout, elle dort. Les voyageurs, les employés peuvent entrer et

sortir, elle ne s'en soucie pas ; par moments, elle se réveille brusquement, puis se rendort, ce n'est pas du tout agréable. Elle voudrait être installée dans l'avion pour finir sa nuit. Le jour arrive, le soleil paraît dans le ciel gris et Jean vient chercher sa sœur, le moment du départ est venu.

Florette se dresse, passe aux lavabos, met sa tête dans la cuvette et ouvre le robinet sur son visage. Ainsi, elle est sûre d'être bien éveillée. Après un essuyage énergique et le peigne passé dans sa chevelure frisée, elle se sent en pleine forme, revient près de son frère et réclame un déjeuner confortable avant de monter en avion.

Jean a prévu ce désir ; au restaurant, un café au lait attend la fillette. Elle le consomme avec plaisir et demande à Jean s'il a retrouvé « son voyageur ». Elle ne veut pas le perdre jusqu'à Saïgon.

– Tu ne vas pas l'ennuyer tout le long du voyage ?

– Mais si, je compte lui demander ce que tu ne sais pas. Et, comme tu ne sais pas grand-chose, j'aurai tout le temps besoin de lui. Ne compte pas

que je vais voyager comme une valise, je suis en pleine éducation et je désire m'instruire. Apprendre la géographie dans un avion, c'est autre chose que de l'apprendre dans une classe et je sais que je vais découvrir tous ces pays inconnus avec le plus grand plaisir.

Jean soupire, Florette n'est vraiment agréable que pendant son sommeil.

– Tu ne découvriras rien, répondit-il ; d'abord, il y a les nuages qui t'empêcheront de voir et, de si haut, tu ne te rendras même pas compte de l'architecture des maisons.

– Quelle expérience ! Et tu n'es jamais monté en avion.

– Non, mais un camarade m'a renseigné.

– Moi aussi, j'ai des camarades et des renseignements.

Ayant fini de déjeuner, Florette se lève, emportant ses valises. Elle a une certaine émotion. Voyager dans le ciel, ce n'est pas la même chose que de voyager sur la terre ou sur la mer. Ses précieuses valises lui sont prises, mises

sur la balance. Elles pèsent le poids réglementaire, quelle chance !

Un escalier est devant l'avion, elle le monte lentement. La voilà dans la boîte, elle est plus grande qu'elle ne le pensait.

Une place lui est désignée près d'une petite fenêtre, elle l'accepte. Jean sera près d'elle et, derrière, son voyageur est déjà là. Elle ne pouvait souhaiter être mieux placée. Elle enlève son béret et s'installe. Elle est confortablement assise, mais elle espère qu'elle pourra se promener dans l'avion. Il y a un passage entre les fauteuils où se tient un employé qui place les voyageurs. Elle ira s'y dégourdir les jambes, car elle ne peut rester longtemps assise, toute immobilité lui est pénible.

– Jean, je pourrai me promener dans l'avion et visiter tout ce qu'on ne voit pas ?

– Non, répond son frère, effrayé, tu dois te tenir tranquille. Un avion n'est pas un train.

– Je le sais, mais si nous devons être enfermés dans cette boîte pendant des heures, je connais mes jambes, elles refuseront de m'obéir. Alors, tu

verras la danse qu'elles feront.

– Je les corrigerai, répond Jean à voix basse, exaspéré.

– Elles n'accepteront aucune correction et pourraient te faire mal. Laisse-les remuer si elles en ont envie, c'est un conseil que je te donne.

Les voyageurs installés, les portes sont fermées, c'est le départ.

– L'avion décolle, murmure Jean.

– Je sais, répond Florette en fermant les yeux, s'étonnant d'éprouver une angoisse.

Et, pourtant, avec quelle douceur l'avion s'en va vers le ciel ! Un long moment, Florette est silencieuse, elle n'est pas un oiseau, hélas ! mais elle est tout de même emportée vers le pays où ces jolies bêtes se promènent.

Elle rouvre les yeux et regarde par la petite fenêtre si elle n'aperçoit pas une hirondelle faisant le voyage avec eux. Emmener une hirondelle de France et la retrouver à Saïgon, souvenir du pays agréable.

Non, aucun oiseau n'est venu, mais l'avion

doit traverser un nuage, car il semble entouré d'ouate légère. Ces flocons aériens sont jolis, mais vous empêchent de voir le paysage. Dans combien de temps arriveront-ils à Naples ? L'avion s'arrêtera-t-il pour leur permettre de visiter la ville et d'aller dire bonjour au Vésuve ?

– Jean, as-tu acheté des guides ? Je voudrais voir tout ce qui est intéressant dans les villes où nous ferons escale.

– Nous n'aurons pas le temps de visiter ces villes, nous arrivons toujours pour nous coucher et nous repartons le matin à la première heure. Il faut aller vite. Dans cinq jours, nous serons à Saïgon et nous n'avons pas de temps à perdre.

– Si maman ne nous attendait pas, j'aurais préféré prendre le bateau, je sais qu'aux escales on peut toujours visiter les villes. C'est ridicule de traverser tant de pays sans les voir. Quand maman sera guérie, nous reviendrons par bateau, car nous reviendrons, n'est-ce pas ?

– Naturellement, il faut bien finir nos études.

– C'est juste, je ne pensais plus aux études.

Florette se tourne vers son voyageur et lui sourit.

– Vous allez bien, monsieur ? Je suis très contente que vous soyez près de nous. Quand mon frère ne voudra plus me répondre, je m'adresserai à vous, si vous le permettez ?

– C'est entendu, j'aime beaucoup les petites filles.

– Vous avez, à vous, des petites filles ?

– Oui, j'en ai une qui est de votre âge, elle est partie en Angleterre avec sa maman.

Comme son voyageur a l'air un peu triste, Florette lui dit :

– Vous irez la voir, l'Angleterre, c'est tout près de la France.

– Ce n'est pas facile, j'habite Saïgon.

– Alors, c'est elle qui viendra. Saïgon, est-ce une jolie ville ?

– C'est un port et vous y retrouverez tout le confort des grandes villes modernes.

– Je ne tiens pas au confort, j'espère bien

pouvoir vivre dans une cainha annamite.

– Vous n’y serez pas très bien.

– Puisque les Annamites s’en contentent, je saurai m’en contenter. Je veux séjourner dans une cainha au bord de la rivière des Parfums. Connaissez-vous cette rivière, est-elle belle ?

– Oui, à certaines heures de la journée.

– Et son odeur est-elle vraiment extraordinaire ?

– Cela dépend des jours, du vent et de la floraison des fleurs.

Florette se tait. Elle ne sait pas très bien ce qui se passe en elle, mais elle a un étrange malaise qui ressemble à celui qu’elle a eu sur le toit. Elle ne l’avouera pas à son frère, car tous les autres voyageurs ont l’air de se bien porter, et elle aurait honte d’être la seule malade. Est-ce qu’il y a le mal du ciel, comme il y a le mal de mer ?

L’avion a quitté les nuages et, maintenant, il vole dans un ciel doré par le soleil. Il y a du bleu, du vrai bleu, tout autour du grand oiseau, et Florette n’essaie pas de regarder les petits

villages de poupée qui sont installés sur la terre. Non, elle veut, pour le moment, ne rien voir, tout augmenterait son malaise. Elle appuie sa tête au dossier du fauteuil, met les mains sur ses yeux pour faire du noir, il lui semble que cela apaisera son vertige.

Elle a froid, elle doit être très pâle et elle croit bien qu'elle a mal au cœur. De petits sacs en papier sont accrochés devant elle, va-t-elle être obligée de s'en servir ? Elle devine pourquoi ils sont mis à la portée de chaque voyageur. Son malaise augmente, devient très pénible. À la pension, parfois elle disait à ses camarades qu'un jour elle serait peut-être une aviatrice. Elle y renonce. Après avoir eu froid, voilà que, maintenant, la sueur envahit son visage et son corps.

Étonné par le silence de sa sœur, Jean la regarde et, en voyant cette figure décomposée, le futur médecin se rend compte du malaise de Florette, malaise qui n'est pas facile à guérir.

– Tu n'es pas bien ?

Une petite voix malheureuse répond :

– Je suis dans le vertige jusqu’au cou. Cela est très désagréable et, s’il n’y avait pas maman au bout de la route, je descendrais à la prochaine escale et je ne remonterais jamais dans cet oiseau qui fait des bonds et des sauts comme un cheval de course. Ne pourrais-tu dire au cocher qu’il évite de nous secouer ainsi !

– Il n’y a rien à faire. Ce sont des trous d’air que l’avion traverse.

– Eh bien ! ils sont désagréables, les trous d’air !

Le voyageur, lui aussi, s’est aperçu du malaise de Florette. Il prend dans la poche de son paletot une pomme et, la tendant à Jean, il l’invite à la faire manger à sa sœur.

Le futur médecin hésite, il ne connaît pas cette médication. Mais Florette a entendu et s’empare de la pomme. Avec énergie, bien qu’elle ait très mal au cœur, elle croque le fruit, en avale les morceaux d’abord avec difficulté ; puis, peu à peu, ses douleurs d’estomac se calment et elle peut rouvrir les yeux et regarder autour d’elle. Mais elle évite de se tourner vers la fenêtre, se

rendant compte que le ciel et les nuages lui donnent le vertige. Florette soupire et comprend qu'elle ne profitera pas beaucoup de son voyage. Bien vite, elle aperçoit, avec plaisir, que certains voyageurs n'ont pas l'air très content, sans doute ils ont quelque malaise. Tant mieux, Florette préfère être malade avec tout le monde. Que va-t-elle faire, maintenant qu'elle est remise ?

– Jean, donne-moi une occupation.

– Tiens-toi tranquille et lis.

– Lire avec des trous d'air, c'est impassible. Et puis, je préfère surveiller la dame au paletot rouge, elle commence à avoir le vertige, je m'y connais. Regarde comme on voit bien sur son visage la peinture. Elle est pâle, couleur vieil ivoire, mais les deux plaques de rose rajoutées sont visibles. Et comme la sueur va arriver, tout se délayera et ce sera ravissant. Surveille-la, tu vas t'amuser.

– Évite de regarder cette dame, c'est inconvenant, tu n'as aucune pitié.

– Est-ce que les voyageurs ont eu pitié quand

mon café au lait tourbillonnait dans mon estomac et voulait le quitter ? Personne, sauf mon voyageur qui m'a porté secours. Si j'avais une pomme, je l'offrirais à la dame peinte, mais je n'en ai pas.

– Tiens-toi tranquille, tu ne voudrais pas faire un sacrifice ?

– Si, pour maman, je ne refuserai jamais.

– Eh bien ! tais-toi, laisse-moi travailler.

– Travailler ? Mais tu n'as pas tes livres.

– Je peux travailler sans mes livres, je fais des exercices de mémoire, j'essaie de me rappeler mes cours.

– Moi, je n'y pense jamais. Enfin, je me tais. Enregistre.

À part quelques petites visites fréquentes de Florette au lavabo, afin de se dégourdir les jambes, le voyage jusqu'à Naples se passe bien et, l'avion ne s'arrêtant qu'à Alexandrie, la petite fille quitte l'Italie sans avoir eu la joie de la découvrir. Elle se tait, dort un peu, essaie de lire, se contente de sourire à son voyageur, sans lui

parler, à cause du sacrifice. Et ce sacrifice, si dur pour elle, doit être fait. C'est pour maman, et le bouquet de sacrifices qu'elle veut offrir au Bon Dieu a certainement plus de valeur que la patte séchée du crapaud. Maman guérira.

Alexandrie, c'est en Égypte. Voilà que Florette est déjà en Afrique. Elle ne peut le croire. Enfin, l'oiseau se pose, la fillette quitte l'avion, étourdie, fatiguée d'être restée tranquille. Elle a faim et sera bien contente de trouver un lit qui ne l'emmènera pas dans un trou d'air.

Au restaurant où Jean la conduit, elle accepte tout ce qu'on lui donne, le dessert est délicieux : ananas, bananes, oranges, elle viderait le compotier si son frère ne l'en empêchait pas. Elle oublie de discuter, quitte la table et n'a qu'une idée, se coucher. Un voyage en avion est plus fatigant qu'elle ne le pensait.

Dans la chambre de l'hôtel réservé aux passagers, tout en se déshabillant, Florette pense avec regret qu'elle n'aurait pas dû manger tant de dessert. Un peu seulement, pour le goûter. Elle a oublié le sacrifice, elle se rattrapera demain, il y a

encore quatre jours d'avion et quatre escales dans les pays où les fruits abondent.

Après une prière bien fervente pour maman, Florette se glisse dans le lit, heureuse de le sentir immobile, et elle s'endort immédiatement en pensant qu'elle se rapproche à tire-d'aile de la malade, qui attend ses enfants pour guérir...

Et le voyage continue avec les escales : Karachi, Jodhpur, Allahabad, Calcutta, Rangoon, Bangkok, Saïgon.

Saïgon, le terme du voyage en avion. Florette s'est, peu à peu, habituée à avoir toujours mal au cœur et, à cause des sacrifices, elle n'a pas été jugée par son frère, qui redoutait ce voyage, insupportable. Elle s'est liée avec son voyageur et lui a raconté aux escales bien des choses qu'il n'avait pas besoin de savoir, a dit Jean. Elle lui a appris la maladie de sa mère, lui a parlé du dur travail que son père faisait : inspection des rivières, où les ouvriers travaillent toujours dans l'eau. Et, comme le voyageur lui a appris qu'il s'occupait aussi de cette culture, Florette lui a demandé s'il n'avait pas rencontré son papa, M.

Massénac. Et justement, le voyageur avait eu, à son dernier voyage, un long entretien avec lui. Alors, le voyageur et Florette sont devenus de grands amis. Et, quand la fillette s'apercevait que son voyageur était un peu triste, elle cherchait à le distraire.

Un soir, à Calcutta, au moment où elle se préparait à monter dans sa chambre, après le dîner, elle trouva son voyageur seul sur une terrasse dont les piliers étaient entourés de fleurs. La nuit était magnifique, le ciel parsemé de tant d'étoiles qu'il était lumineux. Les parfums venaient de partout, une petite brise les apportait, puis continuait son chemin et, gourmande, Florette les sentait, puis ouvrait la bouche pour, disait-elle, les manger. Superdessert !

Et, malgré le ciel, les fleurs et les parfums, le voyageur paraissait désespéré. S'il avait été un petit garçon, Florette était certaine qu'il aurait pleuré. Elle s'approcha afin de lui souhaiter un bon repos et, pour dire quelque chose, lui demanda s'il n'était pas fatigué.

Non, il avait l'habitude de ces voyages en

avion. Bien souvent, sa petite fille l'accompagnait, et là, à Calcutta, sur cette terrasse, elle avait eu un gros chagrin.

Discrète, Florette ne demanda pas quel était ce chagrin, mais son voyageur le lui apprit.

– Nous nous sommes séparés ici, sa mère l'emmenait, elle me quittait pour très longtemps, peut-être pour toujours. Nous avons eu tous les deux une grande peine.

Les derniers mots, Florette les devina, car son voyageur, en les disant, avait eu presque un sanglot.

Florette fut très émue. Elle n'avait plus envie de dormir, le chagrin de son voyageur la bouleversait. Que faire ? À onze ans, on ne sait pas consoler un grand monsieur qui a l'âge de votre papa. Elle s'est approchée de lui, tout près, il n'a pas eu l'air de la voir, il pensait à celle qu'il avait quittée. Alors Florette s'est dressée sur la pointe des pieds et a mis sur la joue de son voyageur un léger baiser en disant :

– De la part de votre petite fille, qui reviendra

bientôt.

Puis, comme elle a deviné que son voyageur allait peut-être pleurer quand il serait seul, tout doucement, sans faire de bruit, elle a traversé la terrasse parfumée et s'en est allée...

Saigon. Sur le terrain d'aviation, Jean veut prendre congé du voyageur de Florette, mais celui-ci s'offre à leur servir de guide dans la ville, afin qu'ils puissent, le plus rapidement possible, s'en aller vers Hué. Il connaît maintenant le but de leur voyage. Il y a différents moyens de transport : le chemin de fer, l'autocar ou une voiture particulière.

Jean veut prendre le plus rapide, l'automobile s'impose.

Le voyageur les conduit dans un garage qu'il connaît. Une bonne voiture, un bon chauffeur et, une heure après l'arrivée à Saigon, Jean et Florette s'en vont vers la route Mandarine, traversant une ville encombrée ressemblant, dit Florette, à une ville d'eaux française. Elle y découvre pourtant des choses inconnues. Les pousse-pousse l'étonnent. Se faire traîner par un

homme remplaçant la bête, c'est pour elle une chose épouvantable et elle plaint ces Asiatiques au visage jaune, qui consentent à faire un métier pareil. Elle aperçoit de jolies petites filles en pantalons sombres et tuniques blanches qui tiennent un plateau rond et offrent des oranges vertes. Les oranges sont donc vertes dans ce pays ? Florette ne s'en doutait pas.

Le chauffeur annamite parle un peu le français et nomme à ses clients les monuments devant lesquels ils passent. Palais du Gouverneur général, Palais de Justice « pour bandits », Jardin botanique, Temple du Souvenir annamite. Il arrête l'automobile afin que Florette et Jean puissent aller contempler ce Temple que le chauffeur trouve magnifique. Jean voudrait refuser, mais Florette, par politesse, trouve qu'il faut regarder le Temple. Elle fait connaissance avec les énormes toits qu'elle ne connaissait pas, les serpents à tête de dragon et la flore asiatique. Après une courte inspection, revenant vers le chauffeur, elle lui dit :

– Beau, très joli.

Le visage jaune s'épanouit et les lèvres, s'écartant, montrent des dents noires. Visage jaune, dents noires, Florette est stupéfaite. Elle s'imaginait que les dents de tous les individus étaient blanches. Elle voudrait faire remarquer à son frère cette particularité qu'il n'a sans doute pas découverte, mais Jean, énervé par ces arrêts, essaye de faire comprendre au chauffeur qu'il ne faut plus s'arrêter.

– Hué, très vite, une personne malade nous attend.

L'Annamite descend son turban sur les oreilles, ce turban qui doit cacher un chignon, et paraît ne pas comprendre, mais la voiture démarre et traverse la ville à toute allure.

Les voilà sur la route nationale n° 1, une magnifique route bien sablée.

– La route Mandarine, dit Florette, mon voyageur m'a appris que je n'y mangerais pas de mandarines. Je sais, maintenant, qu'autrefois les dignitaires de l'empire, les mandarins, venaient sur cette route, très nombreux, vêtus de leurs plus belles robes, en procession, pour y honorer je ne

sais lequel de leurs dieux, car mon voyageur m'a appris qu'ils avaient une religion bien différente de la nôtre. Tu la connais ?

– Je crois qu'il y a le culte de Bouddha et celui de Confucius.

Et, prévoyant les questions de Florette, il ajoute :

– Je n'ai pas eu le temps d'étudier ces religions.

– Tu as eu tort. Quand on vient dans un pays, il faut tout connaître avant d'y venir.

– Notre départ a été décidé en quelques heures, toi-même as-tu pu te renseigner ?

– Moi, je ne suis pas un étudiant en médecine, avec des camarades âgés et de vieux professeurs. J'ai onze ans et tu en as dix-neuf, c'est une différence.

Jean ne répond pas, il refuse de discuter avec sa sœur, mais il veut tout de même, malgré l'inquiétude qui ne le quitte pas, regarder cette route Mandarine si réputée. Mer et ciel d'un bleu métallique par moments transparent, palmeraies

profondes où les palmiers sont des géants et, au loin, une énorme montagne dominatrice. Près de la mer, les arbres sont tordus et, tout à coup, en contournant un bouquet de buissons épais, de l'autre côté surgissent des femmes annamites avec l'énorme chapeau de paille pointu leur servant de parasol. Elles portent sur l'épaule un long bâton, sorte de fléau où, à chaque extrémité, sont accrochées des corbeilles.

– Des marchands ou marchandes de poissons, explique Florette. Mon voyageur m'a appris que les femmes et les hommes portent à peu près le même costume : pantalon foncé et tunique. Jean, est-ce que le voyage sur cette route sera long ? Maintenant que nous sommes en Asie, si loin de France, je voudrais bien être près de maman. Il me semble que je suis une petite fille abandonnée et que le chauffeur au visage jaune et aux dents noires va nous emmener dans une forêt profonde, où il n'y aura que des Asiatiques et des bêtes féroces.

– Nous avons soixante heures de voyage, nous coucherons en route deux fois ; le troisième jour,

si nous n'avons pas de pannes, nous arriverons à Hué.

– C'est bien long.

– Nous avons quitté la France il y a six jours et nous sommes en Asie.

– Tu n'as pas besoin de me le rappeler, je le sais. Jean, est-ce qu'il y aura des moustiques à Hué ?

– Je le crois.

– Tu sais, ils m'aiment vraiment trop. Je me bats avec eux jour et nuit. Je me donne de fortes claques sur les joues pour essayer de les tuer et je n'y arrive pas. Ils se glissent partout, dans mon cou, dans mes souliers, je suis leur victime, tu n'as pas l'air de t'en douter.

– Que veux-tu que j'y fasse ? Moi aussi, je suis piqué.

– Pas autant que moi. Ma peau doit leur plaire davantage que la tienne et, toute la nuit, ils tournent autour de ma moustiquaire et parfois un, plus audacieux que les autres, réussit à s'introduire pour me persécuter. Ils découvrent le

plus petit trou et leur sifflement m'agace et m'empêche de dormir. S'il y a des moustiques partout en Asie, dès que maman sera guérie, je m'en irai, car dans cette bataille avec les moustiques, je ne serai pas victorieuse.

– Tu ne changeras pas le pays, il faut l'accepter tel qu'il est, et c'est un beau pays.

– Oui, il est évident que cette route Mandarine est, est... somptueuse. J'ai trouvé le mot. Mais soixante heures de voyage, c'est terriblement long. Je préfère l'avion, malgré les maux de cœur qui ne vous quittent guère.

– Nous ne pouvions pas avoir un avion pour aller à Hué, seuls des avions personnels peuvent faire ce trajet.

– Je le sais, mon voyageur me l'a expliqué. Il a été bien gentil avec moi. Il m'a raconté de belles histoires sur l'Annam. Si tu es aimable, je t'en dirai une. Mon voyageur a une petite fille qui l'a quitté pour longtemps, peut-être pour toujours. Je lui rappelais cette petite fille, alors il aurait voulu me faire des cadeaux, mais je les ai refusés à cause de ton caractère.

– On n’accepte pas de cadeaux de gens qu’on ne connaît pas.

– Mais je le connais, et puis il a rencontré papa.

– Peut-être, mais nous n’en sommes pas certains.

– Il me l’a dit.

– Il peut mentir.

– Jugement téméraire, dirait M^{me} la Directrice. Jean, tu aurais bien besoin d’un directeur pour te redresser. Tu es aimable comme le monsieur auquel, dans le métro, une grosse dame écrase les pieds.

– Ne t’occupe pas de mon caractère, regarde cette route que tu ne reverras peut-être jamais.

– Une route, la mer merveilleusement bleue, des arbres inconnus, des montagnes sombres, des rochers noirs avec leurs cascades et les poupées annamites. J’ai déjà tout vu. Ce qui m’amuserait, ce serait de causer avec les poupées. Je suis bavarde.

– Tu n’as jamais dit une plus grande vérité et

les poupées ne te comprendraient pas.

– Il paraît, m'a dit mon voyageur, qu'à Hué je rencontrerai des Annamites avec lesquels je pourrai m'entretenir. Maman est malade, papa très occupé, toi je t'agace, il faudra bien que je trouve des personnes qui m'écouteront. Une ne suffira pas, je la fatiguerais très vite.

– Je le comprends. Vraiment, ne peux-tu pas rester sans parler ?

– Non, le silence m'étouffe. J'ai beaucoup de pensées, elles se bousculent dans ma tête et il faut absolument que je les communique à quelqu'un. Un jour, je prendrai un gros cahier et j'écrirai pour mes enfants et ceux des autres toutes les histoires que j'ai dans la tête. Je serai peut-être un grand écrivain comme la comtesse de Ségur. Le crois-tu ?

– Je n'en sais rien, mais j'en doute. Un écrivain ne parle pas tout le temps.

– Alors, je ne serai pas un écrivain. Soixante heures de voyage, avec les nuits, tu n'as guère plus que trente heures à m'écouter. À Hué, je

trouverai facilement d'autres oreilles que les
tiennes. Où allons-nous déjeuner ?

– Le chauffeur a l'habitude de faire cette
route, c'est lui qui décide les arrêts, je ne les
connais pas.

– Enfin, il est notre maître. Il pourrait nous
conduire n'importe où, tu ne t'en apercevrais
même pas. As-tu une carte, un guide ?

– Oui, dans ma valise.

– Au prochain arrêt, tu les sortiras et nous
suivrons sur la carte le trajet de la route n° 1. S'il
y a erreur, nous nous en apercevrons. Mon petit
Jean, tu manques de prudence. Cela ne t'inquiète
donc pas d'avoir pour seul maître l'Annamite ?
S'il refusait tout à coup de nous conduire, que
ferais-tu ?

– Je ne pense pas à l'aventure.

– Tu as tort, moi j'y pense beaucoup et je
crains bien qu'elle n'arrive. Je regrette parfois de
m'être embarquée pour un voyage difficile avec
un frère ne sachant pas conduire une auto et qui a
oublié, j'en suis sûre, de prendre un revolver. Si

on nous attaquait, que ferais-tu ?

– On ne nous attaquera pas.

– Je l’espère, mais l’espérance ne suffit pas à faire reculer les bandits.

La voiture, en ce moment, longe la côte et, dans une anse que des buissons entourent, Florette découvre un petit port où des bateaux, d’une forme charmante, se pressent les uns contre les autres. Et Jean, fier de savoir quelque chose, s’écrie :

– Ce sont des bateaux asiatiques, des sampans, des jonques.

– Et l’homme au grand chapeau pointu qui les conduit à l’extrémité avec une grande rame, s’appelle un sampanier, mon voyageur me l’avait appris. Tu n’as pas voulu causer avec lui, tu as tort, tu saurais autant de choses que j’en sais.

Et, toute la journée, avec un court arrêt pour déjeuner, la voiture roule sur la route Mandarine qui contourne des palmeraies, des pagodes, qu’il ne fallait pas détruire. Enfin, le soir, ils arrivent sans encombre au bungalow qui va les recevoir

pour une nuit.

Florette en a assez. Elle a trouvé longue cette journée, elle roule encore et ses jambes engourdies ne sont pas très solides.

La voyant si fatiguée, Jean est gentil avec elle. Il l'installe dans un fauteuil, sur une terrasse dominant la mer, ils dîneront là et elle pourra ensuite aller se reposer.

Assise, Florette se remet. La nuit s'approche et le ciel devient si étrange qu'elle ne cesse de le regarder. Des teintes lilas l'envahissent et la mer a la même couleur. Les flancs de la montagne restent bleus, tout s'endort. Le son lointain d'une flûte se fait entendre et des oiseaux que Florette ne connaît pas s'en vont vers la forêt. Et, pour la première fois de sa vie, Florette aime le silence qui l'entoure où seul est perceptible le chuchotement du vent dans les arbres qui bordent la mer. Apaisée, elle s'assoupit et, quand elle se réveille, une table sur la terrasse est préparée pour le dîner. Les plats sont déjà là et son frère, appuyé à la balustrade, contemple le paysage.

– Jean, je suis reposée et je ne roule plus.

C'est une belle nuit, le ciel ressemble à du cristal bleu.

Ils dînent tous deux et font connaissance avec la cuisine annamite : riz, poisson, sauce aux piments, mangues, bananes, oranges, pamplemousses.

Repas fini, la table est emportée par un Annamite aux pieds nus. Florette se remet dans un fauteuil et invite son frère à s'asseoir près d'elle. Si loin de France, elle a besoin d'un protecteur, d'un ami, et Jean doit le devenir. Elle va essayer d'être aimable. La nuit est si belle et la brise si parfumée que rien ne doit troubler la paix qui les entoure. La voix de Florette, parfois criarde quand elle se met en colère, se fait douce ; elle voudrait qu'elle soit une musique de plus. Il y a autour d'eux d'invisibles musiciens qui leur donnent un concert accompagné par le chant monotone de la mer.

– Jean, je veux te dire ce que mon voyageur me disait à chaque escale : « Que les bons génies peuplent ton sommeil de rêves heureux. » Et, pour qu'ils soient beaux, je vais te raconter une

histoire annamite découverte par mon voyageur dans le livre d'un grand écrivain. Ne refuse pas de l'entendre, il y a si longtemps que je n'ai parlé.

Étonné de céder si facilement, Jean murmure :

– Raconte.

– Il y avait autrefois, dans la cité pourpre, la cité impériale d'Annam, un empereur méchant, cruel, à moitié fou. Le gouvernement de la France, qui protège ce pays pour lui apprendre la civilisation chrétienne, ne voulut pas que cet empereur continuât ses méchancetés, ses cruautés, ses folies. Une abdication lui fut imposée. Mais il fallait trouver un successeur.

« Le gouverneur général vint au Palais impérial, avec ses officiers et un médecin, afin d'examiner les nombreux fils de l'empereur, candidats au trône. Parmi ceux qu'on lui présenta, aucun ne lui parut digne de prendre cette lourde charge. La succession restait ouverte, incident très regrettable.

« Alors, un dignitaire, un mandarin aux ongles

démésurément longs, s'approcha du gouverneur et, après de nombreux saluts, lui apprit qu'un fils de l'empereur, âgé de huit ans, était en prison, fers aux pieds, dans le palais même.

« Le gouverneur, les officiers et le médecin s'en allèrent visiter le petit prince dans la prison. Il eut grand-peur en voyant les visages pâles, — c'est ainsi que les Annamites appellent les Européens —, venir près de lui et l'examiner comme on examine au marché une bête qu'on veut acheter. Il se mit à hurler. Mais, comme il était en meilleur état de santé que ses frères, il fut choisi. Immédiatement sorti de prison, on le conduisit aux appartements royaux. Vêtu comme un petit pauvre, mal tenu, visage, mains, corps très sales, il fut lavé par de vigoureuses Annamites qui devinèrent que cet enfant allait peut-être connaître une grande destinée.

« Quand il fut somptueusement vêtu, on le fit entrer dans une salle où son père se tenait habituellement, et là, avec toute la politesse orientale, un ministre, parlant au nom de ses confrères, lui apprit que le gouverneur le

choisissait pour régner et qu'il allait devenir le maître, le représentant du ciel, l'empereur.

« Le petit prince s'arrêta de pleurer et regarda, silencieux, les dignitaires, ses ministres. Il ne leur parla pas, aucun remerciement ne sortit de ses lèvres. Il fut emmené immédiatement à la résidence française où, toujours silencieux, il écouta le gouverneur.

« De retour dans son palais, des mandarins l'entourèrent, lui donnant ses premières leçons, afin de lui apprendre le métier pour lequel il avait été choisi. Il devait être présenté en grande pompe à son peuple, le même jour. Il fallait donc qu'il se tînt convenablement et, le matin, il était en prison, fers aux pieds.

« Le petit prince écouta les leçons, mais ne dit pas une parole. Il prit ses repas où son père les prenait, servi avec le même cérémonial. Les serviteurs lui rendirent les mêmes hommages qu'à l'empereur. Il ne s'étonna pas. Rien ne parut le troubler. Saurait-il prononcer le discours qu'il devait faire à son peuple ? Les mandarins professeurs étaient soucieux. Le visage jaune,

couvert de larmes, de ce matin avait disparu mais, sur le front court et bombé du petit prince, dans les prunelles marron, aucune indication et les lèvres restaient toujours fermées.

« Avec inquiétude, les ministres eux-mêmes l'habillèrent et lui mirent la robe jaune somptueuse des empereurs.

« Le cortège prêt, éléphants sacrés, mandarins, musiciens, le petit prince s'assit avec le plus grand calme sur la chaise impériale. En sortant du palais, si son visage resta impassible, ses yeux bridés regardèrent la fenêtre du cachot où son père l'avait fait enfermer, parce qu'il avait refusé d'obéir à un de ses ordres bizarres.

« Les sujets venus en grand nombre l'acclamèrent. Il les regarda sans faire aucun mouvement. Prononcerait-il le discours attendu et que les lettrés, le matin même, lui avaient enseigné ? Il s'était refusé à le répéter, indiquant par un signe qu'il avait compris. Le peuple, les dignitaires et le gouverneur général, étaient inquiets, l'enfant mystérieux paraissait si loin d'eux. Enfin, le petit prince se leva et, se

souvenant des rites, prononça le discours attendu avec une majesté surprenante et incompréhensible pour le gouverneur général, qui l'avait sorti quelques heures auparavant de la prison, vêtements déchirés et en larmes. La cérémonie terminée, porté en chaise, cet enfant de huit ans domina la foule, les ministres, les mandarins, le gouverneur général, son âme était devenue celle d'un empereur. Je ne sais quand cette histoire s'est passée, mais mon voyageur m'a affirmé qu'elle était exacte ; je la raconterai plus tard à mes enfants. Es-tu content, Jean ? »

– Oui. C'est une belle histoire et tu me l'as très bien contée.

– Premier compliment que mon frère me fait ! s'écrie Florette. Jean, ajoute-t-elle, si tu voulais, nous terminerions le voyage en amis. Remplace mon voyageur, c'est ennuyeux de toujours se disputer.

– Je veux bien.

– Tu m'écouteras avec patience ?

– Je te promets de t'écouter, mais peut-être pas

toujours avec plaisir.

– Qu’importe, du moment que tu auras l’air de comprendre ! Que les bons génies peuplent ton sommeil de rêves heureux ! Bonsoir.

*

Hué, terme du voyage. En approchant de la ville, Jean a essayé de faire comprendre à Florette que leur maman, bien que malade, ne guérirait peut-être pas. La petite fille s’est révoltée, une maman n’abandonne jamais ses enfants.

Elle arrive à Hué pleine de confiance, si heureuse de retrouver ses parents. La voiture pénètre lentement dans la ville endormie. Il est tard et le chauffeur connaît mal Hué. Près de quelques rares passants, il se renseigne et finit par découvrir, au bord d’une rivière, une ancienne demeure annamite agrandie et transformée. Le chauffeur réglé, Jean et Florette pénètrent dans le jardin. La grille est ouverte, M. Massénac doit les attendre.

La nuit est claire, le jardin baigné par la lune. Florette contourne des massifs d'arbustes, respire une odeur amère et sucrée. Une longue allée de pins, et enfin la maison, le but du voyage. Le frère et la sœur se rapprochent l'un de l'autre. Leurs pas ont été entendus, une véranda circulaire s'allume, une grande silhouette vient vers eux que tous deux reconnaissent. Ils abandonnent les valises dans l'allée et courent vers leur père.

Après l'étreinte attendue, espérée pendant ce long voyage, Jean demande avec angoisse :

– Maman, comment va-t-elle ?

– Un peu plus faible tous les jours. Elle vous attend. Elle n'a pas voulu s'endormir ; elle était certaine que vous arriveriez ce soir. Elle ne s'est pas trompée, venez. Ne lui parlez pas, embrassez-la seulement, elle est si faible.

Jean et Florette suivent leur père, étreints par une douloureuse émotion. Ils traversent un vestibule et montent un large escalier. Sur le palier, une porte est ouverte et une infirmière paraît sur le seuil.

– Voulez-vous entrer? M^{me} Massénac vous attend.

Florette pénètre la première. Elle marche sur la pointe des pieds. Elle aperçoit le lit où repose M^{me} Massénac. Elle s'arrête, hésite. Est-ce possible que cette malade décharnée, et dont le visage a la couleur de la cendre, soit sa maman? Il y a deux ans que Florette ne l'a vue et elle avait conservé le souvenir d'une jolie dame, toujours de bonne humeur, et qui disait en riant qu'elle ignorait la maladie. Qu'a-t-elle donc?

M^{me} Massénac essaie de tendre les bras, – deux bâtons recouverts de soie –, et murmure :

– Ma petite fille.

Et Florette, bouleversée, accourt près de ce lit et s'agenouille en disant d'une voix pleine de larmes :

– Maman, oh ! maman !

Jean rejoint sa sœur et, comme elle, il s'agenouille. Les deux enfants que M^{me} Massénac a tant désiré revoir sont là. Ce sera probablement la dernière joie de la malade et elle remercie Dieu

de la lui avoir donnée. Elle réussit à caresser la tête brune et la tête blonde et murmure d'une voix à peine perceptible :

– Aimez-vous bien surtout.

Épuisée par cet effort, sa tête se renverse sur l'oreiller, elle est presque sans connaissance.

L'infirmière s'approche, une seringue à la main. Elle avait prévu cette défaillance ; M. Massénac emmène les enfants.

Dans l'escalier, appuyée contre son père, Florette sanglote ; elle ne croyait pas que sa maman était si gravement atteinte. Elle va mourir, c'est certain, et Florette n'aura plus jamais de maman. M. Massénac conduit la petite fille dans une salle, jusqu'à un fauteuil. Jean vient près d'elle et lui dit gentiment :

– Ne pleure pas, cela fait de la peine à papa.

Et il ajoute :

– Le Bon Dieu est le maître, maman peut encore guérir.

– Je vais essayer de le croire, répond Florette. Papa, je voudrais te demander de ne pas m'en

vouloir, j'ai manqué de courage ; maintenant, j'en aurai. Je vais prier, faire des sacrifices, alors tout cela peut encore réussir.

– Oui, mon petit, calme-toi. Tu vas aller te reposer. Vos deux chambres sont prêtes l'une à côté de l'autre. Le bep¹ a mis un plateau dans chacune d'elles. Si vous avez faim, vous mangerez et, demain soir, je vous verrai. Je m'en vais dans quelques heures pour une inspection urgente. Jean, tu me remplaceras et feras tout ce qu'il y aura à faire. L'infirmière anglaise est parfaite et très au courant du service de la maison. Ne faites pas de bruit, votre maman ne peut le supporter, le dernier orage l'a beaucoup fatiguée. Viens, Florette ; malgré toi, tu t'endors dans ce fauteuil. Vous avez voyagé toute la journée, c'est un dur voyage.

La petite fille entend à peine ce que son père lui dit. Elle dort presque et M. Massénac et Jean la soutiennent jusqu'à sa chambre. Là, elle se réveille un peu, se déshabille avec hâte, fait une rapide toilette, une courte prière et se glisse sous

¹ Cuisinier.

la moustiquaire sans s'occuper des moustiques qui rôdent. Épuisée par le voyage et le chagrin, elle s'endort...

Le lendemain matin, le soleil est déjà levé depuis longtemps quand Florette se réveille. Une jeune Annamite est dans sa chambre, près de son lit. Elle tient un plateau où un déjeuner confortable est préparé. En s'inclinant, la jeune Annamite dit d'une voix douce, chantante :

– Bonjour, Sœur cadette.

Florette est étonnée. Elle ne se sent pas du tout la sœur de cette petite fille au visage jaune.

– Bonjour, répond-elle. Comment t'appelles-tu ?

– Thi-Nam.

– Tu parles français ?

– Oui.

– Quel âge as-tu ?

– Quinze ans à la dernière lune.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venue pour être la servante de la

petite fille au visage pâle.

– C'est moi, cette petite fille ?

– Oui, Sœur cadette.

Après ce bref souvenir, Florette commence à se souvenir et sa maman s'impose à sa pensée. Encore engourdie, elle demande :

– Sais-tu comment va M^{me} Maman ?

– Ong Jean est monté, puis il est descendu. Il est maintenant dans le jardin.

– Va le chercher, va vive.

La petite Annamite disparaît, après avoir posé le plateau sur une table basse, près du lit de Florette. Elle revient avec Jean et se retire.

– Maman ? demande Florette avec tant d'angoisse.

– Elle a bien dormi, répond Jean. L'infirmière est tout étonnée, il y a des semaines qu'elle ne s'est pas reposée ainsi. Nous la verrons cet après-midi, après la sieste.

– Maman guérira, s'écrie Florette, je l'espère, j'en suis sûre, mon cœur me le dit.

– Dieu t’entende, petite sœur !

– Dis Sœur cadette, comme la jolie Annamite.

– Elle m’appelle Ong Jean. Ong veut dire monsieur.

– L’habitude du pays, probablement. Tu as déjà visité le jardin ?

– Oui. Quand tu seras prête, nous sortirons.

– Avec Thi-Nam, elle nous conduira à la rivière des Parfums, que j’ai tant envie de connaître.

– Mais tu la vois d’ici, elle est là, au bord de la route, le bep me l’a appris.

– Le bep ? Qui est-ce ?

– Le cuisinier.

– Comment ! s’écrie Florette, mécontente, tu sais déjà un tas de choses que je ne sais pas ?

– Il y a deux heures que je suis levé, j’ai visité la maison, le jardin.

– Tu ne pouvais pas m’attendre ? s’écrie la petite fille, furieuse.

– Tu dormais et, si l’infirmière avait eu besoin de quelque chose pour maman, il fallait que je connusse le personnel.

Maman ! Ce mot calme immédiatement Florette. Pour obtenir le miracle, il faut être toujours gentille.

– Écoute, je déjeune et je te rejoins. Il y a des fruits bizarres, je vais les goûter, et le thé me semble très parfumé.

– Tout est bon et Thi-Nam te dira le nom de ces fruits. À bientôt.

Une demi-heure après, Florette sort de sa chambre. Elle voudrait bien trouver la petite Annamite, car elle veut aller voir de près, de très près, la rivière des Parfums. Son frère s’est trompé certainement, en lui désignant ce lit boueux qu’elle a aperçu par la fenêtre, et où sont échoués des sampans qui ont l’air d’attendre elle ne sait quoi.

La maison est silencieuse ; seule, elle va la découvrir.

Un couloir la conduit à une véranda circulaire,

dont les fenêtres sont séparées par de hautes colonnes de couleurs vives et où s'enroulent des rosiers en fleur.

Sur le perron, fait de vieilles pierres grises, elle regarde le jardin et sa verdure. Elle retrouve la longue allée de pins qu'elle se rappelle avoir prise hier soir. À droite, des massifs de palmiers et de lauriers-roses et, bordant le jardin, le lit boueux de la rivière. À gauche, des bananiers. Elle les a déjà rencontrés sur la route Mandarine, leurs larges feuilles si souples sont d'un vert tendre. À côté des bananiers, un arbre extraordinaire dont les fleurs ont la couleur du feu. Des milliers de pétales font de chaque branche un énorme bouquet rouge. Il faudra que Thi-Nam lui dise le nom de cet arbre.

Jean est à l'extrémité de l'allée des pins, il regarde l'affreuse rivière. Avant de le rejoindre, Florette veut visiter les pièces du rez-de-chaussée.

Elle rentre dans la maison. À gauche, le salon où, hier soir, elle est venue, si malheureuse. Aujourd'hui, elle regarde cette grande pièce. Le

sol est fait de carreaux noirs et blancs sur lesquels sont jetées des nattes de toutes couleurs. Une table en bois sculpté, dont les pieds s'ornent de dragons au corps de serpent. Dans un coin de la pièce, un grand lit en bois, garni de coussins de soie brodée de couleurs vives. Des escabeaux en bois de teck. Sur les murs, quelques panneaux rehaussés d'ivoire et, près de ces murs, sur des tables basses, de grands bouquets de fleurs rouges et roses dont elle ne connaît pas les noms. Que de choses, dans ce pays, elle va découvrir !

Elle sort. Le jardin est inondé de soleil et, dans la maison, tous les volets sont fermés, il fait sombre. Un parfum étrange vient jusqu'aux narines de Florette ; elle le respire, voulant lui donner un nom. C'est un nouveau parfum qu'elle ne connaît pas. Vient-il de cette rivière boueuse ou de ces fleurs roses de frangipaniers, qui ressemblent aux fleurs de magnolias de France ? Elle s'engage dans l'allée des sapins.

– Nous sortons ? dit-elle en rejoignant son frère.

– Je t'attendais.

Ils franchissent la grille ; ils sont sur la route bordée par la rivière que Florette ne veut pas regarder. Dans ses rêves, la rivière des Parfums était un large fleuve, couleur d'argent, dont les rives n'étaient que buissons fleuris. Ce lit boueux, où les sampans et les jonques sont échoués, détruit le tableau merveilleux.

Ils traversent un horrible pont de fer, bon pour les trains, déclare Florette, et s'en vont vers Hué, la ville européenne, la ville des jardins. Et voilà que, sur le pont, Florette a la grande joie de retrouver Thi-Nam qui revient du marché, un fléau sur l'épaule et, à chaque extrémité, une corbeille lourdement chargée.

Toute souriante, Florette s'avance vers elle.

– Je te prends une corbeille, mon frère l'autre. Nous rentrons les provisions et tu viens te promener avec nous.

– Je veux bien, Sœur cadette, mais laisse-moi porter mes corbeilles ; c'est le travail de Thi-Nam.

– Nous t'aiderons.

Malgré le refus de la petite Annamite, Florette se saisit d'une corbeille et Jean prend l'autre. Elles sont lourdes et Thi-Nam doit être fatiguée. Elle a quinze ans depuis la dernière lune et, à cet âge, ne devrait pas porter, dit le futur médecin, de si lourdes charges.

– Au village, Ong Jean, j'étais bien plus petite, je prenais le linge sur mon dos pour le conduire à l'arroyo.

– L'arroyo, c'est une fontaine ? demande Florette.

– Non, une rivière, plus petite que celle des Parfums.

– Ne me parle pas de la rivière des Parfums, elle est affreuse.

– Sœur cadette, tu ne la connais pas.

– Mon frère m'a dit que c'était le ruisseau sale où les sampans sont échoués.

Thi-Nam sourit et montre ses dents noires.

– Tu la verras ce soir, Sœur cadette, quand la

Grande Eau¹ lui aura redonné la vie. Tu ne la connais pas.

À la maison, les provisions mises à la cuisine, Jean apprend que son père va téléphoner et qu'il doit attendre la communication. Florette s'en ira donc se promener avec Thi-Nam et Jean, un peu inquiet, rappelle à sa sœur qu'elle doit être très raisonnable et fait à la jeune Annamite les plus grandes recommandations. Deux heures de promenade seulement dans les quartiers civilisés, Jean se méfie de la curiosité de sa sœur.

Thi-Nam s'incline profondément. Elle a compris sa responsabilité ; la petite fille au visage pâle lui est confiée.

Contentes, elles sortent toutes les deux. L'Annamite veut marcher derrière la Française, la politesse orientale l'exige ; mais Florette ne le permet pas.

- Thi-Nam, viens près de moi.
- Ce n'est pas permis, Sœur cadette.
- Qui te l'a défendu ?

¹ La mer.

– Personne, mais les usages commandent.

– Je me moque des usages. Je marcherai à côté de toi ; dans cette ville inconnue je me perdrais, et que dirait Ong Jean ?

Thi-Nam s'incline très bas devant Florette et consent à marcher près d'elle.

– Tu vas me faire faire une jolie promenade, je veux tout voir. J'arrive de France, je ne connais pas l'Asie, ni l'Annam, ton pays.

– Veux-tu voir la ville européenne ou le marché ?

Devant Florette, de larges allées bordées de grands arbres ; l'ombre y est épaisse et les maisons blanches aux volets fermés ne sont pas accueillantes. Les jardins se ressemblent tous ; leur sol est carrelé, des arbres nains vivent dans des pots de couleur ; des allées sablées et des buissons d'arbres, qui ressemblent au sureau de France, mêlent leurs innombrables fleurs pourpres.

– Comment s'appellent ces arbres ? demande Florette.

– Les flamboyants.

– Ils sont bien nommés. Thi-Nam, ces villas modernes, ces jardins ne m'intéressent pas. Je voudrais aller voir le marché.

– C'est assez loin, Sœur cadette. Veux-tu prendre un pousse ?

– Me faire traîner par ces malheureux garçons aux pieds nus ? Jamais !

– Pourquoi ? Tu leur feras plaisir. Ils ont besoin d'argent pour manger tous les jours.

– Comment ! Ils n'ont pas d'autre métier que de remplacer le cheval ou l'âne ?

– Plus tard, peut-être ils en auront un autre. Ce sera quand le maître le voudra. Maintenant, ils sont des coolies et doivent gagner leur vie. Tu as de l'argent, tu peux leur donner quelque chose et nous faire conduire au marché si tu désires t'y promener.

Le long du boulevard, coolies et voitures attendent. Ils sont nombreux et n'ont pas l'air d'avoir beaucoup de clients. C'est peut-être une bonne action que de se servir d'un pousse et de se

faire traîner par un coolie. En Asie, les bonnes actions ne sont pas les mêmes qu'en France.

Florette se résigne à écouter Thi-Nam. Il y a des voitures plus ou moins belles, des coolies plus ou moins dépenaillés. Florette choisit le plus misérable ; peut-être ne mange-t-il pas tous les jours. Elle monte dans cette étrange voiture sur deux roues, Thi-Nam la suit. Florette calcule qu'à elles deux elles doivent faire le poids habituel d'un homme.

Le coolie, un grand garçon maigre, se glisse entre les brancards et Thi-Nam lui ayant indiqué où il doit les conduire, il se met en route.

Les boulevards ont des chaussées bien entretenues. La voiture roule facilement et les arbres alignés le long des trottoirs donnent une ombre agréable. Thi-Nam explique qu'elles traversent la ville européenne qui a ses églises, son hôpital, ses bureaux, dirigés par le gouverneur.

Une ville européenne n'intéresse pas Florette, ce sont les villes d'Asie qu'elle veut découvrir. Le coolie commence à courir et se rapproche

d'une rivière qui, celle-là, a un peu d'eau. Florette trouve que ce n'est pas désagréable de se promener dans un pousse ; s'il n'y avait pas le pauvre coolie, elle voudrait y aller très souvent.

Sur une place, près de la rivière, voici le marché entouré d'arbres. Le coolie s'arrête et Florette demande à Thi-Nam de le régler, elle ne connaît pas encore la valeur des pièces que son frère a mises dans son sac.

Toutes les deux avancent vers la place encombrée. De vieilles femmes sont accroupies à l'ombre des tamariniers et des manguiers. Elles présentent des marchandises de toutes sortes, mises dans des corbeilles ou posées sur des loques. Il y a devant elles des pyramides de toutes couleurs. Elles appellent les clients d'une voix stridente et proposent leurs marchandises. Thi-Nam les nomme à Florette. Mangoustans bruns, litchis pourpres, ananas, pastèques à la chair rose, mangues jaunes, oranges vertes. Quelle belle palette !

Florette a envie de goûter à tous les fruits qu'elle ne connaît pas et Thi-Nam doit lui en

acheter quelques-uns, que toutes les deux iront manger au bord de la rivière.

Thi-Nam obéit. Elle n'oserait refuser quelque chose à la petite fille au visage pâle.

Les fruits achetés, Thi-Nam conduit Florette dans la ruelle aux légumes, la ruelle aux volailles, la ruelle aux poissons. Puis elle s'approche d'un grand hangar où les marchands ont établi leurs comptoirs : soieries, cuivre, laques, bijoux. Les acheteurs se pressent, font des offres, discutent et, souvent, les discussions deviennent des cris, des glapissements aigus, créant un tumulte étrange. La plupart des acheteurs et des acheteuses portent le costume annamite et parlent leur étrange dialecte. Les Européennes sont peu nombreuses et, habituées à ce vacarme, passent, indifférentes.

Les fillettes s'écartent de la foule et Florette s'arrête longuement devant le marchand de fleurs, qui a un étalage de toute beauté. Elle voudrait acheter la boutique entière, emporter des bouquets de flamboyants, de frangipaniers, d'hibiscus, toutes ces fleurs qu'elle ne connaît pas et que Thi-Nam nomme en lui recommandant

de ne pas les acheter, parce qu'elle pourra cueillir les mêmes dans le jardin de la maison. La jeune Annamite rappelle qu'il ne faut pas rester trop longtemps dans le marché, car Ong Jean les attend.

– Et nos fruits ? Je veux les manger. Allons nous asseoir au bord de la rivière, à l'ombre des arbres.

Elles quittent les ruelles encombrées où des nhôs¹, qui ont découvert la petite Européenne, réclament des sapèques. Florette exige que Thi-Nam leur en donne.

Elles marchent le long de la rivière bordée d'arbres. Florette veut choisir une place pour le festin, où elles n'entendront plus le tumulte du marché. Elles s'arrêtent près d'un bouquet de tamariniers.

– Asseyons-nous là et mangeons nos fruits.

– Ils sont pour toi, Sœur cadette.

– Pour toi aussi. Ne t'éloigne pas de moi, Thi-Nam. Asseyons-nous près de la rivière et,

¹ Petits garçons.

pendant que nous allons goûter, tu vas me raconter des choses de ton pays. Je suis curieuse et je voudrais connaître de belles histoires. Je les enfermerai dans ma tête et, plus tard, je les écrirai, car je veux être un grand écrivain.

– Un écrivain ? Un monsieur qui fait des livres !

– Oui, Thi-Nam, je le veux.

– Mais tu ne le peux pas, Sœur cadette, tu n'es pas un homme !

– En France, les femmes peuvent écrire.

Thi-Nam, déjà très respectueuse, sent son respect augmenter pour le futur grand écrivain. Elle dit en s'inclinant vers Florette :

– Quelles choses dois-je te raconter ?

– Tu es née à Hué ?

– Oh ! non. Mon village est près de la montagne, non loin de la route qui va à la ville des Européens.

– Où as-tu appris à parler si bien le français ?

– Depuis l'âge de onze ans, je suis en service à

Hué et j'ai été à l'école avec les enfants de mes maîtres. J'apprenais plus vite qu'eux et cela ne plaisait pas toujours aux parents. J'ai eu bien des ennuis, j'étais une bonne élève.

– Et les enfants de tes maîtres, des paresseux ?

– Non. Seulement ils n'étaient pas comme Thi-Nam, ils n'avaient pas le désir d'apprendre. Et puis je retenais très vite tout ce que les maîtres disaient.

– Pourquoi as-tu quitté ton village ?

– Nous sommes dix enfants. Je suis la plus jeune, il fallait que je travaillasse ; au village il n'y avait que les rizières et j'étais trop petite. À Hué, j'ai eu tout de suite de l'argent.

En mangeant des fruits qu'elle trouve délicieux, Florette demande :

– Parle-moi de ton village, je suis sûre que je l'aimerai.

La petite Annamite cesse de regarder Florette. Elle croise les mains sur sa poitrine et ses yeux ne vont plus quitter la rivière, car l'eau qui est devant elle passera ce soir près de ce village

qu'elle n'a pas revu depuis quatre années, et qui est resté dans sa mémoire si présent.

– Mon village s'appelle Thua. Il est caché dans la forêt, au pied de la montagne. Il compte cent cainhas, c'est un grand village.

– Les cainhas, ce sont de petites maisons où vivent les Annamites, mon voyageur me l'a appris.

– Oui, de belles petites maisons. Les murs sont en écorce de bambou tressée, on dirait de la peau de serpent séché. C'est très joli. Le toit est en paille. Au fond de la grande pièce de notre cainha, il y a le lit de camp en bois, le lit d'honneur. L'oreiller est dur, il ne ressemble pas aux vôtres. Le bahut est à côté, pareil à celui qui est dans ta maison. Sur la tablette, un plateau avec la théière, les bols, le coffret à bétel et le vase aux baguettes qui servent à manger le riz. Je vois tous ces objets comme s'ils étaient devant moi, à la place de l'eau qui court.

– Je les vois aussi, dit Florette, tout en continuant à goûter aux fruits.

– Au-dessus du bahut, il y a une statue de bronze, c'est le grand Bouddha qui somnole en contemplant les offrandes. Nous sortons, Sœur cadette, viens avec moi jusqu'à l'étang des Nénuphars. Ils ont quitté le lit où ils dormaient et fleurissent sur l'eau. Regarde-les, ils sont blancs, roses, jaunes, quelques-uns ont la couleur du soleil quand, le soir, il nous dit adieu. Regarde les troncs moussus des arbres, cherche dans les creux les martins-pêcheurs bleus et rouges et, s'ils t'aperçoivent, ils vont sortir de leur cachette et survoler les nénuphars pour les honorer. Écoute le chuchotement des arbres de la forêt. Que se racontent-ils ? Écoute la voix triste du gong. D'où vient-il ? Tourne-toi maintenant de l'autre côté. Tu vois la plaine. Les rizières sont vertes. Plus loin tu aperçois les dunes qui font l'horizon rose. Et, derrière toi, il y a la montagne et tout son peuple qui dort le jour et s'éveille la nuit. Prends le sentier, va vers elle. Ne t'attarde pas, car tu pourrais rencontrer le seigneur tigre ou le renard, grand voleur en robe sombre. Dans la clairière, les panthères rôdent ; les petits animaux ont peur et ne peuvent plus bouger. Redescends

bien vite, car la chasse commence et les bêtes cruelles ne t'épargneraient pas. Écoute l'appel des tigres, le miaulement des panthères et le barrissement d'une troupe d'éléphants sauvages. C'est le peuple de la montagne qui commence à vivre. En redescendant, tu rencontreras des aréquiers, ces arbres qui ressemblent un peu aux palmiers, leurs panaches se pencheront vers toi pour te raconter les belles histoires que tu demandes. Ils te diront qu'ils étaient autrefois des guerriers annamites aux costumes somptueux et aux casques d'or et d'argent. Désignés par l'empereur, le maître du ciel, ils s'en allaient avec les éléphants sacrés, tout caparaçonnés de pierreries, chercher dans un pays éloigné une belle princesse qui devenait l'impératrice. Ils la ramenaient à travers la montagne, malgré le seigneur tigre, les redoutables panthères et les voleurs en robes sombres. Dès qu'elle entra dans notre pays, les dignitaires de chaque ville se joignaient à son cortège et l'accompagnaient jusqu'à la Cité pourpre où l'Empereur l'attendait.

« Les guerriers ayant été chercher nos impératrices ne pouvaient mourir comme les

autres hommes et être ensevelis dans la terre. Ils sont devenus ces arbres aux palmes souples, où le soir les lucioles viennent se reposer. Ces petits insectes lumineux font de leurs branches des gerbes de lumière.

« Voilà ce que les aréquiers te raconteront quand l'heure où le soleil s'endort sera venue. »

Florette a écouté avec la plus grande attention. Le village de Thi-Nam, au pied de la montagne, elle l'a vu, elle voudrait aller y vivre quelques jours. Dans la cainha, elle mangerait le riz avec les bâtonnets et, le soir, elle irait près de l'étang aux nénuphars écouter le chant des oiseaux et les cris des bêtes féroces. Voilà le pays qu'elle veut découvrir. Hué, la ville européenne, ne l'intéresse pas. Son voyageur lui a dit : « Apprenez à voyager, ne vous contentez pas d'aller admirer ce que le guide vous désigne, cherchez vous-même tout ce qui est intéressant, curieux, et que les Européens n'ont pas transformé. L'Annam vaut la peine d'être regardé avec des yeux qui savent voir. »

Sortant de son rêve, Thi-Nam reprend :

– Sœur cadette, il faut retourner à la maison. Ong Jean a dit : courte promenade, et je crois qu'il y a très longtemps que nous sommes sorties. Quand je parle de mon village, j'oublie où je suis. Ne t'ai-je pas fatiguée ?

– Oh ! Thi-Nam, s'écrie Florette, je voudrais connaître ton village ; vivre dans ta cainha dont les murs sont recouverts de peau de serpent. Je veux connaître l'étang des Nénuphars, et que les aréquiers me racontent des histoires. Un jour j'irai et je t'emmènerai.

– Que les bons génies t'entendent, Sœur cadette.

Les deux fillettes se mettent en route et elles restent silencieuses. Thi-Nam pense à ses parents, à ses frères et sœurs dont elle n'a pas parlé. Ce sont des affections secrètes qui ne doivent pas quitter son cœur. Florette classe dans son cerveau ce que la petite Annamite lui a raconté ; elle s'en servira quand elle sera devenue un grand écrivain.

Il commence à faire chaud. Sur l'affreux pont, le soleil brûle les visages et la rentrée dans la

maison aux persiennes fermées est particulièrement agréable. Jean, absent, ne remarquera donc pas la longueur de la promenade.

Thi-Nam va faire son service. Elle aide le personnel quand la petite Française n'a pas besoin d'elle.

Florette se rend dans sa chambre. Ouvrant le bahut où sont rangées ses affaires, elle prend le petit sac que Théodose lui a donné et où est enfermée la patte de crapaud. Il faut qu'il soit suspendu au plus tôt tout près de sa maman, Théodose le lui a bien recommandé.

Elle quitte sa chambre, traverse le salon et, sur la pointe des pieds, monte l'escalier. La porte de la chambre est fermée ; tout doucement, Florette tousse pour signaler sa présence. Ce bruit, dans la chambre silencieuse, est entendu. L'infirmière entrouvre la porte et, apercevant la petite fille, elle sort et lui dit :

– Votre maman se repose, vous la verrez cette après-midi.

– Mademoiselle, je vous ai dérangée parce que j’ai quelque chose à vous remettre. Vous voyez ce petit sac, il faut l’accrocher tout près du lit de maman. Il vient de la Martinique, c’est une de mes amies qui me l’a donné. Il y a dedans une patte de crapaud séchée, et cette patte, paraît-il, a déjà guéri bien des malades. Théodose l’avait emportée pour elle et sa sœur, elle s’en est séparée pour maman. Quand je reviendrai en France, je la lui rapporterai.

L’infirmière sourit et son sourire est un peu moqueur. Elle prend le petit sac et dit :

– C’est convenu, je l’accrocherai au lit même de votre maman.

– Vous ne croyez pas, reprend Florette vexée, que la patte du crapaud la guérira ?

– Non. Mais vous êtes chrétienne, la prière peut amener le miracle que nous souhaitons tous.

– Les miracles, c’était au temps de Jésus-Christ. Il n’y en a plus depuis qu’il a quitté la terre.

– Vous vous trompez, il y a tous les jours des

miracles. Que de guérisons ont été obtenues à Lourdes ! Dans votre pays, vous avez eu souvent de grands miracles.

– Lesquels ?

– La France était envahie, vaincue, elle allait être rayée de la carte du monde. Dieu vous a envoyé un homme qui a relevé votre drapeau. Autrefois, vous avez eu Jeanne d’Arc.

Se souvenant que l’infirmière est Anglaise, Florette répond :

– C’est vrai. Malheureusement, vous l’avez brûlée.

– Et vous, les Français, reprend l’infirmière froissée, vous avez accepté que nous brûlions une femme qui vous avait délivrés.

Florette réfléchit une seconde et reconnaît que le reproche est mérité. Elle conclut :

– Les deux peuples ont eu tort.

– Exact, reprend l’infirmière, contente d’avoir défendu son pays.

Elle ajoute :

– J'accrocherai la patte de crapaud et vous direz beaucoup de prières.

– Oui, affirme la fillette.

Puis elle avoue :

– J'ai bien du mal à ne pas avoir de distractions quand je prie, et je voudrais pourtant ne penser qu'à maman.

– Il y a des actes qui sont des prières.

– Lesquels ?

– Soigner les malades, consoler les malheureux, obliger notre corps à des travaux pénibles, accepter la souffrance quand Dieu nous l'envoie, sans murmurer. Tout ce qui est fait pour les autres est aussi une prière.

– Je vous remercie, mademoiselle, reprend Florette, je me souviendrai de ce que vous venez de me dire, et je tâcherai de faire des choses qui seront des prières. Si maman se réveille, rappelez-lui que sa petite fille l'aime beaucoup, et qu'elle viendra la voir cet après-midi.

– C'est entendu, répond l'infirmière en retournant dans la chambre de la malade.

Toute songeuse, Florette redescend. Elle se répète les paroles de l'infirmière, elle sait qu'elle ne les oubliera plus. Elle veut faire des actes qui seront des prières.

Le grand soleil du matin a étourdi Florette. Pendant le déjeuner elle ne parle guère, ce qui étonne son frère. Elle a peu d'appétit, les fruits mangés au bord de la rivière en sont la cause. Elle accepte la sieste avec plaisir. Avant de s'endormir, elle entrouvre la fenêtre de sa chambre et s'aperçoit que le grand soleil assoupit la nature entière. Les oiseaux se cachent et doivent dormir dans les arbres, les feuilles ont une immobilité étrange, rien ne bouge et Thi-Nam, venue pour fermer persiennes et fenêtres, raconte que, dans son village, à cette heure, les poules, les chiens et les cochons réussissent à se glisser dans la cainha pour faire la « méridienne »¹.

Le ventilateur est mis en marche. Il remplace, dit la petite Annamite, le panká d'autrefois, sorte de grand éventail, dont un nhô tirait la corde pour

¹ Méridienne : sieste.

éventer la personne qui se reposait. Thi-Nam s'efforce de renseigner la petite au visage pâle qui sera un jour un grand écrivain. Ce grand écrivain fera sûrement un livre sur l'Annam, son pays, qui est pour elle le plus beau du monde.

Rafrâchie par le ventilateur, Florette s'endort en pensant à tous les actes qu'elle va faire et qui seront autant de prières...

À cinq heures, Jean et Florette se retrouvent devant la porte de la chambre de leur maman. Ils espèrent que la nuit de repos aura fait du bien à la malade, et qu'ils vont pouvoir rester avec elle quelques instants, une vraie visite. À peine sont-ils entrés dans la chambre qu'ils se rendent compte que cet espoir est vain, M^{me} Massénac a l'air à peine vivante, elle entrouvre les yeux et ne paraît pas reconnaître ses enfants. Seulement, Florette et Jean s'aperçoivent que des larmes roulent sur le pauvre visage. L'infirmière vient près d'eux et murmure :

– Aujourd'hui, M^{me} Massénac est très fatiguée, il est préférable que vous vous en alliez, tout bruit lui fait mal.

Désespérés, Jean et Florette s'en vont, comprenant que leur maman ne guérira pas ; c'est une folie d'espérer encore. Ils vont dans le salon, désireux de s'asseoir ; le chagrin leur enlève toute force. Ils pleurent chacun dans un coin, en pensant aux larmes qui roulaient sur le visage de la malade.

La première, Florette se calme. Avec énergie, elle essuie ses yeux, puis, s'approchant de son frère, elle lui dit :

– Écoute, Jean, pleurer, cela ne sert à rien. Il faut garder toute notre énergie et regarder en face la situation. Nous ne sommes pas venus de France pour voir mourir maman.

– Que veux-tu faire ?

– Agir.

– C'est-à-dire ? demande avec crainte le jeune homme.

– Rechercher l'accomplissement d'actes pénibles qui seront des prières, faire souffrir notre corps, servir les autres, et, quand ils sont malheureux, les aider. Tout ce que nous ferons de

pénible plaira au Bon Dieu. Alors, il nous accordera le miracle qui seul peut sauver maman.

– Que puis-je faire ?

– Je ne sais pas, mais tu peux avoir un peu d'imagination quand il s'agit de maman. Il me semble que tu pourrais chercher un emploi fatigant. Sampanier, coolie, que sais-je ! Mais, quand on veut faire quelque chose, on peut toujours le faire.

– Et toi, demande Jean résigné, que feras-tu ?

– Ne t'inquiète pas de moi, j'ai mes idées, mes projets.

– Ils seront raisonnables ? s'écrie le jeune homme inquiet.

– Je t'en prie, ne t'occupe pas de la raison, il y a autre chose à faire en ce moment. Quand papa revient-il ? Que t'a-t-il dit au téléphone ?

– Qu'il était absent pour une quinzaine de jours. Depuis la maladie de maman, il n'avait pas fait d'inspection, et il a trouvé des plantations en mauvais état, état qui nécessite sa présence. Nous serons seuls pendant une quinzaine de jours,

conclut Jean avec accablement, effrayé de sa responsabilité.

– Eh bien ! quand il reviendra, s'écrie Florette avec énergie, il faut qu'il retrouve maman en pleine convalescence.

– C'est impossible.

Et, quittant le salon, Florette s'écrie :

– Rien n'est impossible avec l'aide de Dieu, et cette aide il faut la mériter.

*

Le lendemain, Florette est prête de bonne heure, il a été convenu avec Jean, qu'elle a daigné consulter, – mais elle le trouve bien « mou » –, que tous les matins elle sortirait avec Thi-Nam qui connaît Hué et ses environs. Et Thi-Nam est beaucoup plus intéressante que Jean, un Français, ignorant tout du pays annamite. L'infirmière ayant donné au jeune homme les meilleurs renseignements sur Thi-Nam, Jean a accepté cet arrangement.

Ce matin, les fillettes quittent la maison après le petit déjeuner. Elles ont un but : Thi-Nam emmène la petite Française visiter la Grande Pagode, et, tout en suivant le chemin qui les conduit au parc touffu où est bâti le temple, Florette raconte à Thi-Nam sa grande peine.

– Tu comprends, une maman ne doit pas s'en aller au cimetière, c'est une chose que le Bon Dieu ne veut pas. Hier soir, j'ai prié sans distraction devant ma fenêtre ouverte. La nuit était venue et je me suis aperçue que le lit boueux et les sampans échoués avaient disparu. C'était un ruisseau d'argent qui bordait le jardin et les bateaux avaient chacun de petites lumières. On aurait dit que des étoiles, descendues du ciel, se promenaient sur cette rivière, comment s'appelle-t-elle ?

– La rivière des Parfums ?

– Mais celle que tu m'avais montrée était pleine de boue.

– La Grande Eau ne l'avait pas rendue belle.

– Je comprends, Hué est près de la mer, je

l'avais oublié. Et lentement Florette ajoute : La rivière des Parfums conduit à ton village ?

– Oui, Sœur cadette.

– Un jour, nous prendrons un sampan et un sampanier nous y emmènera. Nous irons voir ta cainha, la montagne, et l'étang des nénuphars.

– Ong Jean le permettra-t-il ?

– Je m'arrangerai, Thi-Nam, mon rêve se réalisera et je m'en irai avec toi sur la rivière des Parfums.

Elles sont arrivées dans le parc, entourant la Grande Pagode. Arbres magnifiques, buissons touffus, pièces d'eau, allées mystérieuses, portiques de faïence. Pour Florette tout est nouveau et elle se rend compte qu'elle commence à découvrir l'Annam. Son voyageur serait content puisqu'elle le découvre avec une Annamite, une vraie, venue d'un village lointain, bâti au pied de la Grande Montagne.

Thi-Nam et Florette se dirigent vers la Pagode. Les toits compliqués aux vieilles tuiles, les motifs de céramique émerveillent la petite Française.

Toutes deux pénètrent dans le sanctuaire où l'ombre règne, et les yeux doivent s'habituer à cette ombre, pour découvrir les lits de camp, les grandes tables laquées rouges et les bahuts incrustés de nacre. Des lanternes éclairent les murs tendus de soies aux couleurs vives et où sont accrochés des panneaux de bois sculpté incrustés d'or et de pierres précieuses. Florette trouve que c'est une étrange église, elle ne pourrait y prier. Elle se souvint des cathédrales de France où la prière vient aux lèvres en y pénétrant.

Des Annamites se prosternent devant le maître autel où somnole leur dieu, un énorme Bouddha. Ils chantent en déposant leurs offrandes et allument des bâtonnets d'encens.

Dans un coin de la Pagode, le plus sombre, une vieille femme est accroupie sur une natte rouge. Elle porte le costume annamite et un turban écarlate, bien serré autour de la tête, fait ressortir son visage de momie qui semble taillé dans un morceau de vieil ivoire. Elle aperçoit les deux fillettes et les appelle :

– C'est la devineresse, dit Thi-Nam. Veux-tu la consulter, elle est très savante !

La devineresse ! Florette réfléchit. Cette étrange femme, qui l'observe avec tant d'attention, pourrait-elle lui dire si sa maman guérira ? Elle redoute de le lui demander, tant elle a peur de la réponse.

Thi-Nam s'approche. Elle parle à la devineresse dans une langue que Florette ne comprend pas. La petite Annamite s'assied devant la vieille femme qui lui tend un étui que Thi-Nam secoue énergiquement et de petits bâtonnets s'éparpillent sur la natte.

La devineresse se penche sur les bâtonnets qu'elle examine longtemps avec la plus grande attention et Thi-Nam, les mains croisées sur la poitrine, attend avec patience ce que la devineresse va lui dire.

La vieille femme lève les bras, deux morceaux d'ivoire, vers le plafond de la Pagode et ses mains souples qui ressemblent à de grandes araignées se baissent, se relèvent, tournent, puis les doigts s'agitent les uns après les autres,

pantins retenus par une même ficelle. Enfin elle parle et Thi-Nam l'écoute avec respect, inquiétude, puis joie.

Quand la devineresse se tait, Thi-Nam pose sur la natte son offrande, quelques sapecks, puis revient près de Florette, toute joyeuse.

– Ah ! Sœur cadette, si tu savais toutes les belles choses qu'elle m'a annoncées ! Je ferai un grand voyage pour m'instruire, j'aurai un jour un seigneur et maître qui sera mon époux. Il m'aimera et je pourrai le servir. J'aurai beaucoup d'enfants et la situation de mon mari me permettra de les garder tous avec moi. Nous vivrons loin de l'Asie, dans une grande ville, elle ne sait pas laquelle, mais où mon mari travaillera et sera honoré. Elle m'a aussi parlé de mon village, que je vais bientôt revoir. Ne veux-tu pas la consulter ? Cela me ferait tant plaisir, si elle te disait que ta maman va guérir.

– J'ai peur, avoue Florette, qu'elle m'apprenne que maman ne guérira pas.

La devineresse s'aperçoit de l'hésitation de la petite Européenne, et, sachant quelques mots de

français, elle interpelle Florette :

– Lotus rose, Sao veut te dire avenir, grand avenir, merveilleux !

Crainative, Florette se rapproche et prend l'étui que la vieille femme lui tend. Doucement, elle le secoue et, imitant Thi-Nam, jette le contenu sur la natte. Les bâtonnets sont échafaudés les uns sur les autres et la devineresse les observe. Après un long examen, elle lève les bras, puis son corps maigre se dresse et, avec une souplesse étonnante chez une vieille femme, elle tourne sur elle plusieurs fois de suite, lève les pieds et se met à danser aussi vite qu'elle le peut. Étrange danse qui ne ressemble à aucune de celles que Florette connaît.

Serrées l'une contre l'autre, les fillettes regardent et attendent avec impatience que la devineresse ait fini de découvrir l'avenir de Florette. Enfin, elle s'accroupit de nouveau sur la natte, près des bâtonnets, et parle d'une voix grave, solennelle. Thi-Nam traduit :

– Petite fille qui viens d'un lointain pays, toi qui es couronnée par le soleil, tu es inquiète, très

inquiète et tu as peur de ce que Sao, la devineresse, la plus célèbre de Hué, va te dire. Ne crains rien, ici, dans notre pays, tu ne seras pas malheureuse, mais il faut gagner ton bonheur. Tu dois souffrir pour délivrer la personne que tu aimes et qui est en danger. Quand les cigales chanteront et que les tourterelles t'appelleront, par-dessus la rivière, va vers elles. Un sampan t'attendra et t'emmènera vers le pays des plaines vertes et de la montagne, où tu trouveras la souffrance. Et, quand les huppes lanceront leurs cris et que les hibiscus refermeront leurs pétales, la personne que tu aimes sera délivrée. Ton travail, ta souffrance, ta lutte douloureuse seront la rançon exigée. Quitte la ville, la fête de la lumière et des couleurs t'appelle. Va respirer les parfums de la rivière, les fleurs des citronniers et des frangipaniers t'offriront leur subtile odeur. Quand tu auras vu l'émeraude des matins, l'or des midis et le rubis des crépuscules, tu pourras revenir et repartir vers ton Europe, où tu décriras les beautés de l'Annam, notre pays que tu vas connaître, admirer et aimer. La route pour toi sera dure mais, au bout, la joie t'attend ; mais cette

joie tu la donneras aux autres. Tout ce que tu rêves, tout ce que tu vois, tout ce qui chante en toi courra un jour le monde et réjouira les petits et les grands. Tu auras la puissance de faire oublier la souffrance et d'élever vers l'Eternel les âmes qui rampent, cherchant leur plaisir sur la terre. Lotus rose, couronné de soleil, petite fleur de France, ta destinée est merveilleuse !

Quand la devineresse se tait, elle semble épuisée, son corps s'affaisse, sa tête tombe et c'est à peine si elle remercie Florette, qui met sur la natte beaucoup de sapèques.

Lentement, les fillettes s'éloignent, traversent la grande salle et quittent la Pagode. Le parc somptueux les attire. Émues toutes deux, elles s'asseyent sur un banc, près d'une pièce d'eau où quelques nénuphars sont en fleur.

– Es-tu contente, Sœur cadette ? demande Thi-Nam.

– Si je croyais, répond Florette, ce qu'elle a dit, je serais folle de joie, mais tout me semble si difficile. Les cigales, les tourterelles et les hibiscus, où les trouver ?

– Dans notre pays. Certains soirs, tu entendras la plainte douce des tourterelles et toutes les nuits, dans le jardin de ta maison, les cigales chantent.

– Alors, il me faudra prendre un sampan et m'en aller sur la rivière des Parfums.

– Ong Jean voudra-t-il ?

– Il ne faut pas lui en parler. La devineresse, c'est un secret à moi, un secret qu'il faut garder, tu comprends, Thi-Nam ?

– Oui, répond la petite Annamite gravement, je comprends et je ne te trahirai jamais.

– Elle a dit, reprend Florette songeuse, que tout ce que je rêve, ce que je vois, ce qui chante en moi courra un jour le monde. Cela veut dire que j'écrirai de belles histoires lues par les petits et les grands. Mais ce qui sera difficile, c'est qu'il faudra que ces histoires guérissent les méchants. Crois-tu que je saurai les écrire ?

– Je crois que tu peux faire tout ce que tu veux.

Et grave, les mains jointes, Florette conclut :

– Oui, si le Bon Dieu m’aide.

Dans le parc touffu et mystérieux entourant la Pagode, il y a beaucoup de choses à regarder. Les Annamites qui le traversent pour aller vers leur temple ont mis leurs costumes de fête, pantalon foncé, tunique de soie noire aux boutons brillants. Les bracelets d’or encerclent les poignets des femmes et leurs turbans, bien serrés, encadrent leurs visages. Ils vont lentement, quelques-uns chantent et leurs bras sont chargés d’offrandes.

– Thi-Nam, murmure Florette, ce matin l’infirmière m’a dit que seul un miracle pouvait sauver maman, et que, pour obtenir ce miracle, je devais prier et souffrir. La devineresse m’a dit la même chose. J’accepterai donc avec joie la souffrance. Si je n’en trouve pas chez moi, j’irai chez les autres, je partagerai leurs travaux et leurs peines. Si tu avais un chagrin, tu viendrais bien vite me le dire. Tu m’appelles Sœur cadette, je veux devenir véritablement ta sœur. Embrasse-moi, Thi-Nam.

Étonnée, la jeune Annamite se rapproche de Florette et, posant son petit nez aux narines

largement ouvertes sur la joue rose de sa compagne, elle aspire l'odeur de la jeune Française.

– Pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? demande Florette.

– Chez nous, reprend Thi-Nam, notre baiser n'est pas comme le vôtre. Nous reniflons un visage comme vous sentez une fleur. C'est le baiser annamite, je ne saurais pas t'en donner d'autre.

– Je te remercie, Thi-Nam, d'être mon amie. Je crois que je demanderai beaucoup à ton amitié, et il faut que j'agisse au plus vite. La maladie de maman s'aggrave tous les jours.

– Mais Sao t'a dit que bientôt les mauvais génies s'en iront et que M^{me} Massénac sera délivrée.

– Oui, mais, avant que le miracle se produise, je dois souffrir.

– Tu souffres déjà. J'ai aperçu M^{me} Massénac ce matin, et son pauvre visage m'a effrayée. J'ai eu de la peine, une grande peine, et je ne suis pas

sa fille.

– Je crois que cette souffrance-là ne suffit pas, il faut en trouver une autre. Je veux plier mon corps à des travaux pénibles. Je ne peux pas être un coolie, m’atteler à une voiture et courir dans Hué.

– Tu n’en aurais pas la force, et Ong Jean ne le permettrait pas.

– Je ne peux pas être un sampanier et conduire le riz là où il sera vendu.

– Tu n’en aurais pas la force.

– Alors, que puis-je faire ? Faut-il frapper mon corps avec une verge jusqu’à ce que mon sang coule ?

– C’est inutile. Il y a déjà une malade à la maison, mademoiselle l’infirmière ne pourrait en soigner une autre.

– Alors, je ne suis bonne à rien, et le miracle ne se fera pas.

– Tu ne penses qu’à ton corps, Sœur cadette, mais ton cœur peut donner. À Hué, il y a bien des enfants malheureux. Tu pourrais travailler pour

eux et aller raconter à ceux qui sont malades, toi qui racontes si bien, de belles histoires. À l'église de ton Dieu, il y a un M. le Curé qui te renseignera, nous irons le voir et tu lui diras ce que tu désires. Tu lui parleras du miracle que tu espères, mais pas de Sao, car ils sont très mal ensemble. Un jour, la devineresse a voulu aller dans son église et il l'a renvoyée, la première fois, bien doucement, mais, quand elle est revenue, il s'est fâché. Sao lui a dit des sottises, et ils se sont séparés comme deux ennemis. Jamais Sao ne reniflera M. le Curé.

– Si les tourterelles tardent à nous appeler, nous irons voir M. le Curé.

– Je te fais remarquer, Sœur cadette, dit Thi-Nam en se levant, qu'il faut quitter le parc et rentrer à la maison. Le soleil va devenir méchant et te fera mal. Nous allons prendre une allée pleine d'ombre, où tu verras les maisons blanches, aux persiennes vertes, des Européens.

Florette quitte avec regret le parc touffu, regarde une dernière fois le toit compliqué aux vieilles tuiles rouges de la Pagode. Toutes deux

prennent une route qui les conduit à la ville européenne, où les grands arbres, alignés le long des trottoirs, font une ombre si épaisse que le soleil ne la traverse pas.

Les villas sont toutes pareilles, entourées du même jardin. Pièces d'eau, arbres nains, frangipaniers et flamboyants. La maison des parents de Florette, au bord de la rivière, est très différente de ces villas ; c'est une ancienne demeure annamite, agrandie et transformée. Florette n'aurait pas aimé séjourner dans la ville européenne. Elle regrette que, pour retrouver la maison, on soit obligé de traverser le vilain pont, mais le jardin l'attend avec ses massifs de lauriers-roses, de sureau, et la senteur délicieuse, amère et sucrée qui rôde près des arbres.

C'est amusant de se promener, le départ est plein d'espoir et le retour est délicieux. Si maman, bien portante, attendait Florette, elle pourrait dire qu'elle fait un beau voyage, mais maman est malade, très malade, et sa petite fille doit peiner et souffrir pour qu'elle guérisse.

Trois longs jours ont passé, trois longs soirs. M^{me} Massénac est de plus en plus faible et lentement son état s'aggrave. Florette le sait, mais ne désespère pas. Dès que la nuit s'approche, elle est dans le jardin ou dans la véranda qui entoure la maison, et là, oreille attentive, elle guette tous les bruits. Elle connaît maintenant le sifflement des merles-mandarins que les Annamites mettent en cage, le cri du lézard, le chant monotone des cigales, mais elle n'a jamais entendu le roucoulement des tourterelles qui sera pour elle, un appel. À n'importe quelle heure, quand les tourterelles roucouleront, elle s'en ira, Thi-Nam est prévenue et Thi-Nam la suivra. Ong Jean a confié Florette à la jeune Annamite, elle ne l'abandonnera jamais, et elle sait que personne ne l'empêchera de s'en aller chercher la souffrance. Elle ne la trahira pas.

Pendant ces trois longs jours et ces trois longs soirs, inactive, Florette a beaucoup réfléchi. Sur

son cahier de souvenirs, elle a griffonné des notes, étudié les cartes routières, noté les villes et elle a lu, avec la plus grande attention, tout ce qui concerne les plantations qui font la richesse de l'Annam. Maintenant, elle sait comment le riz est cultivé, elle connaît le dur labeur des travailleurs qui, dans l'eau jusqu'à mi-corps, sont dans les rizières pour repiquer les jeunes pousses. Elle sait que le caoutchouc se récolte d'arbres appelés hévéas.

Elle avait appris tout cela à la pension Sainte-Catherine, mais, à peine récitées, ses leçons étaient oubliées. Florette ne s'intéressait qu'aux études qui lui plaisaient. Maintenant, ce n'est pas la même chose, elle est dans un pays où les Européens ont livré une rude bataille. Là où il y a à peine quelques années existait une forêt immense, peuplée de bêtes sauvages, et où la fièvre tuait des milliers d'indigènes, s'étalent maintenant des rizières en plein rapport, parfaitement irriguées.

Dans une autre partie de l'Annam, il y a quarante ans, aucun hévéa ne poussait. Un

homme est venu, magnifique animateur, et il a planté des rangées d'arbres sur un terrain arraché à la brousse, appartenant à une horde d'éléphants sauvages. Des milliers d'arbres ont été alignés et, au bout de sept années, les hévéas ont pu donner ce latex qui se transforme en feuilles grenues de caoutchouc brut. Envoyées dans les usines, ces feuilles serviront à faire des imperméables, des pneumatiques qui rendent tant de services. Travail aussi dur pour les coolies que le travail des rizières. Thi-Nam a dit à Florette que les femmes sont peu employées dans les plantations de caoutchouc, on les accepte dans les rizières au moment où celles-ci sont asséchées, pour la récolte.

Ce troisième soir où Jean s'en est allé à la ville européenne pour transmettre à un ami de son père un message, Florette et Thi-Nam sont assises dans le jardin près d'un massif de lauriers-roses. La nuit s'est emparée de la terre, mais la fête de la lumière est au ciel. Florette dit qu'il n'y a jamais eu autant d'étoiles et la rivière des Parfums est une coulée d'argent. Les lucioles se sont nichées dans les souples branches des

palmyers et en ont fait des palmes lumineuses. La nuit est belle et la lune, qui vient d'apparaître, met une lumière de rêve sur le jardin et la rivière.

Les fillettes, l'une près de l'autre, écoutent le refrain monotone des cigales et le cri étrange du lézard. Ce soir, les tourterelles vont-elles faire entendre leur roucoulement qui sera l'appel annoncé par Sao ? Florette et Thi-Nam attendent et espèrent.

Sur la rivière d'argent, les sampans et les jonques passent, et parfois une douce chanson vient jusqu'à elles. Mais ce n'est pas celle qu'elles espèrent.

Tout à coup, apporté par une brise plus forte que les autres, un chuchotement inconnu se fait entendre. Les petites filles tressaillent et se dressent. Le chuchotement se précise et devient un doux roucoulement. Voici l'appel qu'elles attendaient.

Près d'elles est le petit paquet préparé depuis trois jours. Si les tourterelles les emmènent loin de cette maison qu'elles vont quitter pour obtenir la guérison de la malade, il faut vivre, et Thi-

Nam a prévu les vêtements chauds et la nourriture.

Les tourterelles continuent à roucouler, Florette et Thi-Nam traversent le jardin, franchissent la grille et s'en vont à la recherche des oiseaux.

Elles suivent la rivière et se rendent compte qu'elles se rapprochent de celles qui les appellent. « Un sampan t'attendra et t'emmènera vers le pays des plaines vertes où tu trouveras la souffrance. »

Elles marchent, silencieuses ; le chant des tourterelles les guide. Voici qu'elles aperçoivent un bouquet d'arbres et que le doux roucoulement s'arrête. Devant elles, une anse où, sur un sampan, un sampanier s'apprête à s'en aller. Voyant venir ces deux ombres, il les interpelle dans une langue que Florette ne comprend pas. Thi-Nam écoute et, tremblante, dit : – Il s'en va à Thua, mon village. Sœur cadette, il attendait deux voyageuses et demande si nous sommes ces voyageuses.

– Mais oui, dit Florette en s'avançant. Sao ne

nous avait-elle pas annoncé que, près de l'arbre où se cachent les tourterelles, un sampan nous attendrait ? Il est là et tu hésites. Dis que nous sommes les voyageuses qu'il attend.

Et, résolue, Florette va vers le bord de la rivière. Le sampanier approche son bateau, pose une planche, frêle passerelle que Florette franchit. Thi-Nam suit.

Les voilà sur le sampan. La jeune Annamite installe Florette, la fait asseoir sur la banquette, près de la tente où elle pourra se réfugier si elle a froid, puis elle s'accroupit à ses pieds en disant :

– Sao ne nous a pas trompées.

Florette est sur la rivière des Parfums. Enivrée d'y être, elle vit son rêve et se demande si vraiment elle ne dort pas. Peu à peu, Hué, la ville éclairée, s'éloigne. La masse brune de la berge disparaît, il n'y a plus que l'eau, l'eau d'argent sur laquelle le sampan s'en va, poussé par la brise parfumée qui gonfle la voile tendue sur des bambous, grand éventail qui l'emporte.

Florette va vers le travail, la souffrance,

qu'elle veut supporter sans se plaindre, pour que sa maman guérisse.

Tout en guidant son bateau, le sampanier se met à chanter une douce berceuse, que le murmure de l'eau accompagne. Florette veut tout voir, mais elle s'aperçoit que ce chant l'endort et que le sampan la berce. Thi-Nam s'en rend compte.

– Viens t'allonger sous la tente, j'ai emporté une couverture, tu y seras bien.

– Et toi, que vas-tu faire ? murmure Florette.

– Je resterai près de ma Sœur cadette et je penserai à mon village, où nous serons demain matin. Quatre années sans voir mes parents, quatre années sans entrer dans notre cainha, quatre années sans s'approcher de la montagne. Demain, je reverrai tout. Est-ce vrai, Sœur cadette ? Et dis-moi que les mauvais génies ne m'ont pas envoyé un redoutable rêve et que demain je ne me réveillerai pas à Hué, avec les Européens, mes maîtres.

– Non, Thi-Nam, répond Florette en

s'allongeant, demain nous irons nous promener près de l'étang des Nénuphars, et nous écouterons tous les bruits de la montagne.

– Demain, Sœur cadette, ma joie sera si grande que mon cœur aura du mal à la supporter. Dors, petite fleur de France qui m'emmène, comme elle me l'avait promis, à Thua, mon village...

Le lendemain, les fillettes se réveillent de bonne heure, l'aube vient et met dans le ciel et sur l'eau les plus belles couleurs. Ce matin, la rivière des Parfums est rose et les oiseaux, nichés dans les arbres des forêts profondes qui l'encadrent, commencent à chanter et offrent au soleil, prêt à paraître, leurs plus jolies roulades.

Florette a quitté la tente-abri et est venue rejoindre Thi-Nam qui, penchée sur l'eau, fait sa toilette. Elle s'est endormie cette nuit et redoute que sa coiffure, faite de gros rouleaux, soit déplacée et son turban mal mis. Elle a lavé son visage, ses mains, ses pieds, et a demandé à la rivière de lui servir de miroir, mais l'eau rose ne lui a pas permis de se rendre compte si elle était

correcte. Elle interroge Florette :

– Je te salue, Sœur cadette ; j’espère que cette nuit tu as eu de beaux rêves. Bientôt nous serons arrivées. Derrière cette forêt que tu aperçois, c’est la Grande Montagne qui commence et mon village est tout proche. Dis-moi si je suis bien ? Puis-je me présenter à mes parents sans crainte ?

Florette regarde attentivement sa petite compagne ; elle comprend son désir. Habitée à dormir, sans bouger, sur l’oreiller de bois, Thi-Nam n’a dérangé ni coiffure, ni turban. Sa veste n’est pas fripée, la petite Annamite est charmante.

– Tu es très bien, Thi-Nam, et tes parents vont te trouver changée ; en quatre années, tu as dû beaucoup grandir.

– Oui, Sœur cadette, je suis une congai¹ maintenant, mais je ne voudrais pas que mes parents trouvent en moi des habitudes européennes comme en ont rapporté certaines de mes compagnes. Il y en a qui reviennent au village avec des dents nues, pareilles aux tiennes.

¹ Jeune fille.

Cela ne plairait pas à mes parents.

– Tu as toujours eu des dents noires ?

– Dès que nos dents sont tombées, puis revenues, nous les enduison de laque noire.

– Peut-être aurais-je dû peindre les miennes, je veux plaire à tes parents.

– Tu es une Européenne, une Française, ce n'est pas la même chose, chaque peuple a des coutumes différentes qu'il faut respecter.

Et, se dressant, ivre de joie, Thi-Nam ajoute :

– Regarde, tu vas voir la Grande Montagne et la forêt. Voici la cascade qui passe sur les rochers habillés de mousse, les singes viennent y boire et, dans les arbres, les perruches se querellent. Mon village se cache au pied de cette montagne, et ces champs verts, que tu aperçois, ce sont les rizières. Bientôt, tu vas entendre le murmure du vent de la forêt et tu vas apercevoir nos cainhas. Sœur cadette, nous sommes arrivées, le sampanier s'approche du bord de la rivière et nous allons descendre.

Thi-Nam s'en va vers l'homme qui leur a fait

faire un si beau voyage, elle veut le remercier et le régler. Elles sont montées sur le bateau trouvé près de l'arbre où se cachaient les tourterelles et n'ont pas demandé le prix du voyage. Thi-Nam espère que sa bourse, où sont ses économies qu'elle apporte à ses parents, ne sera pas trop allégée. Le sampanier refuse toute rémunération. Un camarade lui avait dit que deux voyageuses l'accompagneraient, il s'en allait seul, il a été bien content d'avoir des compagnes. Quand la lune sera ronde, il reviendra à Hué. Si les voyageuses veulent profiter de son sampan, elles n'auront qu'à accrocher à n'importe quel arbre un chiffon blanc et, de nouveau, il emmènera les deux congais.

Thi-Nam et Florette remercient, convaincues que Sao s'est occupée de leur voyage.

Émues toutes deux, elles marchent le long de la rivière, puis Thi-Nam prend une sente qui les mène vers une plaine bordée d'arbres et, au bout de la sente, Florette aperçoit une réunion de petites maisons aux toits couverts de paille. Thi-Nam lève une main tremblante et s'écrie :

– Ce que tu vois, Sœur cadette, c'est Thua, mon village ; la plus grande cainha est celle de mes parents. Ne marchons pas si vite, mon cœur saute dans ma poitrine, je ne pourrais saluer convenablement.

Partageant l'émotion de sa compagne, Florette avance lentement. Elle aussi est troublée. Elle a voulu quitter la maison confortable, où aucun dur travail n'était possible ; dans ce village annamite, elle vient chercher la souffrance. Elle va demander à faire de rudes travaux ; elle obéira au maître qui la choisira, elle ne sera plus que son esclave, et de lui acceptera tout, même les coups, si elle ne fait pas bien le travail qu'il lui donnera à faire. Florette demande un miracle. Elle sait qu'il faut le mériter.

Les voici arrivées dans le village. Les cainhas sont entourées d'un petit jardin où les bambous se mêlent aux citronniers. Des nhôs, à moitié nus, courent dans les ruelles, s'arrêtant pour regarder la petite fille au visage pâle qui a de la paille sur la tête. Maintenant, Thi-Nam marche vite, elle longe les cainhas, écarte les nhôs et, enfin,

s'arrête devant une cainha dont la porte est ouverte. S'effaçant devant Florette, aussi respectueuse qu'à Hué, elle dit, d'une voix tremblante :

– Entre, Sœur cadette.

Et Florette pénètre dans la petite maison dont elle a tant rêvé. Une Annamite âgée est devant un foyer, où du bois brûle. Elle se tourne vers cette inconnue au visage rose et Florette retrouve le front court et bombé, les yeux sombres de Thi-Nam. Silencieuse, l'Annamite regarde curieusement la petite Européenne, puis elle aperçoit Thi-Nam qui, les mains croisées sur sa poitrine, salue sa mère. Bien que depuis quatre années elle n'ait pas vu sa fille, elle n'a aucune hésitation.

– Minh¹, dit-elle.

Et un geste appelle Thi-Nam près d'elle.

Lentement, la jeune fille vient près de sa mère qui approche plusieurs fois de suite son nez aux narines largement ouvertes des joues de Thi-

¹ Mon mien, ma chose.

Nam, puis elle se met à lui parler dans cette langue que Florette trouve si dure.

Toujours inclinée, Thi-Nam répond et, montrant sa compagne, elle doit expliquer qui elle est et pourquoi elles sont venues à Thua. Explication longue, les Annamites vivent au ralenti ; et Florette en profite pour examiner la cainha.

Les murs sont bien tels que Thi-Nam les a dépeints, on les dirait recouverts de la peau d'un serpent séché. Mais elle n'avait pas parlé de ces panneaux de soie rouge, où des images extraordinaires, qui sont peut-être des images saintes, sont peintes. Le bahut est là, près du foyer, chargé de la vaisselle : théière de terre cuite, bols, soucoupes, et du coffret à bétel en laque rouge, ce bétel que les femmes annamites mâchent avec tant de plaisir.

À côté, dans un vase, des baguettes qui servent à manger le riz. Au-dessus, le Bouddha de bronze et, dans le fond de la pièce, ce que Thi-Nam appelle le lit de camp, où une partie de la famille dort. Où Florette dormira-t-elle ce soir ? Lui

offrira-t-on une place à côté des parents ? Elle voudrait bien ne pas quitter Thi-Nam. Malgré son énergie, dans cette cainha, si loin des siens, elle se sent un peu perdue et l'angoisse éprouvée est peut-être le commencement de la souffrance.

La conversation terminée entre la mère et la fille, Thi-Nam se rapproche de Florette.

– Sœur cadette, mes parents sont très honorés de ta visite. Quand nous aurons pris notre repas, après la sieste, nous irons nous promener. Tu verras l'étang des Nénuphars et les routes qui conduisent à la montagne, puis tu te reposeras cette nuit dans notre cainha et, si tu veux retourner à Hué demain, un sampanier nous emmènera.

Florette n'a pas encore appris à Thi-Nam qu'étant venue dans son village pour travailler, peiner, souffrir, elle ne retournerait à Hué, dans la maison confortable, qu'après avoir supporté la souffrance que le travail lui donnera.

– Thi-Nam, répond-elle, souviens-toi de ce que je dois faire pour délivrer la personne que j'aime. Il faut raconter à ta mère ce que la

devineresse a dit et demande-lui de m'aider.

– Ma mère et moi nous t'aiderons, s'écrie Thi-Nam.

Mais elle ajoute, effrayée :

– Que dira Ong Jean ?

– Il est prévenu.

– Qui donc lui a dit tes projets ?

– Moi. J'ai laissé dans ma chambre, sur la table, une lettre dans laquelle je lui explique tout.

« Je m'en vais, lui ai-je écrit, pour mériter le miracle qui laissera notre maman sur la terre. Ne t'inquiète pas, je reviendrai ; Thi-Nam m'accompagne. » Tu vois que j'ai tout prévu et qu'il faut me trouver du travail.

– J'en parlerai à ma mère. Nous allons déjeuner. Tu devras te contenter de riz, il n'y a pas de poisson aujourd'hui, mais la sauce aux piments est bonne. Après, nous irons nous reposer dans la seconde pièce. Mon père et mes frères travaillent aux rizières et ne rentreront que dans huit jours ; mes sœurs sont à Hanoï, nous ne les verrons pas.

Par terre, sur une belle natte, des bols de riz sont servis et Thi-Nam apprend à Florette à manier les baguettes. La fillette ne trouve pas cela très commode de manger accroupie, mais tout ce qui lui semble pénible est accueilli par elle avec joie. La mère de Thi-Nam lui offre une tasse de thé. Dans le fond d'un bol rose, il y a une jolie feuille verte et ce breuvage semble à la petite Européenne délicieusement parfumé.

Le repas terminé, les fillettes vont s'étendre sur le lit de camp de la seconde pièce et Thi-Nam s'excuse de se mettre près de Florette. Elle connaît les habitudes européennes, le lit particulier, mais à Thua, il n'y a pas moyen de faire autrement.

Sur l'oreiller de bois et le dur lit de camp, Florette met longtemps à s'endormir et elle s'aperçoit que les animaux les plus divers rentrent dans la cainha, pour venir, eux aussi, faire leur sieste. Ce sont deux chiens jaunes, un cochon noir et de drôles de poules. Est-ce agréable de dormir avec ces hôtes ? Elle ne le croit pas. Même si le cochon et les chiens ont une

odeur forte, souriante, elle les acceptera.

Dans le sampan, sur la rivière des Parfums, les fillettes ont mal dormi. Leur sieste se prolonge et, vers cinq heures, elles se réveillent. Florette est toute surprise de se trouver couchée à côté de Thi-Nam ; elle se croyait à la pension Sainte-Catherine, dans le dortoir. Elle en est bien loin maintenant !

Thi-Nam l'entraîne dans la première pièce, où la vieille Annamite est occupée devant un métier à tisser. Thi-Nam s'incline devant sa mère, Florette se contente de lui sourire et les deux fillettes sortent. Elles prennent une petite ruelle où les cainhas sont proches l'une de l'autre, entourées d'un petit jardin où les bambous font une haie parfois très touffue. Thi-Nam est reconnue par des amis et l'Européenne qui est avec elle, si étrange avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, excite leur curiosité. Thi-Nam est arrêtée, interrogée, avec toute la politesse des Orientaux, et les explications sont un peu longues. Mais Florette subit, sans déplaisir, cette curiosité. Elle examine les visages jaunes,

beaucoup moins jolis que celui de Thi-Nam. Un vieillard à la longue barbe blanche – un notable – s’approche aussi et Thi-Nam multiplie ses saluts et, sans doute, doit-elle expliquer, encore une fois, quelle est la personne qui l’accompagne.

Enfin elles arrivent à quitter la ruelle, le notable, les indigènes, les nhôs, et Thi-Nam prend un chemin qui les conduit au pied de la Grande Montagne.

– À gauche, dit-elle, nous allons trouver l’étang des Nénuphars ; ma mère m’a appris qu’ils étaient en fleur. Je suis bien contente, tu verras l’étang, Sœur cadette, avec ses plus beaux bijoux et, tout autour, tu trouveras des flamboyants que tu aimes tant.

Thi-Nam quitte son pas de cérémonie qu’elle avait dans le village. Maintenant, elle marche vite pour retrouver l’endroit où, petite fille, elle est venue si souvent jouer avec ses compagnes. Et, en allant vers l’étang qu’elle aime comme un parent très cher, elle parle à Florette de tous les plaisirs qu’il lui a donnés.

– Sœur cadette, toute petite, je venais près de

lui avec mes sœurs. Elles m'avaient fabriqué un petit berceau dans lequel elles me mettaient quand je voulais dormir. Bien souvent, mon berceau s'en allait retrouver les nénuphars et, quand je m'éveillais, je n'avais que des fleurs autour de moi. Je ne criais pas, je me taisais, de crainte que mes sœurs tirassent la ficelle, attachée à un aréquier au bord de l'eau, qui me ramènerait près d'elles. J'admirais les nénuphars, leurs pétales sont des morceaux de nacre translucide, et je les caressais doucement afin de ne pas les flétrir. Si tu savais toutes les belles histoires qu'ils m'ont racontées.

– Dis-les moi ?

– Toutes, c'est impossible, car j'ai passé mon enfance au milieu d'eux. Ils habitent le fond de l'étang, avec toute leur famille, et ne viennent fleurir sur l'eau que lorsqu'ils ont, par des vertus exemplaires, mérité de venir voir le soleil, le ciel bleu, les arbres, les fleurs, les oiseaux. Le matin, sur l'eau toute rose, ils s'ouvrent et découvrent ce qu'ils ne connaissent pas. Quand le soir vient, pour garder le souvenir de ce qu'ils ont vu, les

pétales se referment et les bons génies leur envoient de beaux rêves. Il y avait un nénuphar, couleur d'aurore, que j'aimais particulièrement. Il était beaucoup plus petit que les autres, sa croissance avait été retardée par sa méchanceté. Mais, comme il s'était repenti, la permission de monter à la surface lui avait été donnée. Ce dernier, d'une nombreuse famille, avait pris la couleur du ciel à l'heure où il était né. Les oiseaux vinrent l'admirer, les insectes l'effleurèrent de leurs ailes et les petites filles du village voulaient toutes le posséder. Mais on ne cueille pas les nénuphars, ils meurent dès qu'une main humaine les touche. Et ce nénuphar que j'aimais tant reparaisait à chaque printemps, revêtu de sa robe couleur d'aurore. Puis, un jour, ses frères ont fleuri et lui n'était plus là. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu et j'ai eu beaucoup de chagrin. Mon petit nénuphar, couleur d'aurore, est mort sans descendant ; les autres, depuis cette époque, ont toujours des robes blanches.

Les voici toutes les deux devant l'étang aux Nénuphars. Et la mère de Thi-Nam a eu raison, ils sont tous en fleur, magnifique corbeille au

milieu de la pièce d'eau. Encerclant l'étang, des aréquiers, des flamboyants, couverts de leurs fleurs rubis, se mirent dans l'eau et, sur les branches des banians, Florette aperçoit des pigeons verts. C'est la fête des couleurs.

Sur la souche d'un palétuvier, les fillettes s'asseyent et ne parlent pas. Thi-Nam est tout heureuse de retrouver l'étang, son ami, aussi beau qu'elle l'a laissé, et Florette découvre une nature qu'elle ne connaît pas.

Le soir vient et voilà qu'elles entendent tous les chants de la montagne et de la forêt. C'est d'abord la voix lente et mélancolique du gong venant d'un village éloigné et que la brise apporte, c'est le chuchotement des arbres, le roucoulement des tourterelles et, tout à coup, au milieu de ce concert, un cri perçant, rauque appel, se fait entendre. Prenant la main de sa compagne, la petite Annamite murmure :

– Le seigneur Tigre !

– Tu as peur ? répond Florette, étonnée de la voix effrayée de Thi-Nam.

– Oui, car le seigneur de la montagne est le maître de la brousse et, quand on l’entend si près de nous, on peut craindre que, ce soir, il ne vienne chercher un de nos animaux. Quand j’étais petite, il est venu chez nous, dans notre jardin, prendre le buffle. Oh ! Sœur cadette, après son passage, le pauvre animal n’était plus qu’une bouillie sanglante ; quelques morceaux de sa chair étaient accrochés à nos citronniers. Il est venu cinq nuits de suite.

– Pourquoi ne l’avez-vous pas tué ?

– Il n’avait pas touché à l’homme. Ce n’est que lorsqu’il se conduit mal avec l’un des nôtres que l’homme peut essayer de le tuer. Nos ancêtres nous ont laissé des lois que nous respectons. Le seigneur Tigre est maître de la forêt, il en est le roi, nous ne l’attaquons jamais.

– Eh bien ! moi, si j’habitais ton village, je ne lui laisserais pas prendre mes animaux.

– Tu n’es pas Annamite, Sœur cadette, une Européenne peut se conduire comme elle veut, c’est son Dieu qui la guide. Nous, nous avons nos ancêtres ; ce qu’ils ont fait, nous devons le faire,

et aucun de nous n'oserait cesser de respecter les coutumes qu'ils nous transmettent et qu'eux-mêmes ont reçues de leurs parents.

Au cri rauque du tigre, répondent les flûtes des gardiens de baffles et le visage crispé de Thi-Nam s'apaise.

– Des buffles rentrent, dit-elle en se levant ; il nous faut aussi revenir.

Debout, Florette regarde une dernière fois l'étang fleuri puis, suivant sa compagne, elle demande :

– Que vais-je faire demain ? Je veux travailler, tu le sais, et je ne suis pas venue ici pour y être heureuse. Je dois peiner, souffrir, il faut que je mérite le miracle.

– Sœur cadette, j'ai parlé de ton désir à ma vénérable mère, elle m'a répondu que tu pouvais laver le linge et moudre le riz. Pour une petite Européenne, ces deux choses-là sont assez pénibles.

– C'est bien, répond Florette, nous commencerons demain. Mais, si je fais ces

travaux trop facilement, tu me trouveras autre chose. Je veux risquer ma vie, me jeter à l'eau, par exemple, pour sauver un enfant qui se noie ou assister une malade en danger. J'ai suivi des cours de Croix-Rouge à l'école, je sais beaucoup de choses. Si tu pouvais trouver des malades à Thua, après t'avoir aidé à laver le linge et à moudre le riz, je pourrais leur donner des soins, je m'en tirerais bien et cela, je crois, serait méritoire. Jésus a toujours beaucoup aimé les malades et si j'essaie de L'imiter, Il m'exaucera. Pour maman, je ne peux pas attendre, il faut que j'agisse tout de suite et que tu m'aides ; sans toi, je ne pourrai rien faire.

– Je t'aiderai, répond Thi-Nam.

La nuit s'approche, le ciel devient rose et la montagne bleue. Le parfum de la forêt se glisse dans le village où les habitants sont rentrés dans leurs cainhas. Florette entend encore une fois l'appel du tigre, si féroce, que, tremblante, elle se rapproche de Thi-Nam ! Ah ! comme elle est loin, loin de France.

Le lendemain matin, Florette qui a eu beaucoup de mal à s'endormir sur le lit de bois auprès de Thi-Nam, se réveille tard. Il y a déjà bien longtemps que sa compagne va et vient dans la cainha, aidant sa mère aux soins du ménage.

Avant de quitter sa dure couchette, Florette descend en elle-même. C'est une habitude de la pension Sainte-Catherine, donnée par l'aumônier. Il faut, le matin, avant de se lever, examiner sa conscience et réfléchir sur ce qu'on peut faire de bien dans la journée.

La conscience de Florette lui impose le passé. Le départ de Hué, sans aucune permission, même pour obtenir la guérison de sa maman, c'est une faute grave, et son père ne lui pardonnera pas facilement. Florette en est certaine et cela l'inquiète un peu ; mais elle pense que, si le miracle demandé est accordé, maman guérie saura bien faire pardonner à une petite fille à laquelle on devra le miracle. Mais, pour obtenir ce miracle, il faut dès aujourd'hui travailler.

D'un bond, Florette quitte le lit de camp et, avant d'aller rejoindre Thi-Nam qui doit être dans la salle commune, elle se met à genoux, sur le sol de terre battue et fait sa prière, suppliant Dieu de la protéger et de l'exaucer. En se relevant, elle se demande avec un peu d'inquiétude où, dans cette cainha, les habitants font leur toilette. Thi-Nam la renseignera.

Elle pénètre dans la salle commune et, devant la vieille Annamite, les mains croisées sur la poitrine, elle s'incline.

Thi-Nam a préparé le déjeuner. Un bol de thé parfumé, – thé cueilli aux théiers sauvages de la montagne, – attend Florette et un pamplemousse est à côté de son bol. Accroupie sur une natte, déjà moins maladroite qu'hier, Florette boit et mange tout ce qu'on lui offre. Dès qu'elle a fini, elle réclame le travail promis. À la porte de la cainha, deux gros paquets attendent les fillettes. Thi-Nam se charge du plus lourd et Florette prend l'autre, qu'elle trouve déjà bien embarrassant.

Elles sortent. Le temps est beau, le village

entouré de verdure est doré par le soleil, et Thi-Nam explique qu'elles vont rejoindre l'arroyo¹, qui est au bout de la grande plaine. Malgré sa lourde charge, Thi-Nam marche vite et Florette, encombrée, la suit, ayant chaud déjà, peinant pour marcher, car le sol est rude ; les mottes de terre et les cailloux l'encombrent et ses souliers sont faits pour les routes et les rues bien entretenues. Des gouttes de sueur inondent son visage, ses chevilles tournent, elle manque à chaque instant de tomber, mais le sourire ne quitte pas ses lèvres ; maintenant elle est certaine que le travail sera pénible.

Tout en se dirigeant vers l'arroyo, en longeant les rizières, Thi-Nam explique que la rivière est actuellement calme, mais que parfois elle se fâche et devient terrible. C'est un torrent qui envahit tout. Les buissons de ses berges se couvrent de plantes mortes ; elle renverse les arbres, arrache les plants de riz et continue sa course effrayante pour aller retrouver le soleil. Après cette colère, l'arroyo s'apaise et redevient

¹ Rivière.

une jolie rivière à l'eau claire, comme elles vont la trouver ce matin.

Au bord de la rivière, les fillettes déposent leur lourd ballot. Quel soulagement ! Elles s'asseyent un instant pour se reposer.

– Tu n'es pas fatiguée, Sœur cadette ? demande Thi-Nam.

– Non, j'ai seulement un peu chaud, mais ce n'est rien et je peux travailler dès que tu le voudras.

– Nous allons classer le linge et je vais te donner de la cendre que j'ai apportée, cela nettoie très bien. Regarde-moi faire, tu m'imiteras.

– Thi-Nam, est-ce que je ne pourrais pas me laver dans la rivière ? Je n'ai pas osé te demander comment vous faisiez votre toilette chaque jour.

– Dès le matin, nous allons à la fontaine qui est dans la grande ruelle, mais il faut s'y rendre de très bonne heure pour qu'elle ne soit pas encombrée. Fais ta toilette ici, l'eau est claire et propre.

Immédiatement, Florette se déshabille et

commence ses ablutions et, comme elle a eu très chaud, elle trouve ce demi-bain, – elle a de l'eau jusqu'aux genoux, – très agréable. Mais, hélas ! elle n'a aucune serviette pour se sécher. Thi-Nam lui dit que le soleil s'en chargera. En effet, quelques instants après, Florette est sèche et peut se rhabiller. À genoux sur une natte apportée par la jeune Annamite, Florette prend la cendre, puis un drôle de savon, et frotte pantalons, tuniques, turbans et quelques grands chiffons qui servent pour tout faire. Cette fois, Florette est contente, le travail est pénible ; ses mains, peu habituées, sont rouges et lui font mal. Le rinçage des pièces, après le savonnage, est fatigant. Il faut les bien tenir pour que le courant ne les emporte pas.

Afin de se donner du courage et pour en donner aussi à sa compagne, Thi-Nam chante une vieille chanson de son pays et elle explique à Florette que cette mélodie a été faite pour honorer une princesse de sang royal qui avait défendu l'Annam contre les Chinois. Elle est morte à son poste de combat pour que son pays reste libre.

À mesure que les pièces de linge sont lavées,

Thi-Nam les étend et les rayons de soleil qui commencent à brûler les petits bras mouillés les sèchent rapidement.

Vers la fin de la matinée, les jeunes laveuses emportent une lessive bien propre et bien pliée. Le retour est dur ; les charges sont les mêmes, mais la chaleur est venue et rend tout plus fatigant. Thi-Nam voudrait décharger sa compagne, mais Florette ne le permet pas.

Quel soulagement d'entrer dans la cainha, où des bols de riz les attendent. La robe de Florette, en souple laine marron, est toute mouillée par la lessive et elle n'en a pas apporté d'autre. Thi-Nam lui prêtera une unique, une culotte et un turban. Dans le coffre de la cainha, il y a les costumes des sœurs de Thi-Nam parties travailler en ville chez les Occidentaux.

Thi-Nam choisit ce qu'il y a de mieux et elle habille Florette. Mais, des cheveux blonds frisés, il faut faire un chignon que le turban maintiendra ; ce n'est pas facile.

Enfin Florette est prête, transformée en Annamite blanche, avec des yeux couleur de ciel.

Elle est charmante et la vieille Annamite la contemple longuement, silencieuse.

Les fillettes déjeunent sur la natte ; Florette, qui a grand-faim, trouve le poisson séché et le riz délicieux. Une salade de pousses de bambous termine le repas, qui rend à la petite Française toute sa vaillance.

L'heure de la sieste est venue et, déjà accoutumée à ce repos, Florette va s'étendre sur le lit de camp, pose sa tête sur l'oreiller de bois et, très rapidement, s'endort, sans s'étonner de voir entrer, comme la veille, les deux chiens jaunes, le cochon noir et les poules.

Vers cinq heures, les fillettes se réveillent. Thi-Nam sait déjà ce qu'il faut faire. Elles doivent porter à M. May, un oncle de Thi-Nam, des feuilles de mûrier pour ses vers à soie et elles devront l'aider à préparer les nids de paille, qui seront offerts aux vers, afin qu'ils puissent y faire leurs cocons.

Sortir avec Thi-Nam dans son joli costume annamite réjouit Florette ; et puis voir l'élevage de vers à soie, un vrai, autrement que sur les

images de son livre de choses, c'est compléter son instruction un peu abandonnée depuis qu'elle a quitté la France. M. May habite au pied de la Grande Montagne.

Joyeuses, elles s'en vont et Florette regrette cette joie qui est en elle. Elle cherche la souffrance et non le plaisir et elle espère que le travail à faire chez M. May sera aussi pénible que la lessive de ce matin.

Dans les ruelles, il y a toujours les nhôs qui, nullement surveillés, font toutes les bêtises, mais Florette et sa compagne n'attirent plus l'attention ; ce sont deux congais comme les autres qui passent.

Elles suivent un chemin bordé de buissons et de lianes fleuries, magnifiques guirlandes, côtoient l'étang des Nénuphars sans s'y arrêter. M. May attend les feuilles de mûrier pour le repas de ses vers à soie et Florette sait qu'elle doit repousser toutes les tentations, et s'asseoir au bord de l'étang regarder les nénuphars, s'endormir pendant que Thi-Nam chanterait la chanson de la princesse serait une récréation bien

agréable.

Au pied de la Grande Montagne, une trentaine de cainhas ; la plus grande, la plus belle, est celle de M. May.

Afin de montrer le chemin, Thi-Nam entre la première dans un jardin qui entoure la cainha où Florette, pour la première fois, aperçoit des bâtons à écorce violette ; des cannes à sucre, dit Thi-Nam. À gauche de la petite maison, il y a un grand bassin où poussent les lentilles d'eau servant à la nourriture des porcs, une haie de cactus et d'hibiscus entoure le petit jardin et, comme ils sont en fleur, c'est une barrière fleurie que Florette trouve ravissante. Thi-Nam est très fière de voir sa compagne admirer le jardin de M. May. Dans les étables, il y a deux grands buffles, — M. May est riche, — et, à côté, la maison des porcs.

La cainha est grande et la salle commune avec, dans le fond, l'autel des ancêtres, a une belle table en bois sculpté ; un lit de camp, un bahut, des escabeaux, des nattes. Aux murs crépis, des sentences tracées sur des bandes de soie rouge.

La salle est vide et comme Thi-Nam s'apprête à aller dans la chambre, une foule nombreuse envahit cette salle et y fait un vacarme ahurissant. Les femmes viennent près de Thi-Nam en faisant de grands gestes, puis se lamentent, se mettent à genoux, et un jeune Annamite commence à jouer de la flûte. Florette réussit à se rapprocher de Thi-Nam et lui demande ce que signifient ces démonstrations. La jeune Annamite répond :

– Dans la chambre des parents, M^{me} May est très malade. Cela a commencé par une blessure au doigt faite en soignant les porcs, et puis la main s'est prise, et maintenant c'est le bras qui, à son tour, la fait souffrir. On a été chercher le mandarin-médicament¹, mais on ne l'a pas trouvé. On a fait partir des pétards pour mettre en fuite les mauvais génies, mais M^{me} May a continué à gémir. M. May a jeté devant sa case de l'argent pour que les méchants diables quittent le corps de la malade afin de le ramasser. Rien n'a fait et M^{me} May va mourir.

Thi-Nam qui, depuis des mois, a vécu avec

¹ Mandarin-médicament : médecin.

une infirmière européenne sait qu'il y a beaucoup d'autres choses à faire, mais sans mandarin-médicament, que peut-elle dire ?

Avec sa vivacité habituelle, Florette propose :

– Écoute, Thi-Nam, j'ai eu moi aussi un doigt très malade, un panaris ; ça vous fait beaucoup souffrir. Je sais comment on me l'a soigné, et puis j'ai suivi à l'école des cours d'hygiène et de soins faits par une infirmière de la Croix-Rouge. Je crois, oui, je suis presque sûre, que je pourrai soulager M^{me} May. C'est peut-être pour que je la soigne que le Bon Dieu nous a envoyées ici.

Thi-Nam réfléchit un court instant. Puis, se tournant vers les amis de la malade qui continuent à se lamenter, elle leur explique que sa Sœur cadette, venant d'Occident, sait soigner les malades et qu'elle va essayer d'arrêter les souffrances de M^{me} May. Ce soir, peut-être, si les bons génies reviennent, la malade ira mieux.

Le joueur de flûte cesse de jouer, les lamentations s'arrêtent, les Annamites se retirent et, quand la salle commune est vide, Thi-Nam se rapproche de la porte de la chambre des parents

où doivent être M. et M^{me} May.

Après avoir gratté plusieurs fois, la porte s'entrouvre et un vieil Annamite paraît et trouve devant lui deux congais, les mains sur la poitrine, profondément inclinées.

Il reconnaît Thi-Nam et lui apprend le grand malheur. M^{me} May va pour toujours s'endormir.

Avec toute la politesse orientale, Thi-Nam présente sa jeune compagne. Elle a eu le même mal que M^{me} May et, soignée par des mandarins-médicaments occidentaux, elle est maintenant guérie, et elle offre de faire à M^{me} May tout ce qu'on lui a fait.

M. May n'accepte pas. Il a essayé des choses et, puisque le mandarin-médicament n'a pu venir, il faut laisser M^{me} May tranquille avec son mal. Thi-Nam s'entête, supplie, elle est à Hué depuis quatre années et elle a vu de grands malades guérir. Il faut que M. May laisse faire sa compagne.

Enfin, il consent et les deux fillettes sont autorisées à entrer dans la chambre.

Sur le dur lit de camp, M^{me} May est là. La peau de son visage est devenue jaune-cendre, son souffle est court et un gémissement continu passe entre ses lèvres desséchées par la fièvre. Florette fait une courte prière, demande à Dieu le courage nécessaire, et s'approche de la malade. Une horrible odeur se dégage de la main recouverte d'une terre brune entourée de chiffons. Florette demande ce qui a été mis sur cette main. Thi-Nam explique que c'est un emplâtre de bouse, le grand remède des Annamites. Florette a du mal à croire que l'on va dans les étables chercher ce qu'il y a de plus sale pour soigner une plaie. C'est pourtant la vérité, car l'odeur qui se dégage de cette main l'affirme. Avec énergie, Florette va agir.

Elle demande de l'eau chaude, il faut que Thi-Nam en donne une grande quantité, et ayant aperçu dans la salle commune un récipient en cuivre, elle donnera un bain à la main malade. Cela soulagera M^{me} May.

Thi-Nam ne discute pas : à Hué, elle a l'habitude d'obéir à l'infirmière et Florette a l'air

parfaitement sûre de ce qu'elle fait.

Au grand étonnement de M. May, Florette a été chercher dans le vase, sur le buffet de la salle commune, deux baguettes d'ivoire et elle s'efforce d'enlever l'emplâtre de bouse séchée mis sur cette malheureuse main.

Ce n'est pas facile, la fillette le fait avec la plus grande douceur, la malade ne proteste pas, mais continue à gémir. Enfin, Florette réussit à dégager le doigt malade qui a fait enfler toute la main et l'avant-bras.

Bien que M^{me} May ne puisse la comprendre, Florette lui parle :

– N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas mal et vous allez guérir.

L'odeur est affreuse et Florette se dépêche d'emporter la bouse loin de la chambre. Près du foyer, Thi-Nam fait bouillir l'eau demandée. Enfin, une demi-heure après l'entrée de Florette dans la chambre des parents, la main de la malade baigne dans la bassine de cuivre pleine d'eau chaude et M^{me} May boit lentement, soutenue par

Florette, un jus de pamplemousse.

Avec une passivité étonnante, M^{me} May a tout accepté sans ouvrir les yeux, mais ce bain chaud lui apporte un tel soulagement qu'elle se décide à regarder le mandarin-médicament qui la soigne. Et, en voyant cette congai à peau blanche, aux yeux clairs, et dont le turban laisse voir l'oreille qu'elle a sur la tête, elle murmure un mot, un seul :

– Sorcière.

Puis, se tournant vers son mari, elle ajoute :

– Il faut garder la sorcière, elle me guérira.

Ravie de ce jugement, Thi-Nam traduit à Florette les paroles de M^{me} May et, contente, la petite Française répond :

– Je resterai avec elle, car il faudra une partie de la nuit donner des bains. C'est l'eau chaude qui m'a guérie, et j'espère bien qu'elle guérira M^{me} May.

Thi-Nam approuve. Elle retournera chez sa mère, afin de la prévenir, et reviendra pour assister cette nuit sa Sœur cadette. Même chez M.

May, elle ne veut pas la laisser seule, elle a promis à Ong Jean de ne jamais la quitter.

Passer la nuit près d'une malade, c'est très fatigant. Florette est heureuse d'avoir trouvé à se dévouer. Peut-être que le miracle s'approche et que là-bas, à Hué, la chère malade se repose et commence à manger. Dieu va-t-il l'exaucer ? Elle Lui promet de toujours s'occuper des malades, de les soigner, et d'être bonne particulièrement pour ceux qui sont âgés, pauvres et malheureux. Puisse le miracle être accordé.

Ne rien savoir de ce qui se passe à Hué, c'est une angoisse douloureuse, mais cette angoisse qui lui serre le cœur est aussi une souffrance offerte à Celui qui a ressuscité les morts et guéri les lépreux.

Thi-Nam s'en va et Florette reste seule avec celle qu'elle appelle déjà « sa malade ».

Près du lit, sur une natte, elle s'accroupit, comme elle a vu Thi-Nam le faire, et se relève tous les quarts d'heure pour aller chercher l'eau bouillante, restée sur le foyer, afin de réchauffer le bain qui soulage M^{me} May. Il faut aussi

entretenir le feu. Florette brûle des branches de manguier, du bois, de la paille, elle est seule dans la case, car M. May a profité de sa présence pour aller soigner ses vers à soie et leur donner les feuilles de mûrier apportées par Thi-Nam.

Sur la natte, près de la malade, qui maintenant ne quitte pas des yeux la sorcière, Florette est heureuse. Elle espère guérir M^{me} May, tous les efforts qu'elle va faire pour cette Annamite, inconnue ce matin, soulageront, elle en est sûre, une autre malade. Elle a confiance en son Dieu, Il connaît tous les cœurs et sait que celui de Florette ne pense qu'à sa maman et qu'elle est prête à tout subir, à tout accepter, à donner même sa vie, si Dieu l'exige, pour sauver celle que les médecins ont condamnée.

Que s'est-il passé à Hué après son départ ? Elle voudrait bien le savoir. Jean a dû rentrer tard, il n'a pas cherché sa sœur, croyant qu'elle dormait, mais le lendemain matin, il s'est aperçu de son départ et de celui de Thi-Nam. Qu'a-t-il pensé ? Il a dû aller voir l'infirmière, c'est la seule personne avec laquelle il peut parler et, si

leur père a téléphoné dans la matinée, comme il le fait chaque jour, lui a-t-il appris l'absence de Florette ?

Que de questions qui restent sans réponse ! L'avenir, le retour, la petite fille n'y pense pas. Elle ne reviendra que les mains pleines de sacrifices, à moins qu'elle n'apprenne la guérison de sa maman, cette maman qui, guérie, la demandera, c'est certain.

Mais comment pourrait-elle avoir des nouvelles, puisque Jean ignore où elle est ? Il faudrait peut-être le lui apprendre. Elle en parlera à Thi-Nam. Un sampanier, en s'en allant à Hué, pourrait emporter une lettre pour Ong Jean.

M. May revient dans la chambre, et voyant que sa femme a les yeux fermés et paraît calme, il fait signe à Florette de venir avec lui. Sur le lit de camp de la salle commune, il y a deux bols de riz qu'une voisine complaisante a apportés et Florette est invitée à en consommer un. Elle accepte, elle va passer la nuit et le corps a besoin de nourriture.

Thi-Nam arrive, les bras chargés de présents.

Ce sont des linges propres, des fruits, de la sauce aux piments et de la purée de crevettes. Elle avait craint que personne n'ait pensé au repas. Sa vénérable mère envoie à Florette toute sa reconnaissance.

Après le repas, M. May veut montrer à la « sorcière » son élevage, car il est un producteur de la soie précieuse. Et, dans une pièce attenant à la maison, il conduit les deux congais.

Sur un van de bambou, les vers dévorent les feuilles de mûrier et M. May explique que le septième mois, entre les mailles d'une claie, les vers feront leur nid. Puis, quand les cocons seront mûrs, il les plongera dans l'eau bouillante, et, avec M^{me} May, il enroulera les fils sur des rouets et ces fils serviront à tisser la soie qui aura la couleur de l'or.

Florette regarde et est émerveillée de ce qu'elle découvre, car M. May sort du bahut un rouet chargé de fil et ce fil est si mince qu'elle a peine à s'imaginer qu'il servira à fabriquer ces beaux tissus vendus si cher en France.

La nuit est venue. Éclairée par une torche, la

jeune infirmière sort de l'eau la pauvre main qu'elle entoure d'un linge bien propre et, dans deux heures, elle la remettra dans l'eau. La malade doit boire et essayer de se reposer.

Thi-Nam traduit tout ce que dit Florette et, obéissante, M^{me} May fait ce que la sorcière veut. Elle est soulagée, son cœur a cessé de faire tam-tam et poug-poug dans sa poitrine ; elle croit qu'elle va dormir, elle qui depuis trois nuits se tord de souffrance sur le rude lit de bois.

Thi-Nam étend sur le sol de terre battue la plus belle natte de la maison. Florette devra s'y reposer et Thi-Nam veillera. La petite infirmière refuse : les bains à préparer, le jus de fruit à faire absorber à M^{me} May et la surveillance que toute grande malade exige ne permettent pas le repos. Elle rappelle à Thi-Nam qu'à Hué une infirmière vient la nuit remplacer près de M^{me} Massénac l'infirmière de jour. M^{me} May n'est pas guérie, il faut continuer à lutter avec le mal.

Accroupies sur la belle natte, les deux fillettes vont donc passer la nuit et elles s'aperçoivent que M^{me} May s'assoupit. Quelle joie ! Sa souffrance

s'éloigne et peut-être que demain la trouvera convalescente. Thi-Nam dit à Florette sa gratitude ; jamais elle et sa famille n'oublieront ce qu'a fait la petite Française. Et la jeune Annamite ajoute :

– Ah ! Sœur cadette, si j'avais pu apprendre tout ce que vous apprenez en France, comme j'aurais été heureuse ! Tu as rêvé, bien souvent, m'as-tu raconté, que tu faisais un voyage sur la rivière des Parfums. Ce voyage, tu l'as fait ; et moi j'ai rêvé que je m'en allais en France, pour apprendre tout ce que les mandarins-médicaments apprennent. Bien instruite, je serais revenue d'abord à Thua apprendre à ma famille, à mes amis, à se soigner. Leur éducation terminée, j'aurais été porter la nouvelle science dans tous les villages entourant la montagne. C'est un grand travail à faire, un beau rêve.

– Il faudra tâcher, murmure Florette, de te faire vivre ce rêve. J'en parlerai à Ong Jean, qui sera un jour mandarin-médicament.

– Ong Jean, reprend Thi-Nam en joignant les mains, Ong Jean veut devenir un grand homme.

Ah ! que c'est beau, Sœur cadette, de donner sa vie aux malades.

– Je ne comprenais pas son désir, avoue Florette en regardant M^{me} May. Je me moquais de lui, de sa science, de ses livres ; maintenant, je trouve qu'il a bien choisi.

Après un court moment de silence, elle ajoute :

– Je voudrais bien savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense. Il doit se demander où nous sommes.

– Non, Sœur cadette, répond Thi-Nam, non, il ne se le demande pas, parce qu'il le sait.

Surprise, Florette se redresse ; prête à se fâcher, elle interroge :

– Que veux-tu dire ?

– Que Sœur cadette me pardonne, mais Ong Jean m'avait fait promettre de ne jamais te quitter. Pour toi, j'ai abandonné la maison où M. et M^{me} Massénac étaient si bons pour moi, c'est une faute que je devais faire pour tenir ma promesse. J'ai écrit à Ong Jean pour lui demander de me pardonner et je lui ai appris où

nous étions. Un sampanier lui a porté ma lettre. Ainsi, il n'a pas eu d'inquiétude à ton sujet ; il en avait déjà assez avec ta chère maman, il fallait lui en épargner une nouvelle.

Florette se tait. Elle est mécontente ; Thi-Nam a agi selon sa conscience, c'est bien, mais elle aurait dû la prévenir. Ong Jean est son frère, et la conduite de sa sœur ne le regarde pas. Mauvaise pensée, car Jean, en l'absence de M. Massénac, le remplace ; son père l'a dit à Florette avant de quitter la maison. Florette aurait peut-être dû mettre Jean au courant de ses projets, mais il se serait sûrement opposé à leur départ.

— Tu est fâchée, Sœur cadette ? reprend la petite Annamite, je le regrette. Te faire de la peine à toi, si bonne pour M^{me} May, cela me déchire le cœur. Mais ton Dieu, que je connais bien, dit qu'il faut toujours tenir une promesse et être reconnaissant envers ceux qui sont bons pour nous. J'ai tenu ma promesse, et j'ai écrit pour affirmer ma reconnaissance, et mon cœur, qui a mal parce que tu es fâchée, me dit pourtant que j'ai bien agi. Sœur cadette, ne veux-tu pas

m'apprendre qu'entre toi et moi il n'y a plus d'ombre ?

– Il faut préparer le bain, répond Florette.

Elles vont dans la salle commune ; le feu bien garni a tenu l'eau chaude. Elles emportent la bassine, la mettent sur un escabeau près du lit de camp.

Avec une douceur étonnante chez une petite fille aussi vive, Florette prend le bras malade qu'elle a maintenu par une écharpe et, sans réveiller la malade, arrive à mettre la main dans l'eau. Émerveillée par cette douceur, Thi-Nam murmure :

– Ah ! Sœur cadette, si tu étais un homme, tu serais une magnifique mandarin-médicament.

– N'oublie pas qu'actuellement je suis une sorcière. Et, approchant son petit nez du visage de la jeune Annamite, Florette respire son odeur en ajoutant :

– Tu as eu raison d'écrire à Ong Jean. Je voulais te demander de le faire ; moi aussi j'ai pensé à son inquiétude.

Cet aveu coûte à Florette. C'est un sacrifice à ajouter aux autres. Et la nuit se passe. Les fillettes réussissent à ne pas dormir et, de temps en temps, pour se tenir éveillées, elles vont dans la salle commune, ouvrent la porte de la cainha et regardent la nuit, cette nuit asiatique presque lumineuse. Les branches des aréquiers couverts de lucioles sont des palmes étoilées, la montagne est une ombre immense et mystérieuse, tout le village est baigné par la lune. Au ciel, il y a tant d'étoiles que certainement, là-haut, c'est la fête de la lumière célébrée pour quelque grand saint.

Et, joignant les mains, les yeux levés vers le plafond étoilé, recueillie, Florette prie en pensant qu'elle est dans la plus belle église du monde. À côté d'elle, les bras croisés sur la poitrine, Thi-Nam murmure :

— Le parfum de la fleur de lotus est loin d'égaliser le parfum des vertus du sage.

*

Trois jours après l'arrivée de Florette, M^{me} May peut se lever. Son doigt est encore douloureux, mais l'amélioration est telle qu'elle peut recevoir les nombreux amis qui viennent se réjouir de cette guérison que personne n'espérait plus.

La sorcière est très regardée, très entourée. Chacun voudrait lui demander des conseils, mais Florette refuse et Thi-Nam doit expliquer bien des fois qu'elle n'est pas un mandarin-médicament. Ils le savent, mais une sorcière est chez eux beaucoup plus estimée qu'un mandarin-médicament.

Un peu agacée, Florette annonce à Thi-Nam que, pour éviter curiosité et questions, elle va faire le tour du village et reviendra pour préparer le bain, car M^{me} May doit continuer son traitement jusqu'à ce que le doigt soit redevenu pareil aux autres.

Thi-Nam voudrait bien accompagner Florette, mais laisser seule M^{me} May ne serait pas prudent ; elle ne peut entretenir le feu nécessaire pour avoir de l'eau chaude.

Thi-Nam fait à Florette toutes sortes de recommandations. Il ne faut pas aller du côté de la montagne ; cette nuit le seigneur Tigre s'est fait entendre et, bien qu'il ne fasse ses mauvais coups que la nuit, il est prudent de ne pas s'approcher de son domaine, et la montagne est son domaine.

Florette écoute, promet d'être très raisonnable, et s'en va. Elle prend la première ruelle, où habite une ravissante petite Annamite de huit ans. Son jeune visage a la couleur de l'ivoire et ses yeux sont bleus comme le ciel un jour d'été. Cette particularité, si rare chez les Annamites, l'a fait surnommer Petit-Ciel. Or, Petit-Ciel est venue ces jours-ci, près de la cainha, regarder Florette. Cette sorcière à peau blanche et à cheveux d'or lui a semblé si jolie qu'elle lui a souri puis, appelée par Thi-Nam, elle est entrée dans la salle commune et a raconté bien des choses que Florette ne comprenait pas, mais que Thi-Nam traduisait.

– Tes dents, disait-elle en regardant Florette, sont semblables à l'écume de la mer. Tes joues

ont la couleur des fleurs de frangipanier et tes yeux sont bleus comme les miens. Tu as soigné M^{me} May et tu l'as guérie comme à la Maison de la Pitié¹. Tu es une belle sorcière et tu vas rester avec nous. Je voudrais être un peu malade pour que tu viennes dans notre cainha.

Et Petit-Ciel avait fait des visites fréquentes que Florette, aujourd'hui, voulait lui rendre. Et, en s'en allant vers la cainha, la dernière de la ruelle, Florette pense à son frère et s'étonne que, prévenu, il ne soit pas venu chercher sa sœur pour la ramener à Hué. Cette absence inquiète Florette. Peut-être ne peut-il quitter la maison, l'état de leur maman s'y opposant.

Le miracle se fait-il encore attendre ? Florette s'imaginait que le jour où elle s'était penchée sur la main de M^{me} May et qu'un désir de s'enfuir s'était emparé d'elle, désir qu'elle avait réussi à dominer. Elle s'imaginait que ce jour-là le miracle s'approcherait de la maison où sa maman était si malade. Des sacrifices, avait dit l'infirmière ; des sacrifices, avait répété la

¹ Hôpital.

devineresse. Florette, sans doute, n'a pas encore offert à Dieu ce qu'il exige pour laisser une maman à ses enfants.

Après la guérison de M^{me} May, que pourra faire Florette ? Il faudra qu'elle trouve quelque chose de pénible, qu'elle risque sa propre vie pour sauver celle d'une autre.

Devant la cainha de Petit-Ciel, elle s'arrête. La porte est fermée, ce qui est rare ; et elle a beau gratter et frapper, personne n'ouvre. Petit-Ciel et sa maman sont absentes.

Un peu déçue, ne voulant pas rentrer tout de suite dans la cainha encombrée de M^{me} May, elle quitte la ruelle et s'en va vers la mare, où les crapauds sont nombreux. Elle s'assied à l'ombre des arbres et continue à penser, les yeux presque clos, à la maison de Hué.

Des nouvelles, que donnerait-elle pour en avoir ? Ne rien savoir, c'est un sacrifice qui fait souffrir beaucoup plus que tous les autres. Elle rouvre les yeux et regarde autour d'elle ; et voilà qu'elle aperçoit, dans un petit sentier allant vers la montagne, Petit-Ciel et une vieille femme. Si la

fillette était seule, Florette la rejoindrait, mais l'Annamite qui raccompagne est sans doute une parente. Toutes deux s'en vont, probablement, faire une promenade dans la montagne ; cette montagne que Florette a très envie de connaître, mais dont Thi-Nam lui a fait peur. C'est le domaine de seigneur Tigre qui, depuis deux nuits s'est fait entendre. Si Florette ne pensait pas au miracle, elle suivrait de loin Petit-Ciel et sa compagne, elle ferait la même promenade ; mais elle doit être raisonnable, écouter les conseils de Thi-Nam. C'est un sacrifice et, pour être certaine de ne pas céder à ce désir qui est en elle, si impérieux, elle se lève, soupire en regardant une dernière fois la montagne où elle aimerait tant découvrir les bêtes qui y vivent.

Brusquement elle se lève et reprend la ruelle, passe de nouveau devant la cainha où habite Petit-Ciel. Cette fois, la porte est ouverte et, dans la salle commune, il y a une dizaine de femmes qui parlent, crient, gesticulent.

Quand Florette arrive chez M^{me} May, c'est l'heure du bain et, fidèle infirmière, elle revient

pour s'occuper de ce doigt qui sera bientôt guéri, ce dont elle est très fière.

Les amis ont quitté la cainha et M^{me} May, un peu fatiguée par ces visites, attend, accroupie sur une natte, sa sorcière. En la voyant, elle a un bon sourire qui montre ses larges dents noires, et elle tend la main.

Dans le bassin de cuivre, l'eau bouillie est prête et Florette, ôtant le pansement, met la main dans l'eau. Thi-Nam l'interroge et lui demande si elle a fait une bonne promenade.

– Très agréable, mais je voulais emmener Petit-Ciel et elle était déjà en promenade.

Thi-Nam, qui rechargeait le feu, s'écrie :

– Petit-Ciel ! Ah ! c'est vrai, tu ne sais pas ! Mais Petit-Ciel a disparu, et comme la vieille Chinoise, la voleuse d'enfants, a été vue hier soir près de la pagode, on a très peur qu'elle l'ait emmenée. Sa maman pleure et une voisine a été chercher son papa qui est aux rizières.

Florette se dresse, laissant la main de M^{me} May bien installée dans le bain, et s'écrie :

– Petit-Ciel ! Mais je l’ai vue avec une vieille femme.

Je connais la route qu’elle a prise, je vais la chercher.

Et déjà Florette est à la porte.

Thi-Nam se précipite, saisit le bras de sa Sœur cadette.

– Ne t’en vas pas seule, la voleuse a des amis, ils te prendront aussi. Le père de Petit-Ciel va arriver, ils vont organiser une expédition.

Mais Florette n’écoute rien, elle n’a qu’une pensée : sauver Petit-Ciel. Qu’importe si elle risque sa vie, sa liberté, elle ne doit pas hésiter. Repoussant de toutes ses forces Thi-Nam, elle bondit dans la rue en criant :

– Bain d’une heure, puis fais le pansement et viens me rejoindre. Je marquerai le chemin suivi par une croix, le père de Petit-Ciel me retrouvera.

Florette bondit dans la ruelle et, en courant, se dirige vers la mare d’où part le sentier qui va à la montagne et sur lequel elle a vu tout à l’heure la voleuse et l’enfant.

Elle retrouve facilement le sentier. Ce long chemin serpente à travers la plaine et aboutit à la mystérieuse montagne. Ramassant deux bouts de bois, Florette fait une croix, liée par une herbe, et la plante en terre. Elle doit être raisonnable et permettre à ceux qui vont venir de la retrouver.

Dans le sentier, Florette continue à courir ; très rapidement, elle est au pied de la Grande Montagne si silencieuse. A-t-elle peur ? Non, mais elle sait que ce qu'elle fait est dangereux, et qu'elle peut ne pas revenir. Est-ce sa vie qu'il faut donner pour sa maman ? Elle l'offre. Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Plusieurs sentiers agrippés à la montagne sont devant elle ; lequel choisir ? Elle regarde les traces qu'ont pu laisser les pieds de la vieille femme et de Petit-Ciel. Elle les trouve enfin dans un sentier recouvert de mousse à peine écrasée par la petite Annamite, mais rudement foulée par la voleuse. Une autre croix est placée à l'entrée de ce sentier et, le cœur battant, Florette pénètre dans la grande montagne. La forêt l'entoure :

arbres immenses, lianes s'entrelaçant, buissons épais ; et ce sentier devient de plus en plus étroit. Mais les traces des pas se retrouvent et ce chemin a été suivi, il n'y a pas bien longtemps, par la vieille femme et Petit-Ciel.

Où s'en vont-elles ? Ah ! que ce sera difficile de les retrouver dans ces broussailles. Le sentier, très étroit, serpente la montagne ; bambous, roseaux, banians, se pressent les uns contre les autres. Et voilà que le peuple de la forêt commence à s'agiter. Florette entend des cris lointains qu'elle ne connaît pas. C'est d'abord un étrange miaulement – un chat géant n'en ferait pas d'autre – puis elle tressaille et ralentit un peu sa marche, parce que le rauque appel du tigre vient de retentir.

Le seigneur Tigre, le maître de la brousse, règne dans la montagne et Florette pénètre dans son royaume. Thi-Nam affirme qu'il n'aime pas les visages pâles. La fillette a peur, très peur et, s'il n'y avait pas Petit-Ciel qu'il faut arracher à la voleuse, Florette quitterait le sentier rocailleux et redescendrait bien vite pour retrouver la cainha

de M^{me} May et Thi-Nam contre laquelle elle se serrerait bien fort pour ne pas se sentir seule. La solitude est une chose affreuse.

Heureusement, le tigre s'est tu ; mais le terrible miaulement continue et Florette cherche à se souvenir quel est l'animal féroce qui ressemble au chat. Un nom terrible surgit à sa pensée : la panthère ! Ce doit être la panthère qui miaule ainsi et Florette sait que c'est un animal aussi redoutable que le seigneur Tigre.

À Paris, elle a vu des panthères au Jardin d'Acclimatation, au Jardin des Plantes ; elle se souvient de leur marche lente et de leurs yeux cruels, toujours à l'affût, cherchant quelque proie. Derrière de solides grilles de fer, ces panthères lui faisaient déjà peur. Mais, dans cette forêt immense et si sombre, où les rayons du soleil ne pénètrent plus, ces cris la remplissent d'effroi. Elle veut pourtant continuer la poursuite ; dans ce sentier rocailleux, les traces sont plus visibles que sur la mousse. Parfois il lui semble que les petits pieds ont dû être traînés, l'enfant s'est sans doute débattue.

Ah ! comme avec cette vieille femme Petit-Ciel doit avoir peur. Et c'est en pensant à cette peur que Florette a le courage de s'agripper aux lianes pour gravir ce chemin presque à pic, si rude.

Après avoir franchi un arbre tombé et qui barrait le sentier, brusquement surgit devant Florette une clairière inondée de soleil, traversée par un petit ruisseau et que de grands arbres entourent. Dans la forêt, la fillette avait presque froid ; ici, de chauds rayons de soleil la réchauffent. Mais, sur cette herbe haute, comment va-t-elle retrouver les traces de Petit-Ciel ?

Elle s'assied à bout de forces près de l'eau claire ; elle trempe ses mains, son visage, et rafraîchit ses lèvres. La poursuite, le miracle. Ces deux mots-là la mettent debout et, penchée sur l'herbe, elle cherche de quel côté la méchante femme a entraîné Petit-Ciel.

Autour de Florette, les insectes volent, tourbillonnent, ayant quitté la forêt sombre, tout heureux de revoir la lumière. Il y a des papillons

de magnifiques couleurs : bleus, noirs, or, aux larges ailes, que la fillette n'a jamais vus et qu'elle admire.

Elle cesse bien vite de regarder les papillons. Elle se penche de nouveau sur l'herbe pour essayer de découvrir où elle a été foulée. Hélas ! partout l'herbe est droite, sauf où Florette l'a traversée pour venir près du ruisseau.

Découragée, elle se rend compte que la vieille femme et l'enfant n'ont pas pénétré dans la clairière. Elle revient près du sentier par où elle est arrivée ; là, les traces sont visibles, mais, si la voleuse est entrée dans la broussaille, Petit-Ciel est perdue, il sera impossible de la retrouver.

Penchée sur la terre, Florette cherche une indication qui puisse lui permettre de continuer sa poursuite. Et, tout à coup, elle découvre derrière un arbre immense entouré de bambous, de fougères, de lataniers, qu'un autre petit sentier existe. Il borde la clairière et, à genoux, afin de voir de plus près la terre, Florette découvre des traces si fraîches qu'il n'y a pas bien longtemps que la vieille femme et Petit-Ciel sont passées là.

Vite, deux croix, une dans le sentier qu'elle vient de quitter pour arrêter Thi-Nam qui va venir avec M. May, et une autre pour indiquer l'étroit chemin dans lequel elle va s'engager. Les lianes allant d'un arbre à l'autre, les fougères géantes, les arbustes serrés les uns contre les autres, rendent ce sentier presque impraticable. La voleuse l'a suivi pour se mettre à l'abri de toute recherche.

Florette est mince et souple, elle réussit à passer. Mais les lianes deviennent de plus en plus grosses et il faut les enjamber, se courber, s'agripper à elles pour franchir les obstacles.

Le sentier conduit Florette à une réunion d'énormes roches grises, montagne de pierres impossible à franchir. La voleuse doit se cacher derrière l'une d'elle, à moins qu'une de ces pierres forme une grotte où elle est venue se réfugier avec Petit-Ciel pour y passer la nuit. Florette croit que la nuit approche, car les rayons de soleil qui essaient de percer la voûte sombre deviennent si pâles que le soleil, certainement, s'apprête à se coucher.

La nuit vient et cette certitude affole Florette. Que va-t-elle faire ? Que peut-elle faire ?

La montagne de pierres est devant elle. Doit-elle ramper tout autour pour essayer de découvrir la voleuse et Petit-Ciel ? Mais Florette est seule, sans arme pour se défendre ou attaquer, car la vieille femme ne rendra pas facilement l'enfant.

Appuyée contre la pierre, Florette réfléchit. Elle croit, elle espère que Thi-Nam ne va pas tarder. Elle est certaine qu'elle n'abandonnera pas sa Sœur cadette en danger, car elle connaît le seigneur Tigre, la panthère, l'éléphant, tous ces animaux sauvages de la montagne qui, la nuit, commencent leur chasse, cherchant des victimes.

La nuit ! Déjà la forêt est si sombre ! Quand le soleil aura disparu, il n'y aura autour de Florette que l'ombre, la grande ombre pleine de bruits et de cris. Les grands arbres s'agitent ; de la terre même monte une sourde rumeur ; les insectes continuent leur éternelle promenade et, de temps en temps, se font entendre le miaulement des panthères, le cri rauque du tigre et le barrissement des éléphants.

Contre la grande roche grise, Florette reste là. Elle veut réfléchir et agir tant qu'il y a encore de la clarté. Elle se met à genoux et examine l'étroit chemin qui entoure la roche. C'est une bande de terre envahie par la mousse. Un ravin profond, inaccessible, défend cette roche qui ne doit recevoir aucun visiteur.

La voleuse peut être bien tranquille, personne ne viendra chercher Petit-Ciel dans l'abri qu'elle a choisi.

Florette ne découvre aucune trace visible, et pourtant elle croit que la vieille femme a dû suivre cette bande de terre si étroite : il n'y a pas d'autre issue. Florette va-t-elle le suivre ? Le ravin est là, fouillis d'arbustes et de lianes, d'où monte une odeur de marais ; ravin profond où pourrissent et s'étiolent toutes les plantes.

Florette se souvient du toit de la pension Sainte-Catherine où, prise par un mal inconnu, elle n'a plus bougé de la cheminée à laquelle elle s'était cramponnée, comprenant qu'elle allait tomber et se tuer si elle quittait cet appui.

La sente étroite est devant elle, et aussi le

ravin profond. Elle regarde tour à tour le ravin et la sente, hésitant, tentée de rester là, d'attendre Thi-Nam et M. May, qui ne peuvent tarder. Mais voilà qu'elle aperçoit sur l'étroite bande de terre une fleur de frangipanier, une fleur fraîche, toute rose. Qui donc l'a apportée dans cette forêt immense où, le soleil ne pénétrant pas, les tiges sont sans fleur ?

Florette se rappelle que Petit-Ciel mettait toujours dans ses jolis cheveux noirs une fleur de frangipanier. Petit-Ciel est passée là sans nul doute avec la voleuse. Ah ! comme elle a dû avoir peur !

Florette n'hésite plus. Vite, une petite croix ; et, oubliant le vertige, s'agrippant à cette roche polie si brillante qu'elle ressemble à du marbre, Florette prend la sente et s'en va vers la fleur de frangipanier. Elle ne regarde pas du côté du ravin, mais elle contemple le ciel au-dessus des roches, ce ciel devenu pourpre. La voici devant la fleur de frangipanier. Elle la ramasse, l'examine, et s'aperçoit qu'un fin cheveu noir est accroché après un pétale. Cette fois elle n'a plus aucun

doute : Petit-Ciel est tout près d'elle. Il faut redoubler de prudence. Si la vieille femme apercevait Florette, il lui suffirait de la pousser vers le ravin pour s'en débarrasser à jamais.

La fillette tourne autour de cette roche grise et voilà que, tout à coup, surgit devant elle un escalier taillé dans la pierre, bordé de chaque côté par des balustrades massives. Florette n'hésite pas, elle prend cet escalier, mais n'ayant plus, dans ce royaume de la pierre, aucun morceau de bois, elle ramasse des cailloux brillants de couleurs différentes et trace sur la première marche une croix étincelante. Puis elle gravit l'escalier lentement, regardant autour d'elle, pleine de méfiance.

Au sommet de cet escalier, Florette aperçoit une niche carrée, où une grande statue de pierre représente un guerrier tenant un sabre, mais de Petit-Ciel, aucune trace. Derrière la niche, il y a, creusé dans la pierre, un long couloir obscur et ce couloir mène peut-être à une grotte qui doit servir d'abri contre les bêtes sauvages, à la voleuse et à sa compagne.

Florette s'assied à l'entrée de ce couloir. Elle va attendre que l'ombre soit venue et, en rampant, elle ira voir où il conduit.

En se penchant, elle aperçoit deux statues de pierre, des guerriers ressemblant à celui qui est dans la niche ; ils semblent défendre une entrée.

L'incendie du ciel commence à s'apaiser ; l'ombre l'envahit et la grande paix du crépuscule descend sur la terre. Florette pense que l'heure de la prière est venue et, à genoux sur cette pierre blanche aussi froide que du marbre, elle prie avec ferveur, demandant à Celui qui entend toutes les prières la guérison de sa maman et la délivrance de Petit-Ciel. Pour elle-même, elle ne demande rien ; si le miracle est accordé, elle sera comblée. La joie de son père, de son frère et la sienne seront une réunion de joies d'une qualité exceptionnelle.

La prière faite, Florette s'accroupit, attendant la nuit. Elle n'a plus peur ; au milieu de cette montagne de pierres, elle se sent presque en sécurité. Si près du but son courage ne l'abandonnera plus et Thi-Nam ne peut tarder.

Le ciel se brouille, quelques nuages lilas et floconneux passent et enfin la montagne est remplie d'ombre. Florette va pouvoir ramper dans le couloir, afin de voir ce qu'il y a derrière les deux guerriers. Son costume noir de congai facilite ses recherches ; dans la nuit venue personne ne peut apercevoir cette forme sombre qui lentement se déplace.

Au milieu du couloir, redressant la tête, Florette aperçoit derrière les deux statues de pierre la lueur d'une torche. Et cette lumière fait de ces statues des guerriers rouges, terribles, presque vivants. Florette connaît celui de la niche, et ces deux-là ne sont pas plus dangereux.

Lentement, elle rampe ; elle est sûre que la voleuse est là. Arrivée près des guerriers, elle se blottit contre l'énorme jambe de l'un d'eux et là, toujours accroupie, elle regarde ce que la lumière de la torche lui permet de voir.

Une salle qui doit être immense apparaît et Florette entend distinctement une petite voix qui se lamente. Ce qu'elle dit, Florette ne le comprend pas, mais elle est certaine que Petit-

Ciel doit implorer sa gardienne. Mais pourquoi la gardienne ne répond-elle pas ? Elle est lasse, sans doute. Petit-Ciel a dû se plaindre et pleurer depuis son départ, et la vieille femme n'y fait plus aucune attention. À moins que, fatiguée par la longue course, la voleuse se soit endormie. Florette n'ose croire à ce sommeil qui lui permettrait de délivrer Petit-Ciel.

Près du guerrier, la fillette réfléchit. Va-t-elle avancer, se montrer à Petit-Ciel qui peut pousser un cri en la voyant, réveillant la voleuse si, par hasard, elle dort ?

Décider une chose si importante, c'est affreux. Le plus petit bruit peut attirer l'attention de la vieille femme et, si elle aperçoit Florette, la Chinoise essaiera de faire d'elle une prisonnière.

Petit-Ciel a peut-être les mains et les pieds liés et, pour la libérer, Florette n'a rien. Elle a quitté la cainha de M. May et elle n'a pris avec elle aucune arme, aucun outil ; même pas de quoi manger, et elle s'aperçoit qu'elle a grand-faim. Elle espérait rejoindre la voleuse avant qu'elle pénétrât dans la montagne ; elle n'avait jamais

pensé qu'il lui faudrait entrer seule dans cette immense forêt.

La flamme de la torche baisse. Florette quitte sa cachette et dans l'ombre, évitant de passer dans le rayon lumineux qui révélerait sa présence, elle avance.

La voilà dans la grande salle ; les gémissements de Petit-Ciel la guident. Enfin, elle arrive près de l'enfant et, d'un geste rapide, met la main sur sa bouche, afin de l'empêcher de crier. Puis, cherchant avec son autre main l'oreille de la captive, elle murmure :

– Thi-Nam. Je viens de la part de Thi-Nam et de M. May.

La petite Annamite se tait et ne se débat pas. Florette essaie de l'entraîner vers le couloir. Mais il lui semble que Petit-Ciel est entourée de cordes ; c'est un paquet qu'elle va être obligée de traîner. Elle a faim, elle a froid ; sa tunique de soie est faite pour la vallée et non pour la montagne. Elle croit qu'elle n'a plus beaucoup de forces, mais elle va quand même essayer de traîner Petit-Ciel.

Le sol est poli comme du marbre, ainsi elle ne fera aucun mal à la captive ; mais ce colis humain semble terriblement lourd à Florette. Elle repasse près des guerriers éclairés par la torche et elle se rend compte que les cordages de Petit-Ciel sont si nombreux et serrés que l'enfant ne peut faire aucun mouvement. La voleuse doit dormir dans quelque coin de la grande salle, certaine que sa prisonnière ne peut s'évader.

Florette traîne, traîne toujours. La voici dans le couloir ; la tête de Petit-Ciel se dresse, et elle cherche à voir celle qui l'arrache à sa prison. Mais la nuit est si sombre qu'elle ne distingue rien. D'une voix hésitante, elle interroge et dit le seul mot français appris depuis peu.

– La sorcière.

– Oui, la sorcière, répond Florette.

La tête de Petit-Ciel retombe. Mais elle essaie d'aider celle qui est venue la chercher dans cette montagne de pierres, où la voleuse l'a déposée pour la reprendre dans quelques heures.

Ce matin, près de la mare, elle a rencontré une

marchande de gâteaux et de bonbons qui n'avait ni jolie figure, ni vêtements propres. Mais la vieille femme lui a offert un gros sucre d'orge et lui a dit de venir avec elle près des rizières où elle avait déposé sa marchandise, car elle voulait lui donner un gâteau pour sa maman. Et, tout heureuse, Petit-Ciel a pris la main de la vieille femme et s'en est allée vers les rizières. Mais la marchandise n'a pas été trouvée et la vieille femme a dit qu'on avait dû la déposer dans le sentier de la montagne, à cause du grand soleil et des mouches.

Et Petit-Ciel, pour avoir le gâteau, est entrée avec cette inconnue dans la montagne, ce que maman ne permet pas. Tout de suite, elle a eu peur et a voulu s'en aller, mais la femme ne l'a pas permis et a sorti de son pantalon un redoutable fouet. Alors Petit-Ciel a compris que la vieille femme était cette Chinoise dont on parlait dans toutes les cainhas et qui volait les enfants pour les vendre aux Chinois.

Malgré le fouet, Petit-Ciel a combattu. D'abord, elle a essayé de dégager sa main, mais

la vieille la tenait solidement, c'était un étau qui l'enserrait. Alors Petit-Ciel a refusé d'avancer et a crié aussi fort qu'elle le pouvait. Sans pitié, le fouet s'est levé sur cette toute petite fille ; la femme a fouaillé durement et a remis l'enfant debout.

Et Petit-Ciel a dû marcher, comprenant qu'il était inutile de résister. Ah ! comme elle a pleuré ! Elle pensait que jamais elle ne reverrait sa mère, sa cainha, son village. Pour toujours elle serait avec les méchants Chinois, car ils ne rendaient jamais les petites filles qu'ils emportaient.

Le chemin a été rude. Bien des fois Petit-Ciel est tombée, mais le fouet se levait et la femme la remettait debout, la traînant quand elle ne pouvait plus marcher. Le sol rocailleux a déchiré ses pieds, les moustiques ont dévoré ses jambes. Quand elle est arrivée au pied de la grande roche, elle a dû perdre connaissance, car elle s'est réveillée dans une longue salle, entourée de cordes, éclairée par une torche, et personne n'était près d'elle. La vieille femme l'avait sans

doute déposée là et allait revenir, dès qu'il ferait jour, la chercher.

Et dans cette immense salle, abandonnée, Petit-Ciel a vu apparaître une ombre ; une main s'est posée sur sa bouche et, près de son oreille, des lèvres ont murmuré : « Thi-Nam, M. May », des noms de chez elle qui ont apporté dans son cœur désespéré tant d'espérance.

Elle a senti qu'on lui prenait les pieds, qu'on tirait sur les cordes et qu'on cherchait à la faire sortir de la salle. Qui donc pensait à elle ? Qui donc venait la chercher dans cette montagne de marbre, si difficile à découvrir ?

Confiante, elle s'est laissé emmener, mais, dès qu'elle a pu le faire, elle a redressé la tête et a regardé cette ombre qui se donnait tant de mal. Un nom s'est imposé à sa pensée : la sorcière, cette congai au visage pâle qui avait empêché M^{me} May de mourir. Ce ne pouvait être qu'elle, aucune autre n'aurait réussi à découvrir l'endroit perdu dans la montagne où la vieille femme l'avait emmenée.

Quelle joie et quelle reconnaissance ont rempli

le cœur de Petit-Ciel ! Au village, elle avait admiré la congaiï, qui avait sur la tête du soleil et des yeux de la même couleur que les siens, et cette congaiï, venue d'Europe, lui souriait toujours et caressait de sa main blanche son visage. Petit-Ciel lui avait donné son cœur, et voilà que cette sorcière allait la ramener à sa maman, car maintenant Petit-Ciel n'avait plus de crainte, la sorcière réussirait à la débarrasser des cordes qui lui faisaient si grand mal. Alors, elle pourrait marcher et courir dans le sentier, vers la plaine, le village, la cainha et maman.

Florette a réussi à traîner Petit-Ciel jusqu'à l'escalier. Mais comment lui faire descendre les marches sans la faire souffrir ? Elle peut glisser, être emportée par son propre poids, et Florette aura-t-elle la force de la retenir ?

Que faire ? Et, pourtant, il faut agir, la vieille femme peut s'apercevoir de la disparition de sa prisonnière et chercher à la reprendre. Cette fois, elle s'emparerait des deux petites filles, car Florette, fatiguée par l'ascension, les émotions et le manque de nourriture, ne saurait se défendre.

Petit-Ciel s'agite, parle et essaie de rouler sur elle-même. Elle veut aider la sorcière.

Florette reprend courage et va tâcher de faire descendre l'escalier à ce colis humain. Elle engage le jeune corps sur la première marche, elle tremble, tant elle a peur de le voir rouler jusqu'en bas, car l'escalier commence sur la sente étroite bordée par le ravin. Heureusement, les cordes retiennent le corps de Petit-Ciel et les marches sont descendues lentement.

Les voici maintenant à l'entrée de la sente, mais un danger auquel elles n'avaient pas pensé surgit : la lune vient de se lever et fait de la montagne de marbre une montagne blanche étincelante. Florette et Petit-Ciel seront aperçues très facilement, l'ombre ne les protège plus.

Que faut-il faire ? Continuer à traîner Petit-Ciel dans l'étroite sente, tout faux pas y est redoutable, ou attendre l'arrivée de Thi-Nam, car Florette est certaine que la jeune Annamite viendra l'aider dans sa périlleuse mission.

Petit-Ciel raconte beaucoup de choses que Florette ne comprend pas. Malgré les cordes, elle

réussit à se traîner dans la sente et Florette devine que Petit-Ciel désire quitter au plus tôt la montagne étincelante, où il serait si difficile de se cacher. Quand elles auront atteint la forêt, les arbres, les buissons, les lianes, tout peut les aider. Il y a le danger des bêtes féroces, le tigre et la panthère chassent, mais Thi-Nam affirme que, tout comme les voleurs, ils n'aiment pas les nuits claires. Florette va essayer de s'engager avec Petit-Ciel dans la sente dangereuse.

Avec lenteur, Florette tire le jeune corps, il lui semble moins lourd, retrouverait-elle des forces ? Non, mais Petit-Ciel a réussi à dégager ses coudes et elle s'appuie dessus pour aider la sorcière.

La sente dangereuse est franchie et les voilà enfin dans la forêt sombre, quelques rayons de lune réussissent à percer la voûte des arbres, mais il est facile de les éviter.

Près de Petit-Ciel, Florette s'étend, son cœur saute dans sa poitrine et son estomac lui fait mal. C'est une douleur aiguë, comparable à une crampe qui dure toujours. Ce doit être la faim, il

y a très longtemps que Florette n'a mangé, et Petit-Ciel n'a pas dû être nourrie par la voleuse.

Ah ! comme Florette se sent faible ! Va-t-elle pouvoir se relever ? Il lui semble que ses membres ne lui obéissent pas. Son corps est un pantin qui n'a plus de ficelle.

Avoir réussi à enlever Petit-Ciel à la voleuse et venir mourir de faim dans la forêt, c'est lamentable. Et Thi-Nam, pourquoi ne vient-elle pas ? Elle n'a pu se tromper de chemin, les petites croix indiquaient la route.

Mais la forêt a tout un peuple, une bête a peut-être fait tomber une croix et Thi-Nam erre dans la montagne, à la recherche de Sœur cadette.

Florette essaie de se redresser, Petit-Ciel a réussi à se rapprocher d'elle, et voici qu'un rayon de lune tombe sur le corps ficelé et Florette aperçoit les nœuds qui tiennent les cordes. Si elle essayait de les défaire ? Petit-Ciel, libérée, pourrait marcher, et la descente serait alors possible. Les lianes qui traversent le sentier et entre lesquelles il faut passer ne seraient plus un obstacle infranchissable.

Florette se penche sur Petit-Ciel, elle prend un nœud et ses doigts souples essaient de le défaire. Il est serré, très serré, Florette s'aide de ses dents et, après avoir tiré un long moment, elle sent que le nœud devient moins dur, s'assouplit et qu'enfin il va céder. Le rayon de lune se déplace, Florette le suit traînant Petit-Ciel, une énergie fiévreuse est en elle : si elle réussit à défaire les nœuds, les cordes seront vite enlevées.

Un premier nœud cède, puis un autre, il y en a dix, Florette les a comptés, mais les derniers, beaucoup moins serrés, se défont presque facilement. Enfin Florette tient les deux bouts de la corde et Petit-Ciel, se tournant et se retournant, permet à Florette de la débarrasser de ses liens. La captive délivrée essaie de se dresser, mais la circulation du sang, ralentie par les cordes, n'a pas encore repris son cours normal.

Aidée par Florette, tout émue, elle s'assied, et son premier geste est de prendre la main qui l'a libérée et de la renifler longuement. Hommage de reconnaissance à la sorcière, qui a tant fait pour elle. Florette n'est pas une Annamite, et, prenant

Petit-Ciel dans ses bras, elle embrasse tendrement le petit visage jaune comme on embrasse en France.

Étonnée, Petit-Ciel se met à rire et ce clair rire d'enfant surprend Florette et l'effraie. Elles ne sont pas encore loin de la montagne de marbre et rien ne doit révéler leur présence. Montrant ses oreilles, et le doigt sur ses lèvres, Florette dit :

– Prudence.

Petit-Ciel répète les gestes, pour bien faire comprendre à la sorcière qu'elle lui obéira.

Soutenue par Florette, Petit-Ciel essaie de se lever. La première fois, elle retombe, puis elle recommence, elle lève une jambe, puis l'autre, et enfin elle peut marcher ; la vilaine femme ne lui a cassé aucun membre. Ses pieds sont douloureux, le dos lui fait mal, les coups de fouet et les cordes en sont la cause, mais elle pourra descendre, elle en est certaine.

Petit-Ciel montre à Florette son estomac pour lui montrer qu'elle a faim, et Florette montre le sien. Alors Petit-Ciel redresse son visage, sa main

se lève et désigne les arbres, comme si elle pensait y trouver de la nourriture et Florette se souvient qu'il y a des manguiers qui donnent des mangues. Ah ! si elle pouvait en découvrir une !

Elles reprennent le sentier traversé par les lianes qu'il faut franchir, mais, tout à coup, voici qu'elles entendent un bruit de buissons froissés sur lesquels on marche. Elles s'arrêtent et voient passer, dans un rayon de lune, un sanglier, groin levé, qui semble fuir. Qui le poursuit ? Bêtes ou chasseurs ?

Elles écoutent, mais la forêt ne redevient pas silencieuse. Lointaine, retentit la voix douce et mélancolique d'un gong, le chant clair d'une flûte arrive jusqu'à elles, apportent-ils l'espérance ? Petit-Ciel ose penser que les habitants du village se sont réunis et cherchent, dans la montagne, la sorcière et elle-même. Il faut aller vers eux, mais de quel côté sont-ils ?

Elle montre à la sorcière la brousse épaisse : faut-il se diriger vers un nouveau sentier ? Mais Florette a peur de se perdre, elle doit rester dans le chemin marqué par les croix. Et Petit-Ciel suit

la sorcière qui sait tout mieux qu'elle.

Le bruit du tam-tam se rapproche et aussi le chant de la flûte et tout à coup les deux fillettes aperçoivent des lueurs de torches. Ce sont des amis, la voleuse ne viendrait pas reprendre sa captive avec des lumières et de la musique.

Elles crient ensemble : « Thi-Nam » et, précédant la troupe, deux chiens bondissent vers les fillettes. Ce sont les chiens de Petit-Ciel emmenés pour guider les sauveurs.

Au lieu de courir vers ceux qui portent les torches, maintenant que le secours vient, Florette et Petit-Ciel n'ont plus aucune force. Il leur semble que la certitude d'être sauvées brise leurs jambes et, se soutenant mutuellement, s'agrippant aux arbustes, aux lianes, elles essaient d'avancer vers ceux qui montent. Leurs voix faibles essaient de dominer le tumulte, mais elles n'y réussissent pas. Thi-Nam n'est plus un cri de joie, mais un appel douloureux. Elles ont faim, elles ont soif, leur fatigue est si grande qu'elles n'ont plus la possibilité de se réjouir.

Thi-Nam marchait en tête de la troupe, elle a

couru presque aussi vite que les chiens et, comme le jour commence à paraître, elle a vu deux silhouettes sombres appuyées contre un arbre. Le cœur bondissant dans la poitrine, elle s'est précipitée vers le groupe qui ne peut être que Florette et Petit-Ciel.

Enfin, elles sont dans ses bras, défaillantes, et Thi-Nam appelle M. May et ses amis. Il faut emporter les deux fillettes et tâcher de les étendre sur de la mousse. Elles doivent avoir faim et soif, et il y a dans un sac ce qu'il faut pour les réchauffer et les nourrir. M^{me} May a tout préparé elle-même, elle voulait se joindre aux sauveurs, car la sorcière lui appartient plus qu'à tout autre, mais Thi-Nam ne l'a pas permis.

M. May a pris le corps inanimé de Florette qui a complètement perdu connaissance, depuis qu'elle s'est rendu compte que Petit-Ciel et elle étaient sauvées, Petit-Ciel a ressenti la même chose.

Thi-Nam, M. May, puis maman, c'est trop de bonheur pour le cœur de Petit-Ciel qui a tant souffert. La lutte est terminée, dans les bras de

maman elle se niche, tout tourne autour d'elle et elle part pour un voyage inconnu.

Avec ces deux corps, la descente de l'étroit sentier est difficile, un jeune Annamite indique un chemin conduisant à une clairière où on pourra étendre les fillettes.

Le jour est venu, le soleil commence à régner sur la terre, et réchauffe les deux corps glacés par la montagne de marbre et l'humidité de la forêt. La première, Florette ouvre les yeux. Elle voit le ciel merveilleusement bleu, elle aperçoit Thi-Nam penchée vers elle et, dans un murmure, elle dit :

– J'ai faim.

Tout est prêt, M. May approche une bouteille qui contient un jus de pamplemousse bien sucré, le sucre donne de la force, et Thi-Nam réussit à introduire le goulot de la bouteille entre les lèvres décolorées de Florette. La fillette a du mal à avaler, sa gorge est comme paralysée, mais enfin le liquide passe et immédiatement un bien-être envahit Florette. Elle se redresse et, appuyée sur Thi-Nam, demande :

– Où est Petit-Ciel ?

– À côté de toi, Sœur cadette, et elle revient aussi d'un voyage où les mauvais génies vous avaient emportés.

Florette se tourne vers la petite Annamite, que sa maman fait boire, et elle sourit à cette enfant qu'elle a sauvée, et qui maintenant lui appartient un peu.

Après avoir bu, Petit-Ciel semble aussi retrouver des forces, ses yeux clairs regardent tous les hommes qui l'entourent, les sauveurs habituels du village, mais son visage est triste, plein d'inquiétude, elle n'a pas découvert Florette. Enfin elle l'aperçoit, ses deux bras la désignent et elle se met à parler avec la plus grande volubilité, car elle veut apprendre à tous ceux qui sont là ce que la sorcière a fait pour elle.

Elle décrit la voleuse, une vilaine Chinoise, parle de son horrible fouet, du rude chemin qu'elle lui a fait suivre pour la conduire à une montagne de marbre. Elle montre les traces des cordes qui ont meurtri ses bras et ses jambes, écorchés par endroit, elle dépeint la grande salle

où la Chinoise l'a déposée toute ficelée, et leur apprend que Florette a réussi à s'introduire dans cette salle et à la traîner dans un long couloir aboutissant à un escalier si terrible à descendre, quand on est un paquet entouré de cordes.

Thi-Nam, M. May et ses amis ont écouté Petit-Ciel avec la plus grande attention, puis, quand elle a fini de parler, M. May se rapproche de Florette, la sorcière blonde, et lui fait de multiples lays¹, s'inclinant devant cette Européenne venue dans leur petit village pour soigner une femme qu'elle ne connaissait pas et qui, par son énergie et son courage, a réussi à sauver une enfant que tous considéraient comme perdue. Les Chinois ont des cachettes à eux, dans la montagne ou dans les îles, que les Annamites n'ont jamais pu découvrir, et la jeune sorcière les a découvertes. Qu'elle soit remerciée, louée, et que tout le village l'honore.

Florette ne comprend pas ce qui se passe, Thi-Nam s'incline aussi devant elle et lui apprend que Petit-Ciel vient de faire connaître comment elle

¹ Révérences, saluts.

avait été sauvée.

Et elle ajoute :

– Sœur cadette, j'espère que ton Dieu ne te refusera plus le miracle. Tu es venue chez nous pour faire du bien, et tu l'as fait. Je t'apprendrai un jour ce que j'ai promis à ton Dieu si je te retrouvais. Ah ! que j'ai eu peur ! Qu'aurait dit Ong Jean si le seigneur Tigre t'avait emportée ?

– Je l'ai entendu, répond Florette, mais nous n'avons pas eu sa visite.

et elle ajoute :

– Dieu m'a protégée.

La clairière est proche du village, Florette et Petit-Ciel veulent descendre à pied, M. May et ses amis ne le permettent pas. Et c'est dans les bras des sauveurs qu'elles apparaissent dans les ruelles où les nhôs les annoncent. Elles seraient vite entourées, interrogées, mais M. May refuse, elles ont besoin de repos. Demain, elles raconteront ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont vu ; il faut les laisser manger et dormir.

Florette est déposée devant la cainha de M^{me}

May qui l'attend sur le pas de la porte, et la vieille Annamite s'incline aussi devant elle. Florette est toute confuse et, prenant la main bandée de sa malade, elle dit à Thi-Nam :

– Avant de me reposer, je veux faire le pansement.

Elle défait la bande et a la joie de s'apercevoir que le doigt malade est presque guéri. Pansement refait, Florette avoue qu'elle aimerait bien se coucher.

– Tu vas d'abord prendre un bon repas, répond Thi-Nam, M^{me} May a tout préparé, puis après tu iras dormir dans la chambre, sur le lit de camp des parents, M. May en a donné l'ordre.

Florette, qui commence à connaître les mœurs annamites, se rend compte de l'honneur qu'on lui fait.

Elle mange avec plaisir un bon bol de riz, du poisson fumé, puis M^{me} May la conduit dans la chambre et la fillette s'allonge avec plaisir sur le dur lit de bois. Elle met sa nuque sur l'oreiller, creusé au milieu, remercie, les yeux presque clos,

et, souriante, les mains jointes, elle dit à Thi-Nam en s'endormant :

– Le miracle.

En s'agenouillant près de cette petite Française que maintenant elle vénère, Thi-Nam répond :

– Dieu te l'accordera.

*

Le lendemain, Florette se réveille de grand matin. Sans faire de bruit, afin de ne pas déranger Thi-Nam qui dort encore, elle traverse la salle commune, va ouvrir la porte de la cainha, qui n'est fermée que par une barre de bois, et elle sort. À cette heure, il n'y aura personne à la fontaine et elle pourra faire ses ablutions sans être dérangée.

L'aube fait un ciel d'émeraude et les arbres, rafraîchis par la nuit, n'ont jamais paru à Florette aussi beaux. Des jardins entourant les cainhas, un parfum s'élève dominant tous les autres, les

citronniers sont en fleur et Florette respire avec délice l'odeur qu'une légère brise emporte.

À la fontaine, elle se lave tranquillement, aucun de ces indiscrets nhôs, qui sont toujours où ils ne doivent pas être, ne rôde dans le village endormi.

Le corps rafraîchi par l'eau froide de la fontaine, lentement Florette revient vers la cainha de M^{me} May et, n'ayant pas le désir de se recoucher, elle s'assied devant la porte, sur la barre de bois.

Le ciel est maintenant d'un bleu métallique. Recueillie, Florette fait sa prière. Elle remercie le Seigneur de lui avoir permis de sauver la petite Annamite et implore la guérison de sa maman.

Hier soir, après une longue sieste, elle a été avec Thi-Nam prendre des nouvelles de Petit-Ciel, qui dormait encore, puis toutes deux ont été s'asseoir près d'un étang sans nénuphars, entouré d'hibiscus, et où tout un peuple de grenouilles vivait. Le soir venait, elles étaient seules et leurs cœurs, bousculés par les derniers événements, se sont apaisés. Un long moment, elles sont restées

silencieuses. La première, Thi-Nam a parlé du retour à Hué où Ong Jean devait les attendre.

Florette n'a pas protesté. Pour obtenir le miracle, elle avait fait ce que l'infirmière et la devineresse lui avaient recommandé ; maintenant, elle n'avait plus qu'un désir, savoir si elle était exaucée.

Le retour à Hué, obligatoire, elle l'appréhendait, non pour les reproches de Jean qu'elle attendait, ni pour la punition que, sans doute, son père lui offrirait, mais, si l'état de sa mère ne s'était pas amélioré, elle aurait un tel chagrin qu'elle reprendrait difficilement une vie normale, une vie d'écolière.

Tout ce qu'elle avait fait depuis son départ de Hué, c'était pour obtenir la guérison de sa maman. Si elle ne l'obtenait pas, c'est que Dieu la jugeait indigne de cette faveur.

Hier soir, Thi-Nam lui a révélé ses projets, et la promesse qu'elle a faite au Dieu de sa Sœur cadette.

Assise sur une souche de bois, les mains

croisées sur la poitrine, la jeune Annamite a parlé, la tête levée vers la cime des bambous que le soleil faisait rose. Florette entend encore sa voix claire, si douce :

– Petite fleur, je t’ai crue perdue pour toujours. Dans la sente où nous nous étions engagés avec mon oncle, les sauveurs et les joueurs de cymbales, de tam-tam et de flûtes, je ne trouvais plus la croix, signe de ton passage, qui nous indiquait le chemin que tu avais suivi. Nous marchions toujours, j’étais en tête, je dirigeais les recherches et je ne voulais pas m’arrêter, car je pensais que chaque minute perdue diminuait l’espoir de te retrouver vivante.

« Je marchais aussi vite que je le pouvais, cherchant avec ma torche à découvrir la croix, l’emblème des chrétiens, le tien. Et nous montions toujours, nous entendions les cris des bêtes qui se sauvaient ayant peur du feu et du tintamarre que nos musiciens faisaient, et, dans ce sentier qui devenait de plus en plus rocailleux, je ne trouvais toujours pas la croix.

« Tout à coup, près de moi, un chat-tigre a

bondi, il s'est accroché à ma tunique, mon oncle marchait derrière moi et a dirigé sa torche sur lui : effrayé, le chat s'est enfui.

« J'avais dû m'arrêter quelques secondes. Je crains, tu le sais, toutes les bêtes de la forêt. Je tremblais, il me semblait que tout courage m'abandonnait.

« J'ai pensé à Ong Jean, à la promesse que je lui avais faite. Allais-je être lâche et avouer aux sauveurs que je ne trouvais plus ce qui nous guidait dans cette montagne, où les chasseurs n'osent jamais, la nuit, s'aventurer ?

« Je voulais tenir ma promesse, mais j'avais peur, si peur, il me semblait qu'après le chat-tigre le seigneur Tigre lui-même viendrait. Je m'imaginai qu'il m'avait envoyé un de ses serviteurs pour me prévenir que je devais abandonner toute poursuite.

« J'ai passé quelques minutes affreuses. Je suppliais les ancêtres d'écarter les mauvais génies, j'implorais, expliquant ma détresse, et je sentais que, toute énergie ayant disparu, mes jambes allaient refuser de faire leur service.

Alors, j'ai pensé à la croix, à ton Dieu. Je lui ai demandé le courage dont j'avais besoin pour continuer mes recherches et je lui ai promis que, si je te retrouvais vivante, je deviendrais une chrétienne.

« Je connais la belle histoire de Jésus. Quand j'étais chez le résident, je conduisais les enfants au catéchisme et j'écoutais tout ce que le prêtre disait. Avec eux, j'apprenais les prières, les Évangiles. La promesse faite, j'ai imité le geste que les chrétiens font quand ils entrent dans une église et j'ai attendu.

« Sœur cadette, le courage est revenu, mes jambes ont été de nouveau solides et j'ai continué à marcher, comprenant que Celui qui maintenant et pour toujours allait être mon Maître m'avait entendue.

« Et voilà que nous sommes arrivés à une clairière baignée par la lune et, à l'entrée de cette clairière, j'ai aperçu une croix de bois toute lumineuse, elle me disait le chemin qu'il fallait prendre.

« Un bonheur, jamais éprouvé, a envahi mon

cœur, j'étais forte, je pourrais encore marcher des heures, et je te retrouverais. Il me semblait que ton Dieu me le promettait. Et nous avons marché, et je t'ai retrouvée. Je puis revoir Ong Jean sans honte, j'ai tenu ma promesse. »

Florette se rappelle ce matin comme le récit de Thi-Nam l'a bouleversée. En arrivant à Hué, elle avait cru que les peuples de race jaune étaient inférieurs aux peuples d'Europe et voilà qu'elle découvrait qu'une jeune Annamite, qui s'est instruite en écoutant des leçons que les petits Français n'écoutaient guère, avait des qualités qu'elle ne possède pas.

Combien de fois à ses parents, à la directrice de l'École Sainte-Catherine, Florette a-t-elle promis d'être raisonnable et de travailler tout le programme des études, et non pas seulement ce qui lui plaisait. Et, ce matin, elle reconnaît qu'elle ne s'est jamais souciée de ses promesses faites sans réfléchir, pour se débarrasser des personnes qui la grondaient. Thi-Nam est meilleure que Florette, c'est certain, et quelle élève elle serait si elle pouvait faire ses études à la pension Sainte-

Catherine !

Sur le pas de la porte de la cainha de M^{me} May, Florette réfléchit comme elle n'a jamais encore réfléchi. À l'école, elle pensait surtout à préparer des niches, elle aimait à semer la révolte parmi les élèves.

Elle détestait la discipline imposée et prétendait que les heures de travail régulières l'empêchaient de travailler. Elle eût aimé faire ses devoirs, apprendre ses leçons, à l'heure des récréations, perchée dans un arbre. Le travail dirigé l'exaspérait. Maintenant, elle l'accepterait.

Le voyage, la maladie de maman, le pays inconnu, l'épreuve traversée dans la montagne, la conversion de Thi-Nam, ce sont des choses qui ont raison des petites filles les plus rebelles. Toutes les punitions qu'elle aurait pu faire, retenues, copies de lignes interminables, aucune ne lui eût profité comme les heures passées dans cette montagne, seule au milieu des bêtes sauvages. C'est une punition qui n'était pas à la portée de la directrice de l'École Sainte-Catherine, mais cette punition-là apprend à

réfléchir et Florette commence à comprendre que les petites filles doivent écouter les personnes qui ont la bonté de se dévouer à elles. Plusieurs Florette dans une pension, c'est pour la directrice une catastrophe.

Elle se souvient de tout ce qu'elle a fait pour contrarier les surveillantes ! Se glisser pendant la récréation dans une classe, changer le contenu de tous les pupitres. Couvrir de talc la chaise où le professeur va s'asseoir, ce qui lui fait le bas du dos blanc. Déchaîner l'hilarité dans toute une classe, chanter dans le dortoir d'une voix de tête si étrange que la surveillante ne peut découvrir la chanteuse. Et le toit, la dernière bêtise, les pompiers et leur grande échelle ! Que de souvenirs dont Florette n'est pas fière.

Si elle retourne à la pension Sainte-Catherine, elle sera une élève extraordinairement docile, et elle travaillera le mieux possible pour obtenir le fameux diplôme nécessaire pour devenir une infirmière. Car elle est bien décidée, elle sera une infirmière-écrivain. Elle aime les malades, et la guérison de M^{me} May lui a donné une joie

inconnue qu'elle veut encore éprouver. Et puis, elle écrira aussi des contes pour les enfants, de jolis contes qu'elle recueillera au cours de ses voyages. Florette veut voyager, car elle se rend compte qu'on apprend beaucoup en voyageant.

Que de projets, que de rêves magnifiques ! Elle les vivra si maman guérit. Et maman guérira, elle veut espérer que le Bon Dieu va l'exaucer.

– Sœur cadette, s'écrie Thi-Nam venue sur le pas de la porte, le thé est prêt et tes sauveurs t'ont apporté les plus beaux doigts de Boudha¹ qu'ils ont pu trouver. Viens vite les admirer et les consommer.

Florette se lève et rentre dans la cainha. Sur une natte claire, le plus joli bol de M^{me} May est rempli d'un thé parfumé et, autour de ce bol, des mangues, des pamplemousses, des litchis pourpres et un superbe ananas.

– Les beaux fruits ! s'écrie Florette. Mais où les ont-ils trouvés ?

– Un sampanier a été envoyé hier à Hué pour

¹ Fruits.

chercher tout ce qu'il faut pour la cérémonie, et il est revenu de bonne heure ce matin.

– Quelle cérémonie ? demande Florette, en s'accroupissant sur la natte.

– Une grande fête à laquelle tu es invitée. Ma vénérable mère m'a fait dire que le sampanier Thuc, un homme très habile et qui a un sampan confortable, nous emmènerait ce soir. Demain matin, nous serons à Hué. mais, avant, tu assisteras à la fête.

– Oui, répond Florette d'une voix grave, demain nous serons à Hué. Ah ! Thi-Nam, comme je souhaite ce retour, mais il me fait peur.

– Espère, Sœur cadette, ton Dieu est juste, Il voit le fond des cœurs. Dans la montagne, Il a eu pitié de moi et Il t'exaucera.

Florette se lève, laissant des fruits sur la natte.

– Je vais les emballer, dit Thi-Nam, nous les emporterons pour ta malade, elle verra ainsi combien mon oncle et ses amis te sont reconnaissants.

– Mais, Thi-Nam, quelle est cette fête à

laquelle je suis invitée ?

– Je ne dois rien te dire, l'oncle May me l'a défendu. Regarde sur le lit de camp, la tunique de cérémonie de ma cousine Thi-Ba. Ma tante l'avait toujours gardée comme souvenir, car elle a rejoint les ancêtres. Ma tante te la donne, afin que tu n'oublies jamais la reconnaissance qu'elle a pour toi. Le turban de soie précieuse est le sien, tu le porteras aussi. Habille-toi, Sœur cadette, mets les beaux vêtements, ils sont à toi, car bientôt tes sauveurs seront là.

Florette s'est approchée du lit de camp où sont étalés la tunique brodée aux boules dorées, le fin turban, le chapeau immense qui préserve du soleil redoutable.

– Crois-tu, demande Florette, que je puisse accepter d'aussi beaux cadeaux ?

– Tu lui ferais beaucoup de chagrin si tu refusais.

– Je veux remercier M^{me} May.

– Elle n'est pas ici, elle a été rejoindre les sauveurs. Ils vont tous venir te chercher. Habille-

toi, je vais arranger tes jolis cheveux que Petit-Ciel compare aux épis de riz mûrs, afin que le turban en laisse voir quelques-uns.

Florette obéit avec un certain plaisir, elle revêt le pantalon foncé et la belle tunique. Des babouches brodées complètent son costume.

Tout heureuse, Thi-Nam la contemple. Mais dans la cainha il n'y a pas de glace, sauf une toute petite cachée dans un coffret à bétel qui ne sert plus. Devinant le désir de la petite Française, Thi-Nam va la chercher et Florette peut se regarder. Elle est étonnée de découvrir que ce costume et ce turban lui vont aussi bien que ses toilettes françaises.

Les fillettes sont prêtes, la salle commune est en ordre, les sauveurs peuvent arriver. Un tintamarre pareil à celui que Florette a entendu dans la montagne retentit. Tam-tam, cymbales, flûte, tous les musiciens sont là.

— La procession ! s'écrie Thi-Nam. Ils viennent te chercher.

Et Florette voit entrer des gamins portant de

grands écriteaux de toutes couleurs où elle lit le nom que M^{me} May lui a donné : Gloire à la sorcière.

Les musiciens suivent et la bizarre musique emplît de vacarme la salle commune. Enfin arrive une sorte de trône, posé sur de gros bambous, porté par quatre hommes, dont M. May. Le siège est doré et, au pied de ce siège, sur un coussin rouge et or, Petit-Ciel, qu'on appelle dans le village : « la sauvée », est assise. Un escabeau est mis près du trône et Thi-Nam invite Florette à y monter.

Intimidée, la fillette s'excuse. Elle n'ose vraiment s'asseoir sur ce siège doré. Elle devine que les sauveurs veulent la promener dans le village. Mais Thi-Nam insiste, la fête est organisée pour elle, et ce serait pour tous une grande déception si elle refusait.

Et Florette, qui ne veut faire de peine à personne dans ce village où tout le monde l'a accueillie si gentiment, monte et s'assied sur le trône, ayant Petit-Ciel à ses pieds.

Précédée par les gamins portant les

banderoles, la procession se met en marche. Les musiciens entourent le trône où Florette et Petit-Ciel, les deux héroïnes de la fête, sourient aux habitants du village venus pour les honorer. Au passage du cortège, les Annamites se prosternent profondément. Leurs fronts touchent la terre. Ils saluent la sorcière comme ils salueraient l'empereur, le fils du ciel. Des parasols de toutes couleurs sont tenus par les notables et les nhôts tapent sur des tambours.

Le cortège passe devant la maison commune toute pavoisée, puis devant l'humble pagode où, dans le fond, apparaît une statue de Bouddha entourée d'un paravent rouge.

Près de la mare aux grenouilles, le cortège s'arrête. Petit-Ciel est enlevée de la chaise, on lui met dans les bras toutes les fleurs qu'ils peuvent contenir, afin qu'elle les offre à celle qui l'a sauvée. Frangipaniers, flamboyants, hibiscus, toute la flore d'Annam est mise aux pieds de Florette qui, ne sachant comment remercier, sourit, envoie des baisers, geste inconnu des Annamites, mais qu'ils admirent parce que tout

ce que fait la sorcière est pour eux des gestes sacrés.

Après s'être promené dans le village, le cortège revient vers la ruelle où se trouve la cainha de M. May. Un somptueux repas y attend la sorcière, qui aura l'honneur de s'accroupir sur la natte entourée des notables du pays. Les femmes annamites servent toujours leurs maris ou leurs pères et ne prennent leur repas avec eux que si elles sont invitées.

Fatiguée par les acclamations, par la chaleur et par l'odeur des fleurs, Florette est contente de quitter la chaise dorée et de se retrouver dans la cainha toujours si fraîche. Et voilà qu'au moment où le cortège s'arrête elle aperçoit, devant la porte de la cainha, son frère que Thi-Nam a vu en même temps qu'elle.

– Ong Jean, s'écrie la jeune Annamite, comme vous arrivez bien. Sœur cadette a guéri ma tante et sauvé Petit-Ciel, qu'une affreuse Chinoise avait volée et cachée dans la montagne de marbre. Nous honorons aujourd'hui Sœur cadette, et tous les habitants du village

n'oublieront jamais le bien qu'elle y a fait.

Ong Jean est stupéfait ! Il croyait trouver une Florette repentante, craignant la punition paternelle, et voilà qu'il apprend que ces cainhas pavoisées, cette musique, cette procession avec les drapeaux et les étendards, tout cela est pour honorer sa sœur qui a, dit Thi-Nam, sauvé deux personnes.

Ong Jean ne sait plus que faire. Stupéfait, il regarde le cortège qui va déposer la sorcière devant la cainha. En passant devant lui, Florette a tendu les bras et un seul mot est sorti de ses lèvres :

– Maman ?

Mais son frère n'a pas répondu et il attend à la porte que les Annamites quittent la salle commune pour pénétrer à son tour dans la cainha de M. May.

Devinant l'angoisse de Florette, Thi-Nam réussit assez rapidement à renvoyer les musiciens, les sauveurs, les nhôs ; il ne reste plus que les huit notables qui doivent s'asseoir sur les

nattes autour de la sorcière et partager le repas auquel tous les habitants du village ont participé. Que de victuailles sur le lit de camp de la salle commune ! Jamais Florette et les notables ne pourront les consommer.

Avec toute la politesse orientale, M. May, prévenu par Thi-Nam, va chercher Ong Jean et lui demande de partager ce « modeste » repas ! Il s'excuse : leur village est loin de la ville impériale et, comme la sorcière les quitte ce soir, il n'a pas eu le temps d'organiser une plus belle fête. Il a fait ce qu'il a pu, mais ce n'est pas assez pour une congai qui a guéri M^{me} May et arraché Petit-Ciel à une voleuse. Que les bons génies entourent la congai au visage pâle et que sa vie ne soit qu'une succession de jours heureux et de bonheurs doubles, c'est le vœu de tous les habitants du village.

Thi-Nam traduit les paroles de M. May et Ong Jean comprend que, pour le moment, il ne peut gronder son insupportable petite sœur.

Il entre dans la cainha. Florette se précipite vers lui et sa voix anxieuse répète : Maman. Et

comme Jean, cette fois encore, ne répond pas, elle pense que, si M^{me} Massénac était plus malade, son frère n'accepterait pas de partager ce déjeuner de fête.

Sur une natte claire, au milieu de la pièce, Florette s'accroupit et autour d'elle, sur des nattes foncées, M. May, les notables et Jean s'installent. M^{me} May, Thi-Nam et Petit-Ciel font le service.

Le déjeuner débute par un bol de riz bien chaud, cuit dans une marmite de cuivre rouge, laissée à la portée des invités. Deux rôtis succèdent : porc arrosé de sucre et chevreau ; une omelette, des champignons énormes bourrés de purée de patates, des pousses de bambous, de la purée de crevettes et du poisson fumé, saupoudré de piment. Comme dessert, des gâteaux de soja au miel et des fruits. Pour boisson, de l'alcool de riz. Et Jean, épouvanté, s'aperçoit que Florette, pour faire plaisir à ceux qui lui offrent ce superbe déjeuner, mange un peu de tous les plats et va boire l'alcool qu'on lui a versé.

Heureusement, Thi-Nam surveille sa Sœur cadette et, enlevant le bol plein d'alcool, le

remplace par un bol de thé parfumé. Soulagé, Jean accepte les mets qu'on lui offre, comprenant, comme Florette, que refuser serait une offense.

Le déjeuner dure deux heures, car chaque notable tient à remercier la sorcière et à l'honorer. Thi-Nam doit traduire huit discours à Ong Jean et à sa Sœur cadette.

Enfin, l'heure de la sieste arrive et les notables se retirent. Mais, avant de quitter la cainha, ils font encore devant Florette de profonds lays pour bien lui montrer leur reconnaissance.

Enfin, Jean et Florette sont seuls. M^{me} May et Thi-Nam ont beaucoup à faire pour remettre tout en ordre et elles ont deviné que le frère et la sœur devaient avoir bien des choses à se dire. M. May s'en va soigner ses vers à soie.

Lasse de tant d'honneurs et alourdie par le bon repas, Florette s'assied sur le lit de camp et appelle son frère :

— Jean, dit-elle d'une voix déjà pleine de colère, tu vas me donner tout de suite des

nouvelles de maman. Je devine qu'elle va mieux puisque tu as accepté de t'asseoir à un déjeuner de fête, mais je veux des précisions, des détails.

Et Jean, d'une voix méchante, où il y a tant de rancune, s'écrie :

– Tu crois vraiment que tu as le droit de dire :
Je veux ?

– Mais oui, répond Florette, furieuse.

– Non, non, répète Jean. Une petite fille de onze ans...

– J'ai eu douze ans hier.

– Une petite fille de douze ans, reprend Jean, qui s'enfuit de la maison de ses parents pour chercher des aventures est une petite fille qu'il faut enfermer. Je ne sais pas ce que notre père décidera, mais s'il s'absente de nouveau, je refuserai de te garder.

– Je n'ai besoin d'être gardée par personne.

– Tu te trompes. Jusqu'à vingt et un ans tes parents peuvent de faire enfermer où ils voudront.

– Je me moque de la loi.

– Mon père, lui, ne s'en moque pas.

– Jean, tu m'agaces, tu comprends, tu m'agaces, et tu ne vas pas tout gâcher. À quoi bon se disputer, ce qui est fait est fait. Nous en reparlerons un autre jour, mais tu n'as pas le droit de me refuser des nouvelles de maman. Tout ce que j'ai entrepris, c'est pour elle, rien que pour elle. Et crois bien que le trône, la procession, les honneurs, je n'y comptais pas. Je voulais le miracle et c'est pour cela que je me suis enfuie, comme tu dis. Je désirais souffrir dans mon corps, faire des choses pénibles, et aussi des choses belles, et ce n'est pas à la maison de Hué que j'aurais trouvé à les faire. Ici, dans les deux petits villages où j'ai vécu une semaine, j'ai travaillé dur. J'ai lavé le linge à la rivière, j'ai fait des pansements qui me faisaient mal au cœur et j'ai été dans la Grande Montagne pour essayer de retrouver une petite fille qu'une Chinoise avait volée. Voilà mes aventures, comme tu dis ; je ne les ai pas cherchées, elles sont venues à moi et si, de paresseuse, je suis devenue travailleuse, si d'égoïste je suis devenue généreuse, si de peureuse je suis devenue courageuse, si j'ai lutté

avec tous mes défauts habituels, c'est pour obtenir le miracle qui sauvera maman. Aussi, je veux que tu me donnes des nouvelles et, si tu refuses de me répondre, je suis capable de me jeter sur toi, de te mordre, de te battre, de te griffer jusqu'à ce que tu demandes grâce !

Se levant pour s'éloigner de cette furie, très calme, Jean répond :

– Tu oublies que je suis plus fort que toi. Je pourrais très facilement avoir raison d'une démente.

– Démente ! s'écrie Florette, s'avancant menaçante ; ne répète pas cette injure, car il me suffirait d'appeler les sauveurs et de leur demander de me venger et ils le feraient. On m'appelle ici la sorcière et une sorcière est toute-puissante.

– Tu es folle ! Va te déshabiller, car nous allons partir à cinq heures.

– Je te remercie, j'ai un sampan et un sampanier. Je pars, moi aussi, à cinq heures et je ne désire pas faire le voyage avec toi.

– À ton aise. Notre père arrive demain soir, tu te débrouilleras avec lui.

– Oui, je me débrouillerai.

– Au revoir, la sorcière, reprend Jean avec colère en se dirigeant vers la porte, ce nom te va vraiment bien. Je te conseille de le garder. Mais rappelle-toi qu'en France, autrefois, on brûlait les sorcières ou on les enfermait dans des prisons d'où elles ne sortaient plus.

Ces derniers mots, Jean les a criés de la porte et il quitte la cainha sans que sa sœur fasse un geste pour le retenir.

Seule, Florette se calme et juge qu'elle a eu tort de se mettre en colère. Mais pourquoi Jean a-t-il refusé de lui donner des nouvelles de sa maman ? Bonnes ou mauvaises, il devait dire à Florette la vérité, toute la vérité. Mais si Jean a quitté Hué, s'il est venu chercher sa sœur, c'est que l'état de sa mère le lui permettait. Florette ne veut penser qu'à cela.

Thi-Nam revient dans la salle commune. L'heure du départ approche. Elle ne demande pas

où est Ong Jean, elle a entendu une partie de la dispute. Une dernière fois, M^{me} May renifle le visage de la sorcière et lui donne de nombreux paquets. Et, comme Florette veut se déshabiller pour rendre la belle tunique et le fin turban, Thi-Nam lui explique qu'il faut emporter ces vêtements. Ils sont siens, et elle fera plaisir à tous si elle quitte le village habillée de la sorte. Et Florette accepte ce cadeau, qu'elle sera heureuse d'emporter en France. M^{me} May les accompagne jusqu'à l'entrée du village. Florette réclame M. May, mais Thi-Nam répond qu'elles le retrouveront sur la route.

Elles reprennent le chemin qui conduit au village de Thi-Nam. Le soleil dore la plaine et rend la Grande Montagne plus sombre. Là-bas les rizières ont une teinte verdâtre qui se confond avec le ciel. Elles passent près de l'étang aux nénuphars et s'y arrêtent un instant. C'est là que les fillettes ont appris à se connaître et à s'aimer ; leur amitié née au bord de l'étang est une grande et belle amitié. Elles veulent toujours être l'une pour l'autre un appui et se porter secours mutuellement. L'amitié, c'est le don complet,

elles le sentent.

À Thua, elles font une courte visite à la vénérable mère de Thi-Nam, qui n'a pu assister à la fête ; elle aussi a préparé un paquet pour celle que son frère appelle la sorcière.

Les deux fillettes reprennent le chemin à travers la plaine qui les conduit à la rivière des Parfums. À mesure qu'elles approchent de l'arroyo, Florette distingue tout un groupe d'Annamites qui se tiennent près de l'anse où les sampans attendent les voyageurs pour Hué.

– Comme il y a du monde aujourd'hui ! dit Florette. Quelque fête à Hué sans doute annoncée ?

– Non, Sœur cadette. Ce sont les sauveurs, les musiciens, qui veulent te saluer une dernière fois.

– C'est trop d'honneurs, répond Florette. Je ne les mérite pas.

– Les Annamites ne pensent pas comme toi, Sœur cadette, et ils tiennent à te le prouver.

Les voyageuses sont entourées et M. May conduit la sorcière jusqu'au sampan qui va

l'emmener. À l'avant du bateau sont massées toutes les fleurs offertes à Florette.

Sur une belle natte blanche et rouge, les fillettes s'asseyent. Les musiciens se mettent à jouer et le sampan s'en va, emmenant la sorcière blonde au visage pâle venue de si loin pour sauver deux vies. Que les bons génies la protègent ! Et une dernière fois les Annamites s'inclinent en de nombreux lays profonds et respectueux.

Une brise, toute parfumée, gonfle la voile et, sur l'eau dorée, le petit bateau s'en va.

Silencieuse, Florette regarde la Grande Montagne et les arbres qui bordent la rivière. Puis elle cherche si elle n'aperçoit pas un autre sampan. Jean lui a dit : « Je pars à cinq heures », et dans l'anse où les Annamites l'attendaient, elle n'a vu aucun bateau. Ah ! ce Jean méchant, cruel, comme sur cette eau dorée elle voudrait le découvrir !

– Thi-Nam, dit-elle, tu ne vois nulle part un sampan s'en allant vers Hué ?

– Non, Sœur cadette, mais le fleuve est en or et il est difficile d’y apercevoir quelque chose. Ong Jean nous précède ou nous suit, mais sois tranquille, avant d’arriver à Hué, nous l’aurons retrouvé.

– Je le déteste.

– Non, tu l’aimes ; seulement, il te résiste et cela te fâche.

– Il a refusé de me donner des nouvelles de maman.

– Si tu le lui avais demandé gentiment, peut-être que ton désir eût été exaucé.

Florette est loyale. C’est une de ses qualités.

– Tu as raison, reprend-elle tristement, mais nous étions en colère.

– Tu aurais dû t’excuser. Ong Jean a été inquiet quand il s’est aperçu de ton départ. La lettre lui donnant de tes nouvelles n’est arrivée que le lendemain.

– C’est vrai.

– Et puis ton vénérable père t’avait confiée à

lui.

Un silence succède à ces paroles. Florette réfléchit, et elle répète :

– C'est vrai.

– Alors, si tu le rencontres sur la rivière des Parfums, tu pourrais peut-être lui dire que tu regrettes de ne pas lui avoir indiqué l'endroit où tu allais.

– Non. Il est mon frère, nous sommes égaux, je n'ai pas d'excuses à lui faire.

– Ce serait un sacrifice, Sœur cadette, un beau sacrifice.

Et cette fois encore, Florette se tait.

La brise augmente, le soir vient. Thi-Nam aperçoit sur l'eau devenue rose une tache grise, toute petite, mais elle grandit rapidement. C'est un sampan qui s'en va, lui aussi, vers Hué.

Sans consulter Florette, Thi-Nam dit au sampanier d'essayer de rejoindre le sampan qui les précède.

Une longue rame double la vitesse et bientôt

Florette aperçoit son frère, assis à l'arrière de la barque. Il paraît ne pas s'apercevoir qu'un autre sampan arrive et ce n'est qu'au moment où les deux bateaux sont proches qu'il se retourne.

Le frère et la sœur se regardent. Ni l'un ni l'autre ne veulent dire la première parole qui pourrait les rapprocher. Avec habileté, les sampaniers maintiennent sur la même ligne leurs sampans ; et la voix douce, chantante, de Thi-Nam s'élève :

— Ong Jean, ne voudrais-tu pas venir avec nous ? Sœur cadette a bien des choses à te dire, et toi tu possèdes un secret, peut-être heureux, qu'il faut lui apprendre. Ong Jean, si ton Dieu n'avait pas protégé la fille de ta vénérable mère, où serait-elle maintenant ? Et tu reviendrais seul à Hué apprendre à la chère et honorée malade, qui est peut-être convalescente, la terrible nouvelle.

« Ong Jean, le soir est venu. Regarde le ciel pourpre et les oiseaux qui, à toute vitesse, regagnent leurs nids. La nature va s'endormir, apaisée, heureuse, et toi ne veux-tu pas que Sœur cadette puisse se reposer avec dans son cœur, si

inquiet depuis de longs jours, une joie, une belle joie ?

« Ong Jean, Sœur cadette regrette, je le sais, de ne pas t'avoir prévenu de son départ. Je l'ai suivie comme je te l'avais promis, et je ne pouvais la trahir.

« Ong Jean, les sampans sont tout proches. Si tu tendais la main en signe de paix, Sœur cadette tendrait la sienne et vous ne penseriez plus à ce qui vous a séparés.

« Ong Jean, ton Dieu a dit que chaque soir il fallait répéter : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Allez vous tous les deux pouvoir faire votre prière, alors que vous conservez dans votre cœur une vilaine rancune ?

« Ong Jean, la main de Sœur cadette a quitté la natte, elle est levée vers toi. Ne vas-tu pas la prendre ? »

Résister à cette voix chantante que le murmure de l'eau accompagne, c'est impossible. Et Ong Jean et Florette, bien qu'ils se défendent encore,

ont tendu leurs mains qui se sont jointes. Cette étreinte les réunit ; la vilaine rancune est emportée par la brise.

Heureuse, Thi-Nam jette les colis, cadeaux de Florette, dans le sampan où est Ong Jean. Il faut faire une place pour le troisième voyageur, et le jeune homme obéit et rejoint les deux fillettes. À peine est-il assis que Florette répète encore une fois, avec la certitude que son frère va lui répondre :

– Maman ?

– Si je suis venu, c'est que j'ai pu la quitter. Le médecin affirme que tout danger est écarté et qu'elle est convalescente.

Florette ressent une telle joie qu'il lui est impossible de parler. Seulement de ses yeux clairs, deux grosses larmes, rondes comme des perles, roulent sur ses joues. Et, tout ému, Jean reprend avec douceur :

– C'est un miracle, petite sœur, et ton voyageur nous a beaucoup aidés.

– Mon voyageur ! s'écrie Florette surprise.

– Oui. Le jour de ton départ, le médecin ne m'avait pas caché que notre pauvre maman avait peu de temps à vivre. Et il a ajouté qu'un médicament, très difficile à trouver, importé d'Amérique, pourrait être essayé, mais à Hué, ce médicament était introuvable. J'ai été voir des amis de mon père, pensant que peut-être ils pourraient m'aider. Je voulais essayer de chercher ce médicament dans d'autres villes.

« Les réponses ont été mauvaises. Dans aucune pharmacie d'Asie je ne trouverais de produits américains. Ce soir-là, je me suis souvenu de ton voyageur, de sa complaisance, de son amabilité. Il m'avait donné son adresse, son numéro de téléphone à Saïgon. J'ai osé lui téléphoner à minuit et je lui ai expliqué la raison de mon appel. Il a été bon et affectueux ; pour la maman de Florette, il tenterait l'impossible ; de toute façon, j'aurais une réponse dans quelques heures.

« Et le lendemain, vers midi, un pilote, venant de Saïgon en avion, m'a apporté le précieux médicament. L'infirmière l'a donné

immédiatement. Deux jours après, l'anémie paraissait s'arrêter, notre chère maman rouvrait les yeux fermés depuis de si longues heures et acceptait la nourriture qu'on lui offrait. En huit jours, les progrès ont été si rapides que le médecin lui-même en était surpris et amenait ses confrères pour leur montrer ce cas unique à Hué.

– Le miracle ! murmure Florette en joignant les mains.

– Hier, continue Jean, maman était assise dans son lit. Pour cacher ton absence, l'infirmière a interdit toute visite. Je ne l'ai vue qu'en me cachant derrière la porte, mais elle nous réclame, et demain est le jour fixé pour notre visite. Alors, je suis venu te chercher puisque, grâce à Thi-Nam, je savais où tu étais. Ah ! petite sœur, je ne veux plus te faire de reproches, mais seul dans la maison, sachant que nous allions perdre notre mère, j'ai bien souffert quand j'ai trouvé ta chambre vide. Dieu a été bon, Il t'a protégée et nous a rendu notre mère ; il faudra ne jamais oublier Sa bonté.

– Nous ne l'oublierons pas, reprend Florette,

et nous lui faisons un beau cadeau, puisque nous lui offrons l'âme de Thi-Nam. Dans la forêt, où elle désespérait de me retrouver, elle a fait le vœu de devenir chrétienne si j'étais sauvée. Tu vois que mon départ a servi à quelque chose. Jean, qu'a dit papa ?

– Il ignore que tu es partie.

– Comment, s'écrie Florette avec sa vivacité habituelle, tu n'as pas « mouchardé » ! Tiens, tu es un chic type, il faut que je t'embrasse.

Et, se penchant vers son frère, la malicieuse petite fille le renifle plusieurs fois. Puis, sérieuse, elle ajoute :

– Quand papa reviendra, il trouvera maman convalescente, alors il y aura tant de joie dans son cœur que je lui raconterai tout ; je ne veux rien lui cacher. Puis je lui demanderai quelque chose pour laquelle j'aurai besoin de ton aide.

– Quoi donc ?

– Il faut que Thi-Nam vienne en France pour faire ses études de médecine. Et quand elle sera un mandarin-médicament, elle ira dans nos

colonies apprendre aux habitants de tous les petites villages à se soigner ! Devenue infirmière, je l'accompagnerai. Je serai douce et bonne pour les malades et je tâcherai de leur faire aimer la France et sa civilisation. J'expliquerai tout cela à papa, et tu me soutiendras.

– Oui, répond Jean, regardant la jeune Annamite qui est toute confuse qu'on s'occupe ainsi d'elle, je te soutiendrai. Et notre père qui lui devra d'avoir retrouvé son insupportable petite fille fera, j'en suis certain, tout ce qu'il pourra. Quant à moi, je promets au futur mandarin-médicament mon aide pour ses études et, pendant mon séjour à Hué, je vais déjà la faire travailler.

Émerveillée – dans ses rêves les plus audacieux, la jeune Annamite n'a jamais osé penser qu'elle entendrait d'aussi belles paroles – elle s'incline en murmurant :

– Ma vie, toute ma vie, je serai votre servante si reconnaissante.

Florette lui sourit et Jean est heureux. La nuit vient, le ciel est sombre et déjà quelques étoiles scintillent. La rivière des Parfums n'a jamais si

bien mérité son nom. Les citronniers, les frangipaniers qui bordent les rives envoient leurs parfums. Les arbres, couverts de lucioles, agitent leurs branches et les moustiques s'endorment. La nuit devient peu à peu lumineuse.

Appuyée contre l'épaule de son frère, Florette se rend compte qu'elle aime Jean de tout son cœur, bien qu'il soit parfois si désagréable. Elle murmure :

– Merci, mon Dieu, pour le miracle ; merci de m'avoir donné Thi-Nam, une amie. Merci de m'avoir appris que mon frère était mon « *minh* », mon mien, et que nous pourrions nous entendre malgré nos caractères si différents. Merci, mon Dieu, pour la belle nuit. Protégez toujours vos trois enfants, afin qu'ils puissent faire de belles choses sur la terre ; et, quand j'écrirai des contes pour les petits enfants, guidez ma plume. « Tout ce que tu rêves, tout ce que tu vois, tout ce qui chante en toi courra un jour le monde. »

Cet ouvrage est le 426^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.